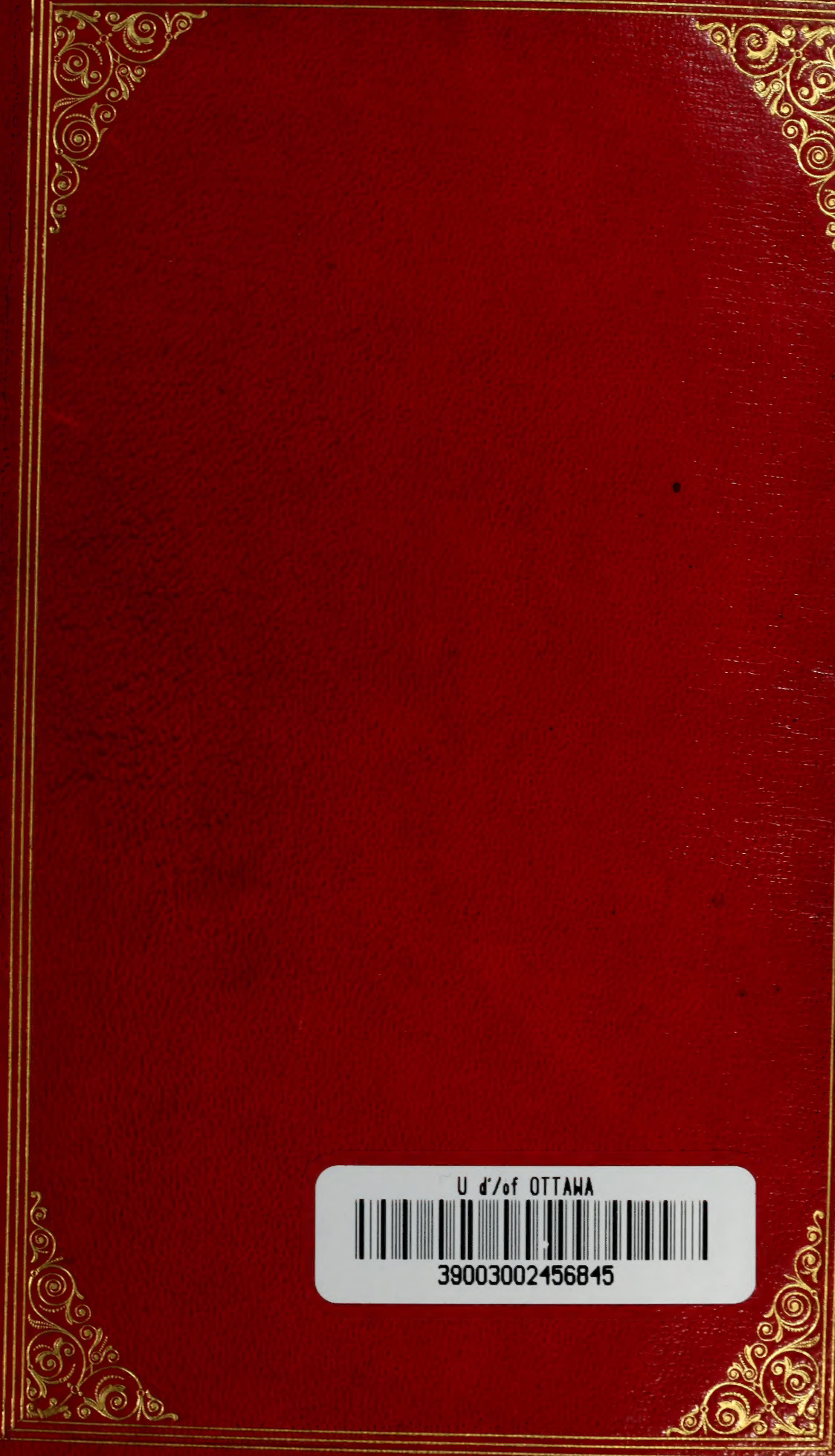
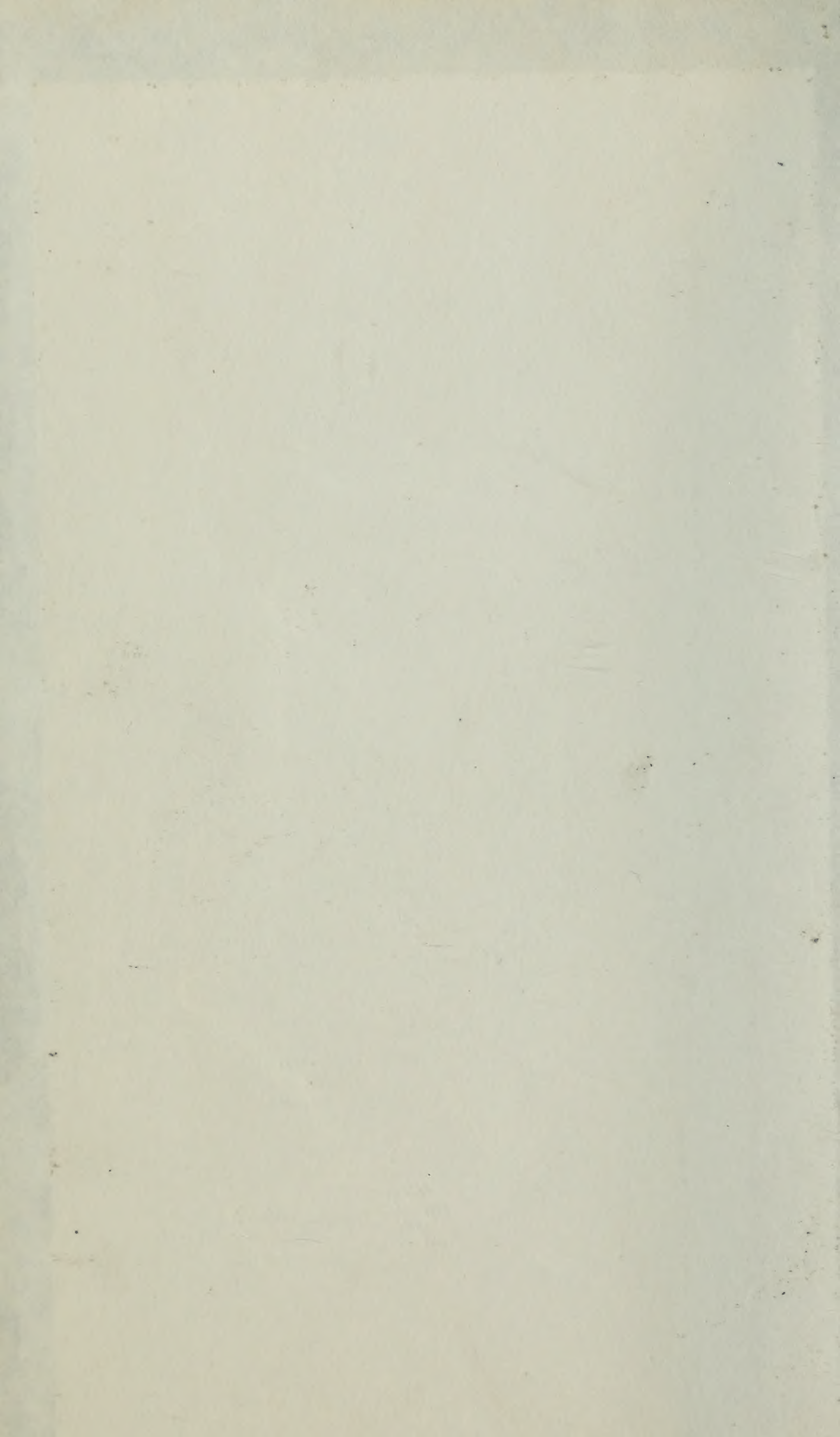
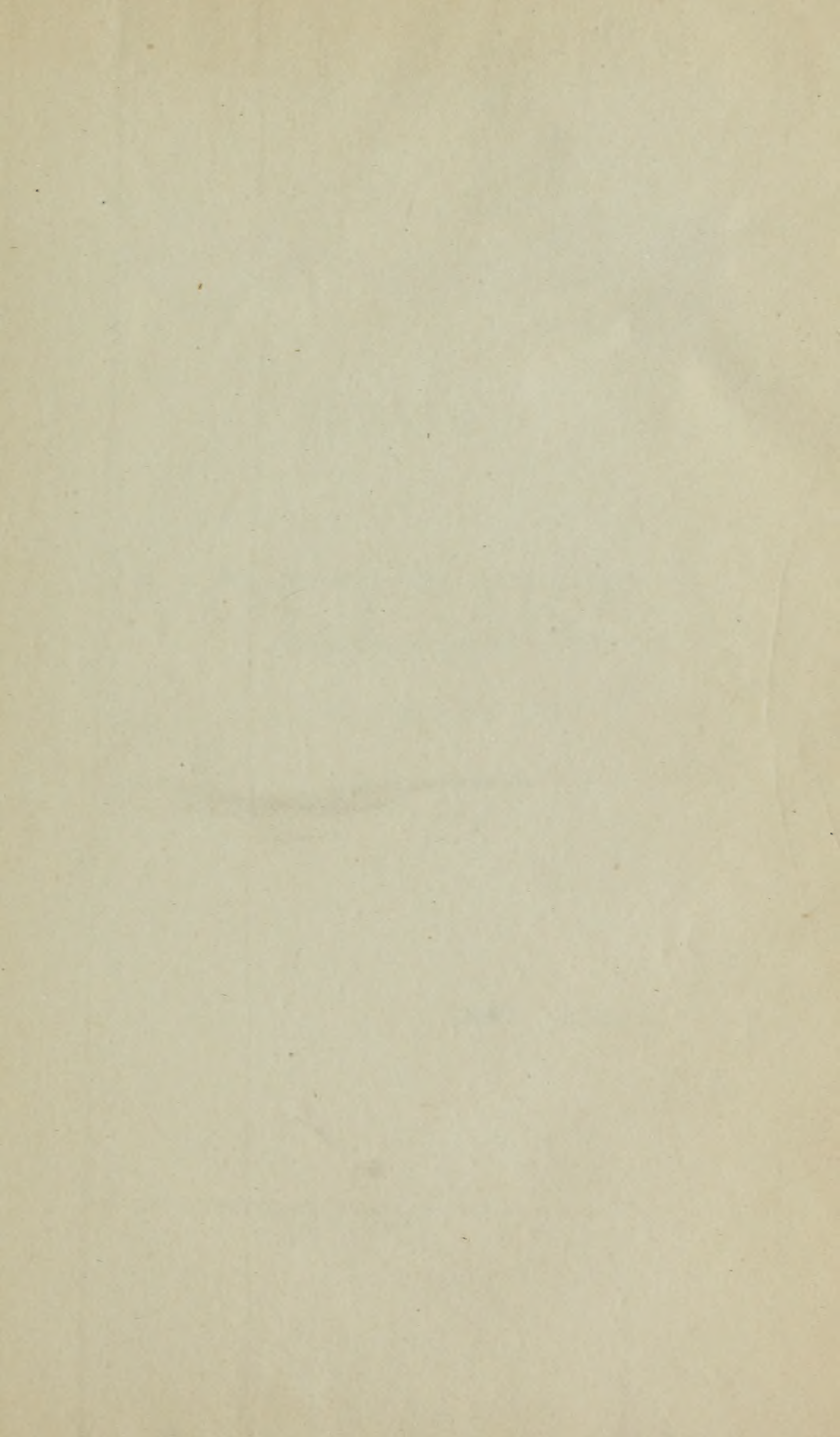


U d'/of OTTAWA
39003002456845







THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME III.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

THÉATRE

DE

VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC LES NOTES ET LES COMMENTAIRES

DE M. BEUCHOT.

Tome Troisième.

A PARIS,

CHEZ LEQUIEN FILS, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

1834.



L'ÉCHANGE,

OU

QUAND EST-CE QU'ON ME MARIE?

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

1734.



AVERTISSEMENT[1].

Cette comédie fut représentée, sous le titre du *Comte de Boursoufle*, à Cirey, chez la marquise du Châtelet, en 1734. Elle en distribua les rôles aux personnes de sa société, s'en réservant un pour elle, et un autre pour l'auteur[2]. Voltaire paraît n'avoir point gardé le manuscrit de cette pièce, ni de celle des *Originaux*[3], qui l'avait précédée de deux ans; et l'une et l'autre restèrent long-temps ignorées du public. Les plus anciens amis de l'auteur seulement en avaient conservé quelque souvenir. Nous avons entendu dire à M. d'Argental que Voltaire avait fait autrefois, au château de Cirey, des comédies fort gaies, entre autres un *Comte de Boursoufle;* que même il y en avait eu deux de ce nom, et qu'on les distinguait par les dénominations de *Grand* et de *Petit Boursoufle.* La différence consistait apparemment en ce que l'une était en trois actes, et l'autre en un. En effet, on a trouvé dans le catalogue des livres de M. de Pont-de-Veyle l'indication d'un *Comte de Boursoufle* en un acte : mais il y est rangé dans la section des opéra comiques; ce qui doit faire supposer que l'auteur avait ajouté de la poésie à sa pièce. Nous ne connaissons point cet opéra comique, et nous ignorons s'il existe encore[4].

Le 26 de janvier 1761, on représenta à Paris, sur le théâtre de la Comédie italienne, une comédie en trois actes, en

[1] Cet Avertissement est de feu Decroix, l'un des éditeurs de l'édition de Kehl, qui le composa pour l'édition de M. Lequien, tome IX, publié en 1827. B.

[2] La pièce fut aussi jouée, en 1747, à Anet; voyez le *Prologue*, p. 7. B.

[3] Voyez cette pièce, tome II, page 445. B.

[4] Le manuscrit ne s'est pas retrouvé dans la bibliothèque de Pont-de-Veyle, lorsque M. de Soleinne en a fait l'acquisition. B.

prose, intitulée *Quand est-ce qu'on me marie*[1]? sans nom d'auteur. C'était le *Comte de Boursoufle* sous un autre titre[2], et avec d'autres noms des personnages. On ne soupçonna point que Voltaire en fût l'auteur anonyme : cela n'est pas surprenant ; mais ce qui paraît singulier, c'est que cette pièce fut jouée et imprimée dans la même année à Vienne en Autriche. Écrite d'abord avec une certaine liberté que le genre,

[1] Ce titre est pris du premier couplet de la scène 7 de l'acte II. Voltaire désavoue cette pièce dans une lettre à Damilaville, du 7 mai 1762, qu'il inséra, en 1770, dans l'article Ana de ses *Questions sur l'Encyclopédie* (voyez tome XXVI, page 329). Cela ne m'empêcha pas, en 1817, d'admettre *l'Échange* dans le tome VII d'une édition in-12 des *OEuvres de Voltaire*, qui a été terminée par M. L. Dubois. J'avais réimprimé sur l'édition qui avait paru à Vienne en 1761, et qui y eut une seconde édition en 1765, in-8°. Ces éditions anonymes sont en deux actes. C'était tout ce que j'avais pu me procurer.

Après moi, en 1818, on réimprima *l'Échange* dans le tome XXIX de l'édition in-8° en quarante-deux volumes, y compris la table.

Peu après, M. de Soleinne ayant acquis la bibliothèque de Pont-de-Veyle, y trouva, sous le n° 1042, un manuscrit contenant deux pièces en trois actes, *Monsieur du Cap-Vert* et *le Comte de Boursoufle*. C'est d'après ce manuscrit que M. A.-A. Renouard donna, en 1819, dans le tome VII de son édition des *OEuvres de Voltaire, le Comte de Boursoufle* en trois actes, qui, sauf les scènes de plus, n'est autre que *l'Échange*.

Feu Decroix ayant aussi un manuscrit de la pièce, crut devoir rétablir le titre que j'ai conservé.

Voila donc deux pièces en trois actes dans lesquelles figure un *comte de Boursoufle*. Mais il y avait encore un *Petit Boursoufle* en un acte. Le manuscrit inscrit au catalogue Pont-de-Veyle, sous le n° 1216, paraît perdu, comme je l'ai dit dans ma note précédente.

Lorsqu'en 1826 le gouvernement présenta un projet de loi pour le rétablissement du droit d'aînesse, on réimprima *le Comte de Boursoufle ou les agréments du droit d'aînesse, comédie de Voltaire*, in-32. Des exemplaires sans millésime, portant l'adresse de M. Jules Renouard, ont une couverture sur laquelle on lit : *le Comte de Boursoufle, ou l'avantage d'être l'aîné, comédie par feu M. de Voltaire.* Des exemplaires avec millésime portent l'adresse de M. Touquet, et la couverture a le même intitulé que le frontispice. B.

[2] Fréron rend compte de la représentation dans l'*Année littéraire*, 1761, tome IV, pages 73-85. B.

le sujet, et la circonstance d'un pareil amusement comportaient, elle dut, en paraissant à Vienne, éprouver quelques modifications. On la mit en deux actes, avec un nouveau dénoûment. Les noms des personnages y furent probablement ceux qui avaient été substitués aux anciens, sur le théâtre de la Comédie italienne, à Paris. Le *comte de Boursoufle* s'y trouve changé en *comte de Fatenville ;* le *baron de La Cochonnière*, *Thérèse*, *Maraudin*, *Pasquin*, *madame Barbe*, etc., sont remplacés par le *baron de La Canardière*, *Gotton*, *Trigaudin*, *Merlin*, *madame Michelle*, etc. Il est probable que le motif des changements faits à la pièce, en 1761, était, non seulement de la rendre moins libre, mais encore d'éloigner l'idée ou le souvenir de l'ancien *Comte de Boursoufle* et de son auteur.

Cette comédie paraît ici telle que l'auteur l'avait faite pour Cirey, mais avec le titre, les personnages, et quelques légères corrections de détails, tirés d'une seconde édition donnée à Vienne en 1765. Quant au nouveau dénoûment, qui paraît un peu forcé, et moins plaisant que l'ancien, on l'a placé comme variante, à la suite du troisième acte.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

MADAME DU TOUR.
VOLTAIRE.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE[1].

LE COMTE DE FATENVILLE.
LE CHEVALIER, frère du comte.
LE BARON DE LA CANARDIÈRE.
GOTTON, fille du baron.
MADAME MICHELLE, gouvernante de Gotton.
TRIGAUDIN, intrigant.
LE BAILLI.
MERLIN, valet du chevalier.
JÉROME, } valets du baron.
COLIN, }
MARTIN, }
VALETS DE LA SUITE DU COMTE.

La scène se passe dans le village de La Canardière.

PROLOGUE[1].

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

MADAME DU TOUR.

Non, je ne jouerai pas : le bel emploi vraiment ;
La belle farce[2] qu'on apprête !
Le plaisant divertissement
Pour le jour de Louis, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux-esprits, consulté par les sages,
Et pour la baronne de Sceaux !

VOLTAIRE.

Mais pour être baronne est-on si difficile ?
Je sais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer ;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.

[1] Jusqu'à présent ce *Prologue*, publié pour la première fois par les éditeurs de Kehl, a été mis en tête de *la Prude*. On voit, par les lettres de madame de Staal à madame du Deffand, des 15, 27, et 30 août, que *le Comte de Boursoufle* fut représenté au château d'Anet pour la fête de la duchesse du Maine. Ces trois lettres de madame de Staal font partie de la *Correspondance inédite de madame du Deffand*, 1809, deux volumes in-8°. B.

[2] Cette expression, répétée plus bas, ne peut s'appliquer à *la Prude*, et convient au *Comte de Boursoufle*. B.

On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer :
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

MADAME DU TOUR.

Elle se taira donc, monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

MADAME DU TOUR.

Oh ! parce
Que l'on hait les mauvais plaisants.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amusements ?

MADAME DU TOUR.

Toute autre chose.

VOLTAIRE.

Eh quoi ! des tragédies [1]
Qui du théâtre anglais soient d'horribles copies ?

MADAME DU TOUR.

Non, ce n'est pas ce qu'il nous faut ;
La pitié, non l'horreur, doit régner sur la scène.
Des sauvages Anglais la triste Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la sage et grave comédie [2]
Où l'on instruit toujours, où jamais on ne rit,

[1] La *Venise sauvée*, tragédie de La Place, imitée de l'anglais d'Otway, avait été jouée sur le Théâtre-Français le 5 décembre 1746. B.

[2] *La Gouvernante*, comédie de La Chaussée, avait été jouée le 18 janvier 1747. B.

Où Sénèque et Montaigne étalent leur esprit,
Où le public enfin bat des mains, et s'ennuie?

MADAME DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette espèce:
Je ne puis souffrir la sagesse,
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh! que voulez-vous donc?

MADAME DU TOUR.

De la simple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la noblesse sans enflure;
Point de moralités; une morale pure
Qui naisse du sujet, et ne se montre pas.
Je veux qu'on soit plaisant sans vouloir faire rire;
Qu'on ait un style aisé, gai, vif, et gracieux:
Je veux enfin que vous sachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baise les mains; je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop: je m'en tirerais mal;
Allez vous adresser à madame de Staal [1]:
Vous trouverez là votre affaire.

[1] On connaît madame de Staal par ses *Mémoires*, quoiqu'elle ait eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buste*. Elle a fait quelques comédies où il y a du naturel, de la gaîté, et du bon ton. K. — Marguerite-Jeanne Cordier, fille de Claude Cordier et de Jeanne Delaunay, n'était connue que sous le nom de mademoiselle Delaunay quand elle épousa le comte ou baron de Staal (voyez tome LV, page 354). Elle est morte en 1750. B.

MADAME DU TOUR.

Oh! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaisanterie!

VOLTAIRE.

Je le voudrais aussi ; j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapsodie [1],
Indigne du séjour aux Graces destiné.

MADAME DU TOUR.

Eh! qui l'a donc voulu?

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu? Thérèse... [2]
C'est une étrange femme : il faut, ne vous déplaise,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, sifflé,
Elle veut à-la-fois le bal et comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, soupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son esprit en tout temps est de tout occupé;
Et, jugeant des autres par elle,
Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir;
Que tous les arts, ornés d'une grace nouvelle,
De briller dans Anet se feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Passe pour les beaux-arts, ils sont faits pour ses yeux,
Mais non les farces insipides :
Gilles doit disparaître auprès des Euripides.

[1] Voilà encore un passage qui ne peut regarder *la Prude*, et où il s'agit du *Comte de Boursoufle*, composé en 1734. B.

[2] Le personnage qui, dans *l'Échange*, est appelé *Gotton*, avait le nom de *Thérèse* dans *le Comte de Boursoufle*. C'était madame du Châtelet qui jouait le rôle de Thérèse. B.

Je conçois vos raisons, et vous m'ouvrez les yeux.
On ne me jouera point.

MADAME DU TOUR.

Quoi! que voulez-vous dire?
On ne vous jouera point?... on vous jouera, morbleu!
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour règle... Oh! nous verrons beau jeu;
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle, et de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais...

MADAME DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scène
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton...
Un ouvrage en un mot...

MADAME DU TOUR.

Oui, vous avez raison;
Mais je veux qu'on vous siffle, et j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaisant, vous serez plaisanté:
Et ce plaisir, en vérité,
Vaut celui de la comédie.
Allons, que l'on commence...

VOLTAIRE.

Oh! mais... vous m'avez dit...

MADAME DU TOUR.

J'aurai mon dit et mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de scrupule.

MADAME DU TOUR.

Vous voilà bien malade! Il faut servir les grands.
On amuse souvent plus par son ridicule
Que l'on ne plaît par ses talents.

VOLTAIRE.

Allons, soumettons-nous : la résistance est vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaisirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, messieurs, qu'une centaine:
Vous me garderez le secret.

FIN DU PROLOGUE.

L'ÉCHANGE,

OU

QUAND EST-CE QU'ON ME MARIE?

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, MERLIN.

LE CHEVALIER.

Merlin.

MERLIN.

Monsieur?

LE CHEVALIER.

Connais-tu dans le monde entier un plus malheureux homme que ton maître?

MERLIN.

Oui, monsieur, j'en connais un plus malheureux, sans contredit.

LE CHEVALIER.

Eh! qui?

MERLIN.

Votre valet, monsieur, le pauvre Merlin.

LE CHEVALIER.

En connais-tu un plus fou?

MERLIN.

Oui, assurément.

LE CHEVALIER.

Eh! qui, bourreau? qui?

MERLIN.

Ce fou de Merlin, monsieur, qui sert un maître[2] qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il faut que je sorte de cette malheureuse vie.

MERLIN.

Vivez plutôt, monsieur, pour me payer mes gages.

LE CHEVALIER.

J'ai mangé tout mon bien au service du roi.

MERLIN.

Dites au service de vos maîtresses, de vos fantaisies, de vos folies. On ne mange jamais son bien en ne fesant que son devoir. Qui dit ruiné dit prodigue; qui dit malheureux dit imprudent; et la morale...

LE CHEVALIER.

Ah, coquin! tu abuses de ma patience et de ma misère: je te pardonne, parceque je suis pauvre; mais si ma fortune change, je t'assommerai.

MERLIN.

Mourez de faim, monsieur, mourez de faim.

LE CHEVALIER.

C'est bien à quoi il faut nous résoudre tous deux, si mon maroufle de frère aîné, le comte de Fatenville, n'arrive pas aujourd'hui dans ce maudit village où je l'attends. O ciel! faut-il que cet homme-là ait soixante mille livres de rente pour être venu au monde une année avant moi! Ah! ce sont les aînés qui ont

fait les lois; les cadets n'ont pas été consultés, je le vois bien.

MERLIN.

Eh! monsieur, si vous aviez eu les soixante mille livres de rente, vous les auriez déjà mangées, et vous n'auriez plus de ressource; mais monsieur le comte de Fatenville aura pitié de vous; il vient ici pour épouser la fille du baron, qui aura cinq cent mille francs de biens: vous aurez un petit présent de noces.

LE CHEVALIER.

Épouser encore cinq cent mille francs, et le tout parcequ'on est aîné; et moi être réduit à attendre ici de ses bontés ce que je devrais ne tenir que de la nature! demander quelque chose à son frère aîné, c'est là le comble des disgraces.

MERLIN.

Je ne connais pas monsieur le comte; mais il me semble que je viens de voir arriver ici M. Trigaudin, votre ami et le sien, et celui du baron, et celui de tout le monde; cet homme qui noue plus d'intrigues qu'il n'en peut débrouiller, qui fait des mariages et des divorces, qui prête et qui emprunte, qui donne et qui vole, qui fournit des maîtresses aux jeunes gens, des amants aux jeunes femmes, qui se rend redouté et nécessaire dans toutes les maisons, qui fait tout et qui est partout: il n'est pas encore pendu, profitez du temps, parlez-lui; cet homme-là vous tirera d'affaire.

LE CHEVALIER.

Non, non, Merlin, ces gens-là ne sont bons que pour les riches; ce sont les parasites de la société.

Ils servent ceux dont ils ont besoin, et non pas ceux qui ont besoin d'eux, et leurs vices ne sont utiles qu'à eux-mêmes.

MERLIN.

Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi; les fripons sont assez serviables: M. Trigaudin se mêlerait peut-être de vos affaires pour avoir le plaisir de s'en mêler. Un fripon aime à la fin l'intrigue pour l'intrigue elle-même; il est actif, vigilant; il rend service vivement avec un très mauvais cœur; tandis que les honnêtes gens, avec le meilleur cœur du monde, vous plaignent avec indolence, vous laissent dans la misère, et vous ferment la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Hélas! je ne connais guère que de ces honnêtes gens-là; et j'ai bien peur que monsieur mon frère ne soit un très honnête homme.

MERLIN.

Voilà M. Trigaudin, qui n'a pas tant de probité peut-être, mais qui pourra vous être utile.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

TRIGAUDIN.

Bonjour, mon très agréable chevalier; embrassez-moi, mon très cher. Eh! par quel hasard vous rencontré-je ici?

LE CHEVALIER.

Par un hasard très naturel, et très malheureux;

parceque je suis dans la misère; parceque mon frère, qui nage dans l'opulence, doit passer ici; parceque je l'attends, parceque j'enrage, parceque je suis au désespoir.

TRIGAUDIN.

Voilà de très mauvaises raisons; allez, allez, consolez-vous; Dieu a soin des cadets: il faudra bien que votre frère jette sur vous quelques regards de compassion. C'est moi qui le marie, et je veux qu'il y ait un pot de vin pour vous dans ce marché. Quand quelqu'un épouse la fille du baron de La Canardière, il faut que tout le monde y gagne.

LE CHEVALIER.

Eh! traître, que ne me la fesais-tu épouser? j'y aurais gagné bien davantage.

TRIGAUDIN.

D'accord; hélas! je crois que mademoiselle de La Canardière vous aurait épousé tout aussi volontiers que votre frère. Elle ne demande qu'un mari; elle ne sait pas seulement si elle est riche. C'est une fille élevée dans toute l'ignorance et dans toute la grossière rusticité de son père. Ils sont nés avec un peu de biens; un frère de la baronne, intéressé dans les affaires, un imbécile qui ne savait ni penser ni parler, mais qui savait calculer, a gagné à Paris cinq cent mille francs de biens dont il n'a jamais joui; il est mort précisément comme il allait devenir insolent. La baronne est morte de l'ennui qu'elle avait de vivre avec le baron; et la fille, à qui tout ce bien-là appartient, ne peut être mariée par son vilain père qu'à un homme excessivement riche: jugez s'il vous

l'aurait donnée, à vous qui venez de manger votre légitime.

LE CHEVALIER.

Enfin, tu as procuré ce parti-là à mon frère ; c'est fort bien fait : mais que t'en revient-il ?

TRIGAUDIN.

Ah ! il me traite indignement ; il s'imagine que son mérite seul a fait ce mariage ; et, son avarice venant à l'appui de sa vanité, il me paie fort mal pour l'avoir trop bien servi. J'en demande pardon à monsieur son frère ; mais monsieur le comte est presque aussi avare que fat : vous n'êtes ni l'un ni l'autre ; et si vous aviez son bien, vous feriez...

LE CHEVALIER.

Oh oui ! je ferais de très belles choses ; mais n'ayant rien, je ne puis rien faire que de me désespérer, et te prier de... Ah ! j'entends un bruit extravagant dans cette hôtellerie ; je vois arriver des chevaux, des chaises : c'est mon frère, sans doute. Quel brillant équipage ! et quelle différence la fortune met entre les hommes ! Ses valets vont bien me mépriser.

TRIGAUDIN.

C'est selon que monsieur le comte vous traitera : les valets ne sont pas d'une autre espèce que les courtisans ; ils sont les singes de leurs maîtres.

SCÈNE III.

LE COMTE DE FATENVILLE, PLUSIEURS VALETS, LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

LE COMTE.

Ah ! quel supplice que d'être six heures dans une chaise de poste ! on arrive tout dérangé, tout dépoudré...

LE CHEVALIER.

Mon frère, je suis ravi de vous...

TRIGAUDIN.

Monsieur, vous allez trouver dans ce pays-ci...

LE COMTE.

Holà ! hé ! qu'on m'arrange un peu ; foi de seigneur, je ne pourrai jamais me montrer dans l'état où je suis.

LE CHEVALIER.

Mon frère, je vous trouve très bien, et je me flatte...

LE COMTE, à ses gens.

Allons donc un peu ! un miroir, de la poudre d'œillet, un pouf, un pouf... Hé ! bonjour, M. Trigaudin, bonjour. Mademoiselle de La Canardière me trouvera horriblement mal en ordre. (A l'un de ses gens.) Mons du Toupet, je vous ai déjà dit mille fois que mes perruques ne fuient point assez en arrière ; vous avez la fureur d'enfoncer mon visage dans une épaisseur de cheveux qui me rend ridicule, sur mon honneur. M. Trigaudin, à propos... (Au chevalier.) Ah ! vous voilà, Chonchon.

LE CHEVALIER.

Oui, et j'attendais le moment...

LE COMTE.

M. Trigaudin, comment trouvez-vous mon habit de noces? l'étoffe m'a coûté cent écus l'aune.

TRIGAUDIN.

Mademoiselle de La Canardière en sera éblouie.

LE CHEVALIER.

La peste soit du fat! il ne daigne pas seulement me regarder.

MERLIN.

Eh! pourquoi vous adressez-vous à lui, à sa personne? que ne parlez-vous à sa perruque, à sa broderie, à son équipage? Flattez sa vanité, au lieu de vouloir toucher son cœur.

LE CHEVALIER.

Non, j'aimerais mieux crever que de faire la cour à ses impertinences.

LE COMTE.

Page, levez un peu le miroir, haut, plus haut; vous êtes fort maladroit, page, foi de seigneur.

LE CHEVALIER.

Mais, mon frère, voudrez-vous bien enfin...

LE COMTE.

Charmé de te voir, mon cher Chonchon, sur mon honneur; tu reviens donc de la campagne, un peu grêlé, à ce que je vois. (Il rit.) Eh! eh! eh! eh! eh bien! qu'est devenu ton cousin, qui partit avec toi il y a trois ans?

LE CHEVALIER.

Je vous ai mandé il y a un an qu'il était mort. C'était un très honnête homme; et si la fortune...

LE COMTE, toujours à sa toilette.

Ah! oui, oui, je l'avais oublié; je m'en souviens, il est mort, il a bien fait; cela n'était pas riche. Vous venez peut-être à la noce, monsieur Chonchon; cela n'est pas maladroit. (A Trigaudin.) Écoutez, monsieur Trigaudin, je prétends aller le plus tard que je pourrai chez mademoiselle de La Canardière; j'ai quelques affaires dans le voisinage[3], la petite marquise n'est qu'à deux cents pas d'ici. Eh! eh! eh! je veux un peu aller la voir avant de tâter du sérieux embarras d'une noce... Mons Trigaudin, qu'on mette un peu mes relais à ma chaise.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Pourrai-je, pendant ce temps-là, avoir l'honneur de vous dire un petit mot?

LE COMTE.

Que cela soit court, au moins : un jour de mariage on a la tête remplie de tant de choses, qu'on n'a guère le temps d'écouter.

LE CHEVALIER.

Mon frère, j'ai d'abord à vous dire....

LE COMTE.

Réellement, Chonchon, croyez-vous que cet habit me siée bien?

LE CHEVALIER.

J'ai donc à vous dire, mon frère, que je n'ai pres-

que rien eu en partage, que je suis prêt à vous abandonner tout ce qui peut me revenir de mon bien, si vous avez la générosité de me donner dix mille francs une fois payés. Vous y gagneriez encore, et vous me tireriez d'un bien cruel embarras; je vous aurais la plus sensible obligation.

LE COMTE, appelant ses gens.

Holà! hé! ma chaise est-elle prête? Chonchon, vous voyez bien que je n'ai pas le temps de parler d'affaires. Julie aura dîné; il faut que j'arrive.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous n'opposez à des prières dont je rougis que cette indifférence insultante dont vous m'accablez?

LE COMTE.

Mais, Chonchon, mais, en vérité, vous n'y pensez pas. Vous ne savez pas combien un seigneur a de peine à vivre à Paris, combien coûte un berlingot, cela est incroyable : foi de seigneur, on ne peut pas voir le bout de l'année.

LE CHEVALIER.

Vous m'abandonnez donc?

LE COMTE.

Vous avez voulu vivre comme moi; cela ne vous allait pas, il est bon que vous pâtissiez un peu.

LE CHEVALIER.

Vous me mettez au désespoir; et vous vous repentirez d'avoir si peu écouté la nature.

LE COMTE.

Mais la nature, la nature, c'est un beau mot inventé par les pauvres cadets ruinés pour émouvoir la pitié des aînés qui sont sages. La nature vous avait donné

une honnête légitime; et elle ne m'ordonne pas d'être un sot, parceque vous avez été un dissipateur.

LE CHEVALIER.

Vous me poussez à bout. Eh bien! puisque la nature se tait dans vous, elle se taira dans moi, et j'aurai du moins le plaisir de vous dire que vous êtes le plus grand fat de la terre, le plus indigne de votre fortune, le cœur le plus dur, le plus...

LE COMTE.

Moi fat!... que cela est vilain de dire des injures! cela sent son homme de garnison. Mon Dieu, vous êtes loin d'avoir les airs de la cour!

LE CHEVALIER.

Le sang-froid de ce barbare-là me désespère. Poltron, rien ne t'émeut...

LE COMTE.

Tu t'imagines donc que tu es brave parceque tu es en colère?

LE CHEVALIER.

Je n'y peux plus tenir; et si tu avais du cœur...

LE COMTE, ricanant.

Oh! oh! foi de seigneur, cela est plaisant; tu crois que moi qui ai soixante mille livres de rente, et qui dois épouser mademoiselle de La Canardière avec cinq cent mille francs de biens, je serai assez fou pour me battre contre toi qui n'as rien à risquer! Je vois ton petit dessein; tu voudrais par quelque bon coup d'épée arriver à la succession de ton frère aîné; il n'en sera rien, mon cher Chonchon, et je vais monter dans ma chaise avec le calme d'un courtisan et la constance d'un philosophe. Holà! mes gens! Adieu, Chonchon.

(A Trigaudin qui entre.) A ce soir, mons Trigaudin, à ce soir. Holà! page, un miroir.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

MERLIN.

Eh bien! monsieur, avez-vous gagné quelque chose sur l'ame dure de ce courtisan poli?

LE CHEVALIER.

Oui, j'ai gagné le droit et la liberté de le haïr du meilleur de mon cœur.

MERLIN.

C'est quelque chose, mais cela ne donne pas de quoi vivre.

TRIGAUDIN.

Si fait, si fait, cela peut servir.

LE CHEVALIER.

Et à quoi, s'il vous plaît, qu'à me rendre encore plus malheureux?

TRIGAUDIN.

Oh! cela peut servir à vous ôter le scrupule que vous auriez à lui faire du mal, et c'est déjà un très grand bien. N'est-il pas vrai que si vous lui aviez obligation, et que si vous l'aimiez tendrement, vous ne pourriez jamais vous résoudre à épouser mademoiselle de La Canardière au lieu de lui? Mais à présent que vous voilà débarrassé du poids de la reconnaissance et des liens de l'amitié, vous êtes libre, et je veux vous aider à vous venger en vous rendant heureux.

LE CHEVALIER.

Comment me mettre à la place du comte de Fatenville? comment puis-je être aussi fat que lui? comment puis-je épouser sa maîtresse au lieu de lui? Parle, réponds.

TRIGAUDIN.

Tout cela est très aisé. Monsieur le baron n'a jamais vu monsieur votre frère aîné; et je puis vous annoncer sous son nom, puisque en effet votre nom est le sien; vous ne mentirez pas; et il est bien doux de pouvoir tromper quelqu'un sans être réduit au chagrin de mentir: il faut que l'honneur conduise toutes nos actions.

MERLIN.

Sans doute, c'est ce qui m'a réduit en l'état où je suis.

TRIGAUDIN.

Votre frère ne me donnait que dix mille francs pour lui procurer ce mariage. Je vous aime au moins une fois plus que lui: faites-moi un billet de vingt mille francs, et je vous fais épouser la fille du baron. Ce que je demande, au reste, n'est que pour l'honneur. Il est de la dignité d'un homme de votre maison d'être libéral quand il peut l'être. L'honneur me poignarde, voyez-vous.

MERLIN.

Oh! oui, c'est votre plus cruel ennemi.

TRIGAUDIN.

Votre frère aîné est un fat.

LE CHEVALIER.

D'accord.

TRIGAUDIN.

Un suffisant pétri de cette vanité qui n'est que le partage des sots.

LE CHEVALIER.

J'en conviens.

TRIGAUDIN.

Un original à berner sur le théâtre.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

TRIGAUDIN.

Un mauvais cœur[4] dans un corps ridicule.

LE CHEVALIER.

C'est ce que je pense.

TRIGAUDIN.

Un petit-maître suranné, qui n'a pas même le jargon de l'esprit; enflé de fadaises et de vent, et dont Merlin ne voudrait pas pour valet, s'il pouvait en avoir un.

MERLIN.

Assurément, j'aimerais bien mieux son frère le chevalier.

LE CHEVALIER.

Hem!

TRIGAUDIN.

Un homme enfin dont vous ne tirerez jamais rien, qui dépenserait cinquante mille francs en chiens et en chevaux, et qui laisserait périr son frère de misère.

LE CHEVALIER.

Cela n'est que trop vrai.

TRIGAUDIN.

Et vous vous feriez scrupule de supplanter un pareil homme! et vous ne goûteriez pas une joie parfaite en

lui enlevant légitimement les cinq cent mille francs qu'il croit déjà tenir, et qu'il mérite si peu! et vous ne ririez pas de tout votre cœur en tenant ce soir entre vos bras la fille du baron, et vous hésiteriez à me faire (pour l'honneur) un petit billet de vingt mille francs par corps à prendre sur les plus clairs deniers de mademoiselle de La Canardière! Allez, vous êtes indigne d'être riche, si vous manquez l'occasion de le devenir.

LE CHEVALIER, portant la main sur sa poitrine.

Vous avez raison; mais je sens là quelque chose qui me répugne. L'étrange chose que le cœur humain! je n'avais point de scrupule de me battre tout-à-l'heure contre mon frère, et j'en ai de le tromper.

TRIGAUDIN.

C'est que vous étiez en colère quand vous vouliez vous battre, et que vous êtes plus brave qu'habile.

MERLIN.

Allez, allez, monsieur, laissez-vous conduire par M. Trigaudin; il en sait plus que vous; mettez votre conscience entre ses mains; j'en réponds sur la mienne, et j'y suis intéressé; j'ai besoin que vous soyez riche.

LE CHEVALIER.

Eh? mais, cependant...

TRIGAUDIN.

Allons, allons, êtes-vous fou?

MERLIN.

Allons, mon cher maître, prenez courage; il n'y a pas grand mal dans le fond.

TRIGAUDIN.

Cinq cent mille francs, et une fille jeune et fraîche, enlevée à M. le comte, et mise en votre possession.

LE CHEVALIER.

Voyons donc ce qu'il faut faire pour le bien de la chose.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

TRIGAUDIN, JÉROME.

TRIGAUDIN.

Ce vieux fou de baron s'enferme dans son château, et fait la garde comme si tout l'univers voulait lui enlever mademoiselle de La Canardière, et comme si les ennemis étaient aux portes. (Il heurte à la porte du château.) Holà ! quelqu'un, holà [5] !

JÉROME, sans ouvrir la porte.

Qui va là ?

TRIGAUDIN.

Vive le roi et monsieur le baron ! On vient pour épouser mademoiselle Gotton.

JÉROME.

Je vais dire ça à monseigneur.

TRIGAUDIN.

Est-il possible qu'il y ait encore en France un rustre comme le baron de cette gentilhommière ? Voilà un beau contraste que monsieur le comte et lui !

SCÈNE II.

LE BARON DE LA CANARDIÈRE, en bufle, à la tête de ses gens; TRIGAUDIN.

LE BARON.

Ah! c'est vous, mon brave M. Trigaudin; pardon, il faut être un peu sur ses gardes quand on a une jeune fille dans son château: il y a tant de gens dans le monde qui enlèvent les filles! on ne voit que cela dans les romans.

TRIGAUDIN.

Cela est vrai; je viens aussi pour vous enlever mademoiselle Gotton, et je vous amène un gendre.

LE BARON.

Quand est-ce donc que j'aurai le plaisir de voir dans mon château de La Canardière M. le comte de Fatenville?

TRIGAUDIN.

Dans un moment il va rendre ses respects à son très honoré beau-père.

LE BARON.

Ventre de boulets! il sera très bien reçu; et je lui réponds de Gotton. Mon gendre est un homme de bonne mine, sans doute?

TRIGAUDIN.

Assurément, et d'une figure très agréable. Pensez-vous que j'irai donner à mademoiselle Gotton un petit mari haut comme ma jambe, et tel qu'on en voit plus d'un à la cour et à la ville?

LE BARON.

Amène-t-il un grand équipage? aurons-nous bien de l'embarras?

TRIGAUDIN.

Au contraire, monsieur le comte hait l'éclat et le faste : il a voulu venir avec moi incognito; ne croyez pas qu'il soit venu dans son équipage ni en chaise de poste.

LE BARON.

Tant mieux; tous ces vains équipages ruinent et sentent la mollesse; nos pères allaient à cheval, et jamais les seigneurs de La Canardière n'ont eu de carrosse.

TRIGAUDIN.

Ni votre gendre non plus. Ne vous attendez pas à lui voir de ces parures frivoles, de ces étoffes superbes, de ces bijoux à la mode....

LE BARON.

Un bufle, corbleu! un bufle; voilà ce qu'il faut en temps de guerre; mon gendre me charme par le récit que vous m'en faites.

TRIGAUDIN.

Oui, un bufle; il en trouvera ici; il sera encore plus content de vous que vous de lui. Le voici qui s'avance.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE BARON, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

TRIGAUDIN.

Approchez, monsieur le comte, et saluez monsieur le baron, votre beau-père.

LE BARON.

Par Henri quatre! voilà un gentilhomme tout-à-fait de mise. Tête-bleu! monsieur le comte, Gotton sera heureuse! Touchez là; je suis votre beau-père et votre ami. Corbleu! vous avez la physionomie d'un honnête homme.

LE CHEVALIER.

En vérité, monsieur, vous me faites rougir, et je suis confus de paraître ainsi devant vous; mais M. Trigaudin, qui sait l'état de mes affaires, vous aura dit sans doute...

TRIGAUDIN.

Oui, j'ai dit ce qu'il fallait; vous avez un digne beau-père et une digne femme. (à madame Michelle.) Réjouissez-vous, madame Michelle, voici un mari pour votre jeune maîtresse.

MADAME MICHELLE.

Est-il possible?

TRIGAUDIN.

Rien n'est plus certain.

LE BARON, à madame Michelle.

Allons, faites descendre Gotton; faites venir les violons; donnez la clef de la cave, et que tout le monde soit ivre aujourd'hui dans mon château.

(Le baron, le chevalier et Trigaudin entrent dans le château.)

SCÈNE IV.

MADAME MICHELLE.

Ah! le bel ordre! ah! la bonne nouvelle! mademoiselle Gotton, venez tôt, venez tôt[6]. Cette chère Gotton, qu'elle va être contente! un mari! qu'elle

sera heureuse! elle le mérite bien; car je l'ai élevée comme une princesse. Elle va briller dans le monde, elle enchantera; ça me fera honneur; on dira : On voit bien que madame Michelle y a donné tous ses soins; car mademoiselle Gotton est d'une douceur, d'une politesse!... (Elle appelle à haute voix mademoiselle Gotton.) Mademoiselle Gotton! mademoiselle Gotton!

SCÈNE V.

GOTTON, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

Eh bien! qu'est-ce? brailleras-tu toujours après moi, éternelle duègne? et faut-il que je sois pendue à ta ceinture? Je suis lasse d'être traitée en petite fille, et je sauterai les murs au premier jour.

MADAME MICHELLE.

Eh! la, la, apaisez-vous, je n'ai pas de si méchantes nouvelles à vous apprendre, et on ne voulait pas vous traiter en petite fille; on voulait vous parler d'un mari; mais puisque vous êtes toujours bourrue...

GOTTON.

Aga, avec votre mari; ces contes bleus-là me fatiguent les oreilles, entendez-vous, madame Michelle? Je crois aux maris comme aux sorciers; j'en entends toujours parler, et je n'en vois jamais. Il y a deux ans qu'on se moque de moi, mais je sais bien ce que je ferai, je me marierai bien sans vous, tous tant que vous êtes; on n'est pas une sotte, quoiqu'on

soit élevée loin de Paris, et Gotton ne sera pas toujours en prison; c'est moi qui vous le dis, madame Michelle.

MADAME MICHELLE.

Tudieu! comme vous y allez! Eh bien, puisque je suis si mal reçue, adieu donc; vous apprendra qui voudra les nouvelles de la maison. (Elle pleure.) Cela est bien dénaturé de traiter ainsi madame Michelle, qui vous a élevée.

GOTTON.

Va, va, ne pleure point; je te demande pardon. Qu'est-ce que tu me disais d'un mari?

MADAME MICHELLE.

Rien, rien; je suis une duègne, je suis une importune : vous ne saurez rien.

GOTTON.

Oh! ma pauvre petite Michelle, je m'en vais pleurer à mon tour.

MADAME MICHELLE.

Allez, ne pleurez pas; M. le comte de Fatenville est arrivé, et vous allez être madame la comtesse.

GOTTON, vivement.

Dis-tu vrai? est-il possible? ne me trompes-tu point? Ma bonne Michelle, il y a ici un mari pour moi! un mari! un mari! Qu'on me le montre : où est-il? que je le voie; que je voie monsieur le comte. Me voilà mariée, me voilà comtesse, me voilà à Paris; je ne me sens pas de joie. Viens, que je t'embrasse, que je t'étouffe de caresses.

MADAME MICHELLE.

Le bon petit naturel!

GOTTON.

Premièrement, une grande maison, un équipage magnifique, des diamants, et l'Opéra tous les jours, et toute la nuit à jouer, et tous les jeunes gens amoureux de moi, et toutes les femmes jalouses. La tête me tourne, la tête me tourne de plaisir.

MADAME MICHELLE.

Contenez-vous donc un peu, s'il vous plaît : tenez, voilà votre mari qui vient; voyez s'il n'est pas beau et bien fait.

GOTTON.

Oh! je l'aime déjà de tout mon cœur : ne dois-je pas courir l'embrasser, madame Michelle?

MADAME MICHELLE.

Non vraiment, gardez-vous-en bien : il faut, au contraire, être sur la réserve.

GOTTON.

Mais puisqu'il est mon mari, et que je le trouve joli...

MADAME MICHELLE.

Il vous mépriserait si vous lui montriez trop d'affection.

GOTTON.

Ah! je vais donc bien me retenir.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, GOTTON, MADAME MICHELLE.

GOTTON, au chevalier.

Je suis votre très humble servante; je suis en-

chantée de vous voir; comment vous portez-vous? vous venez pour m'épouser, vous me comblez de joie. (A madame Michelle.) N'en ai-je pas trop dit, madame Michelle?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je fesais mon plus cher desir de l'accueil gracieux dont vous m'honorez; mais je n'osais en faire mon espérance. Préféré par monsieur votre père, je ne me tiens point heureux si je ne le suis par vous; c'est de vous seule que je voulais vous obtenir; vos premiers regards font de moi un amant, et c'est un titre que je veux conserver toute ma vie.

GOTTON.

Oh! comme il parle! comme il parle! et que ce langage est différent de celui de nos gentilshommes de campagne. Ah! les sots dadais, en comparaison des seigneurs de la cour! Mon amant, irons-nous bientôt à la cour?

LE CHEVALIER.

Dès que vous le souhaiterez, mademoiselle.

GOTTON.

N'y a-t-il pas une reine là?

LE CHEVALIER.

Oui.

GOTTON.

Et qui me recevra parfaitement bien?

LE CHEVALIER.

Avec beaucoup de bonté, assurément.

GOTTON.

Cela fera crever toutes les femmes de dépit; j'en serai charmée.

LE CHEVALIER.

Si vous souhaitez d'aller au plus tôt briller à la cour, mademoiselle, daignez donc hâter le moment de mon bonheur. Monsieur votre père veut retarder notre mariage de quelques jours; je vous assure que ce retardement me mettrait au désespoir. Je sais que vous avez des amants jaloux de mon bonheur, qui songent à vous enlever, et qui voudraient vous renfermer à la campagne pendant toute votre vie[7].

GOTTON.

Ah! les coquins! pour m'enlever, passe; mais m'enfermer!

LE CHEVALIER.

Le plus sûr moyen de leur dérober la possession de vos charmes, c'est de vous donner à moi par un prompt hymen qui vous mette en liberté, et moi au comble du bonheur : il faudrait m'épouser plus tôt que plus tard.

GOTTON.

Vous épouser! qu'à cela ne tienne, dans le moment, dans l'instant, je ne demande pas mieux, je vous jure; et je voudrais que cela fût déjà fait.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous sentez donc pas de répugnance pour un époux qui vous adore?

GOTTON.

Au contraire, je vous aime de tout mon cœur; madame Michelle prétend que je ne devrais rien vous en dire; mais c'est une radoteuse, et je ne vois pas, moi, quel grand mal il y a de vous dire que je vous

aime, puisque vous êtes mon mari, et que vous m'aimez.

LE CHEVALIER, à part.

Elle me charme par sa naïveté.

SCÈNE VII.

LE BARON, LE CHEVALIER, GOTTON, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE, MERLIN, JÉROME, MARTIN.

GOTTON.

Papa, quand est-ce donc qu'on me marie?

LE CHEVALIER, au baron.

Mademoiselle votre fille, monsieur, daigne agréer les sentiments de mon cœur avec une bonté que vous autorisez. Mais le temps est précieux; vous n'ignorez pas que des rivaux, jaloux de mon bonheur, peuvent tenter les moyens de me supplanter, et de posséder mademoiselle votre fille malgré vous, et même malgré elle.

GOTTON.

Hem! qu'est-ce que vous dites là?

LE CHEVALIER, au baron.

Je vous le répète, monsieur, il y a des gens en campagne pour enlever ce trésor; et si vous n'y prenez garde, mademoiselle Gotton est perdue aujourd'hui pour vous et pour son mari.

LE BARON.

Par là corbleu! nous y donnerons bon ordre; qu'ils s'y jouent, les scélérats! je vais commencer par enfermer Gotton dans le grenier.

MADAME MICHELLE.

Allons, mademoiselle, allons.

GOTTON.

Miséricorde! j'aime cent fois mieux qu'on m'enlève. Papa, si on m'enferme davantage, je me casserai la tête contre les murs.

LE BARON.

Tais-toi, ou tu ne seras mariée de dix ans.

GOTTON.

Ah! je suis muette.

LE CHEVALIER.

N'y aurait-il point, monsieur, un milieu à prendre dans cette affaire?

LE BARON.

Oui, c'est de fendre la cervelle au premier qui viendra frapper à la porte du château.

TRIGAUDIN.

Ce parti-là est très raisonnable, et l'on ne peut rien de plus juste; mais si vous commenciez par prendre la précaution de marier les deux futurs, cela préviendrait merveilleusement tous les méchants desseins. Les ravisseurs auront beau venir après cela, mademoiselle Gotton leur dira: Messieurs, vous êtes venus trop tard, la place est prise, je suis mariée. Qu'auront-ils à répondre? rien: il faudra bien qu'ils s'en retournent très honteux.

GOTTON.

Oui, mais s'ils me disent, Ça n'y fait rien; quand vous seriez mariée cent fois davantage, nous voulons vous épouser encore. Vous êtes belle; nous vous ai-

mons, et il faut que nous vous enlevions; qu'est-ce que je leur dirai, moi?

LE BARON.

Je te tordrai le cou de mes propres mains plutôt que de souffrir qu'on attente à ton honneur; car vois-tu, je t'aime assez pour cela.

TRIGAUDIN.

Monsieur le baron, l'avis que je vous donne est bon à suivre pour vous débarrasser de l'inquiétude perpétuelle que vous cause la garde de mademoiselle Gotton : je vous conseille de signer au plus vite le contrat. Je vous l'ai fait voir tantôt dressé selon vos intentions : vous n'avez plus qu'à y mettre votre nom.

LE BARON.

Très volontiers : ce sera l'affaire de mon gendre de veiller sur sa femme.

MERLIN.

C'est bien dit, ventre-saint-gris! cinq cents arpents de terre de capitainerie sont moins difficiles à garder qu'une fille.

TRIGAUDIN.

Dépêchons-nous, monsieur le baron, le temps presse.... Ne voyez-vous rien à travers ces arbres?

LE CHEVALIER.

N'entendez-vous rien ?

LE BARON.

Il me semble que je vois une chaise de poste et des gens à cheval.

MERLIN.

Tout juste; nous y voici, c'est sans doute un de nos coquins.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, mademoiselle.

GOTTON.

Hélas! qu'est-ce que j'ai à craindre?

LE CHEVALIER.

Vous avez un père homme de courage, et votre mari aura l'honneur de le seconder.

LE BARON.

Oui, voici une occasion où il faut avoir du cœur. Renfermons-nous dans le château; fermons toutes les portes. (A ses gens.) Colin, Martin, Jérôme, tirez vos arquebuses par les meurtrières sur les gens qui voudront entrer malgré vous.

JÉRÔME.

Oui, monseigneur.

LE CHEVALIER.

On ne peut pas mieux se préparer. En vérité, monsieur le baron, c'est dommage que vous n'ayez pas été gouverneur de Philipsbourg [8].

LE BARON.

Je ne l'aurais pas rendu en deux jours.

TRIGAUDIN.

Rentrez, monsieur le baron, rentrez; voici les ennemis qui approchent.

LE CHEVALIER, à Trigaudin.

Tout ceci commence un peu à m'inquiéter. Voici mon frère qui vient épouser Gotton et m'arracher ma fortune.

TRIGAUDIN.

Rentrez donc, et gardez-vous de vous montrer.

(Le baron, Gotton, Trigaudin, et le chevalier, rentrent dans le château.)

JÉRÔME.

Bon, courage, camarades; mettons nos armes en état. Qu'ils y viennent: par la morgué, tatigué, jarnigué, je vous les....

MARTIN.

Les voilà! les voilà!

(Martin, Jérôme, et quelques paysans, s'enfuient précipitamment dans le château, et s'y renferment.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, arrivant avec ses gens; LE BARON, à une croisée au-dessus de la porte d'entrée; LES PRÉCÉDENTS, dans l'intérieur du château.

LE COMTE.

Hé! mes amis! n'est-ce pas ici?... Qu'est-ce que cela signifie? Voilà une assez plaisante réception! sur mon honneur, on nous ferme la porte au nez. Holà! hé! qu'on heurte un peu, qu'on sonne un peu; qu'on sache un peu ce que cela veut dire. Mais, mais, voilà qui est bien singulier, bien étonnant. Je m'attendais que l'on enverrait au-devant de moi, que l'on ferait mettre les habitants sous les armes, que les magistrats du canton viendraient me haranguer; et au lieu des honneurs qu'on me doit.... Ah! j'aperçois quelqu'un. Est-ce que ce n'est pas ici la maison du sieur baron de La Canardière?

LE BARON, à sa fenêtre.

Oui, c'est ici mon château, et c'est moi qui suis monsieur le baron. Que lui voulez-vous, monsieur l'aventurier?

LE COMTE.

Vous devriez un peu vous douter qui je suis. Je m'attendais à être reçu d'autre sorte. Écoutez, bon homme, je viens ici avec une lettre de M. Trigaudin, pour épouser mademoiselle de La Canardière; mais tant que vous me tiendrez ainsi à la porte, il n'y a pas d'apparence que nous puissions conclure cette affaire.

LE BARON.

Ah! vous veniez pour épouser ma fille : fort bien. Et comment vous nommez-vous, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Vous faites le mauvais plaisant, baron.

LE BARON.

Non, non; je voudrais savoir comment vous vous nommez.

LE COMTE.

Eh! mais il y a quelque apparence que je me nomme le comte de Fatenville : nous sommes un peu plus connus à la cour qu'ici.

GOTTON, au baron, qui est toujours à sa fenêtre.

Papa, voilà un impudent maroufle qui prend le nom de mon mari.

LE BARON, au comte.

Écoute : vois-tu les arbres qui ornent le dehors de mon château; si tu ne te retires, voilà où je te ferai pendre.

LE COMTE.

Foi de seigneur, c'est pousser un peu loin la raillerie. Allons, allons, ouvrez, et ne faites plus le mauvais plaisant.

(Il heurte fortement à la porte.)

LE BARON.

Il fait violence; tirez, Jérôme.

(Un coup d'arquebuse part de l'une des meurtrières du château, et tous les gens du comte se sauvent dans le bois voisin.)

LE PAGE.

Jarni, on n'a jamais reçu de cette façon des gens de qualité. Sauvons-nous.

LE COMTE.

Mais ceci devient sérieux, ceci est une véritable guerre, ceci est abominable; assurément on en parlera à la cour.

LE BARON, à ses gens.

Enfants, voici le moment de signaler votre intrépidité. Il est seul; saisissez-moi ce bohême-là, et liez-le-moi comme un sac [9]. (Au comte, à haute voix.) Attendez, attendez, monsieur, on va vous parler.

LE COMTE.

A la bonne heure, il faut éclaircir cette affaire. Voilà des procédés fort particuliers, fort singuliers. Holà! mes gens! où sont donc mes gens? que sont devenus mes gens?

(Les portes du château s'ouvrent, le baron et tous ses gens sortent à-la-fois, et investissent le comte.)

JÉRÔME, au comte

Demeure là.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire?

MARTIN, de l'autre côté.

Demeure ici.

LE COMTE.

Mais, mais, qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est que ça? où est donc le respect? (Les gens du baron saisissent l'épée du comte, et le garrottent.) Comment! comment! vous me désarmez!... Ahi! ahi! vous me serrez trop fort. Attendez donc; vous allez gâter toute ma broderie. (Au baron.) Baron, vous me paraissez un fou un peu violent: n'avez-vous jamais de bons intervalles?

LE BARON.

Je n'ai jamais vu un drôle si impudent.

LE COMTE.

Pour peu qu'il vous reste un grain de raison, ne sauriez-vous me dire comment la tête vous a tourné, pourquoi vous traitez ainsi le comte votre gendre?

GOTTON, sortant du château, et s'approchant du comte.

Que je voie donc comment sont faits ceux qui veulent m'enlever. Ah! fi! pouah! il m'empuantit d'odeurs; j'en aurai mal à la tête pendant quinze jours. Ah! le vilain homme!

LE COMTE.

Beau-père, au goût que cette personne-là me témoigne, il y a apparence que c'est ma femme.... Mais, baron, me tiendrez-vous long-temps dans cette posture, et ne pourrai-je m'expliquer? N'attendez-vous pas le comte de Fatenville avec une lettre de votre ami Trigaudin?

LE BARON.

Oui, coquin, oui.

LE COMTE.

Ne m'injuriez donc pas, s'il vous plaît; je vous ai déjà dit que j'ai l'honneur d'être M. le comte de Fatenville; et j'ai la lettre du sieur Trigaudin dans ma poche; fouillez plutôt.

LE BARON.

Je reconnais mes fripons; ils ne sont jamais sans lettres en poche. Prenons toujours la lettre; il sera puni comme ravisseur et comme faussaire.

LE COMTE.

Ce baron est une espèce de beau-père bien étrange.

LE BARON.

Mon ami, je suis bien aise de t'apprendre que tes visées étaient mal prises, et que monsieur le comte et Trigaudin sont ici.

LE COMTE.

Le comte est ici, beau-père! vous me dites là des choses incroyables, sur mon honneur.

LE BARON, *à haute voix, en se tournant vers le château.*

Monsieur le comte, monsieur Trigaudin, venez montrer à ce coquin qui vous êtes. (*A ses gens restés dans le château.*) Holà! hé! qu'on avertisse monsieur le comte que je veux avoir l'honneur de lui parler.... Personne ne répond: il faut donc que j'aille les chercher moi-même. (*A Martin et à Jérôme, qui gardent le comte.*) Et vous, en attendant, conduisez ce bohême-là en prison.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE FATENVILLE, garrotté; GOTTON, LES DEUX GARDES.

LE COMTE.

J'ai beau me servir de tout mon esprit, et assurément j'en ai beaucoup, et je ne comprends rien à cette aventure. (A Gotton.) Ma belle demoiselle [10], est-ce ainsi que vous recevez les gens qui viennent pour vous épouser?

GOTTON, à part.

Plus je regarde ce drôle-là, et plus il me paraît assez revenant. (Au comte.) Mais de quoi t'avisais-tu aussi de prendre si mal ton temps pour m'enlever? Je te pardonne de tout mon cœur: puisque tu voulais m'avoir, c'est que tu me trouvais belle; va, je te promets de pleurer quand on te pendra.

LE COMTE, à part.

La fille n'a pas plus de raison que le père.

GOTTON.

Je te fais perdre la raison? Pauvre garçon! (A part.) Ah! que je ferai de passions! qu'on m'aimera!

LE COMTE, à part.

Les jolies dispositions! le beau petit naturel de femme!

SCÈNE X.

LE BARON, sortant du château; LE COMTE, GOTTON, LES DEUX GARDES.

LE BARON, à Gotton.

Merci de mon honneur : que faites-vous encore là, Gotton? Dénichez, ou vous ne serez point mariée.

GOTTON.

Oh! je m'enfuis.

(Elle rentre au château.)

LE COMTE.

Eh bien! monsieur le baron, puis-je avoir l'honneur de parler à votre gendre, et voir un peu qui de nous deux est le comte de Fatenville? Je suis ici fort mal à mon aise.

LE BARON.

Va, va, pendard, il ne veut point te parler, si ce n'est en présence de la justice : elle va venir, nous verrons beau jeu. (Aux deux gardes.) Çà, qu'on me mène ce drôle-là dans l'écurie, et qu'on l'attache à la mangeoire, en attendant que son procès soit fait et parfait.

LE COMTE.

Mais qu'il me soit permis de vous dire....

LE BARON.

Tu t'expliqueras quand tu seras en lieu de sûreté.

LE COMTE.

Je ne crois pas que seigneur de ma sorte ait jamais été traité ainsi. Nous verrons un peu ce que la cour en dira.

(On emmène le comte; le baron le suit.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GOTTON, LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

J'appliquerai un soufflet au premier qui m'appellera encore mademoiselle Gotton. Vertuchoux! je suis madame la comtesse, afin que vous le sachiez. (Au chevalier.) Ne partez-vous pas tout-à-l'heure pour Paris, monsieur le comte? je m'ennuie ici épouvantablement.

MADAME MICHELLE.

J'irai aussi à Paris, monsieur le comte?

GOTTON.

Toi, non, tu m'as trop renfermée dans ma chambre toutes les fois qu'il venait ici des jeunes gens; je ne t'emmènerai point à Paris.

MADAME MICHELLE.

Et que deviendra donc madame Michelle?

GOTTON.

Pour vivre à Paris, il faut être jeune, brillante, extrêmement jolie, avoir lu des romans, et savoir le monde; c'est à faire à moi à vivre à Paris.

LE CHEVALIER.

Plût au ciel, madame, que je pusse vous y conduire

tout-à-l'heure, et que monsieur votre père daignât le permettre!

GOTTON.

Il faudra bien qu'il le veuille; et, veuille ou non, je ne veux pas rester ici plus d'un jour.

TRIGAUDIN.

Quoi! vous voudriez quitter si tôt un si bon homme de père?

GOTTON.

Oh! bon tant qu'il vous plaira : je l'aime bien papa, mais je m'ennuie à crever, et je veux partir.

LE CHEVALIER.

Hélas! je le voudrais aussi de tout mon cœur.

GOTTON.

Votre équipage arrive sans doute ce soir; fesons remettre les chevaux dès qu'ils seront arrivés, et partons.

LE CHEVALIER, à part.

Oh ciel! que je sens de toute façon le poids de ma misère! (Haut.) Madame, l'excès de mon amour....

GOTTON.

L'excès de votre amour me fait beaucoup de plaisir; mais je ne vois arriver ici ni cheval, ni mule, et je veux aller à Paris.

LE CHEVALIER.

Madame, mon équipage....

TRIGAUDIN.

Son équipage, madame, est en fort mauvais ordre; ses chevaux sont estropiés, son carrosse est brisé.

GOTTON.

N'importe, il faut que je parte.

SCÈNE II.

LE BARON, LE CHEVALIER, GOTTON, TRIGAUDIN.

LE BARON.

Vous me voyez fort embarrassé.

TRIGAUDIN.

Et nous aussi, monsieur.

LE BARON.

Ce diable d'homme, tout fripon qu'il est, a je ne sais quoi d'un honnête homme.

TRIGAUDIN.

Oui, tous les fripons ont cet air-là.

LE BARON.

Il jure toujours qu'il est le comte de Fatenville.

TRIGAUDIN.

Il faut bien lui passer de jurer un peu dans l'état où il est.

LE BARON.

Il a vingt lettres sur lui, toutes à l'adresse du comte.

TRIGAUDIN.

C'est lui qui les a écrites.

LE BARON.

En voici une qu'il prétend que vous lui avez donnée pour moi.

TRIGAUDIN.

Elle est contrefaite.

LE BARON.

Il est tout couvert d'or et de bijoux.

TRIGAUDIN.

Il les a volés.

LE BARON.

Ses domestiques sont autour du château, et protestent qu'ils vengeront leur maître.

TRIGAUDIN.

Ne voyez-vous pas qu'il est le chef d'une bande de bohémiens?

LE BARON.

Oui, vous avez raison; je me suis d'abord aperçu que ce n'est point un homme de qualité, car il n'a rien de mon air ni de mes façons.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LE BARON.

Je suis bien aise de confondre ce scélérat devant vous; je veux vous le confronter, pour qu'il soit jugé selon les lois du royaume par monsieur le bailli, que j'attends; et j'ai donné ordre qu'on nous amène le coupable.

LE CHEVALIER.

Vous voulez absolument que je parle à cet homme-là?

LE BARON.

Assurément.

LE CHEVALIER.

Je ne veux point me compromettre avec un homme comme lui.

GOTTON.

Vous avez raison, monsieur le comte; qu'avons-nous à faire avec cet homme-là? allons-nous-en plutôt dans ma chambre, et arrangeons tout pour notre départ.

TRIGAUDIN.

Ma foi, je ne me soucie pas trop non plus de lui parler, et vous permettrez....

(Ils veulent tous s'en aller; le baron les retient.)

SCÈNE III.

LE COMTE, escorté des gens du baron; LES PRÉCÉDENTS.

TRIGAUDIN.

Ah! c'est lui-même, je suis confondu.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais été si embarrassé.

LE COMTE.

J'aurai furieusement besoin d'aller chez le baigneur en sortant de ce maudit château. Qu'est-ce que je vois! mon Dieu! c'est monsieur Trigaudin!

LE BARON, à Trigaudin.

D'où peut-il savoir votre nom?

TRIGAUDIN.

Ces gens-là connaissent tout le monde.

LE COMTE.

Monsieur Trigaudin, tout ceci est un peu singulier: foi de seigneur, vous êtes un fripon.

TRIGAUDIN, au baron.

Je vous avais bien dit qu'il connaît tout le monde; je me souviens en effet de l'avoir vu quelque part [11].

LE COMTE, apercevant le chevalier.

Ah! Chonchon, est-ce vous qui me jouez ce tour-là?

GOTTON, au chevalier.

Monsieur le comte, avec quelle insolence il vous parle!

LE CHEVALIER, au baron.

Je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas me compromettre avec cet homme-là ; il me fait rougir.

LE COMTE.

Monsieur le baron, je commence à croire que tout ceci n'est qu'un malentendu, qu'il m'est aisé d'éclaircir ; laissez-moi parler seulement deux minutes tête à tête à ce jeune et honnête gentilhomme.

LE BARON.

Ah ! il commence enfin à avouer ; la peur de la justice le presse. Rentrons. (Au chevalier.) Écoutez sa déposition ; je l'abandonne à votre miséricorde.

(Les gens du baron se retirent, et le chevalier reste seul avec le comte toujours garrotté.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Regarde-moi un peu en face, Chonchon.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez traité indignement, je vous ai fait du mal : il n'y a plus moyen de se regarder. Que me voulez-vous ?

LE COMTE.

Je vois où tout ceci peut aller, et le tour que tu m'as joué avec ce fripon de Trigaudin. Tu me demandais ce matin dix mille francs pour le reste de ta légitime ; je t'en donne vingt, et laisse-moi épouser mademoiselle de La Canardière.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez appris à entendre mes intérêts; il n'y a pas d'apparence que je vous cède une fille de cinq cent mille francs pour vingt mille livres: la chose est sans remède.

LE COMTE.

L'aurais-tu déjà épousée? Il faudrait que tu eusses l'ame bien noire.

LE CHEVALIER.

J'ai eu, il est vrai, quelque scrupule en épousant mademoiselle Gotton; et vous n'en avez point eu en me laissant mourir de faim. (En ricanant.) Je n'obtiens avec la fille du baron que cinq cent mille francs: tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de partager le différent par la moitié.

LE COMTE.

C'est un accommodement.

LE CHEVALIER.

Je prendrai la dot, et je vous laisserai la fille.

LE COMTE.

Tu fais le plaisant: on voit bien que ta fortune est faite.

SCÈNE V.

LE BARON, LE BAILLI, GOTTON, LE COMTE, LE CHEVALIER, MADAME MICHELLE.

LE BAILLI, au baron.

Oui, je suis venu en toute diligence, et je ne puis trop vous remercier de l'heureuse occasion que vous me donnez de faire pendre quelqu'un: je vous devrai toute ma réputation.

LE BARON.

Corbleu ! vous êtes plus heureux que vous ne pensez ; cet homme a des complices, il faudra faire donner la question ordinaire et extraordinaire à sept ou hüit personnes.

LE BAILLI.

Dieu soit loué ! instrumentons au plus tôt. Où est l'accusé ?

LE BARON, montrant le comte.

C'est ce coquin-là. Condamnez-le comme voleur de grand chemin, faussaire, et ravisseur de fille.

LE BAILLI.

Çà, dépêchons. Votre nom, votre âge, vos qualités... (Reconnaissant le comte.) Dieu paternel ! c'est monsieur le comte de Fatenville, le fils de monsieur le marquis mon parrain.

LE BARON.

Qu'est-ce que j'entends ?

GOTTON.

En voici bien d'une autre.

MADAME MICHELLE.

Miséricorde !

LE COMTE, au bailli.

Ce vieux fou de baron s'est mis dans la tête que je n'ai pas l'honneur d'être monsieur le comte de Fatenville.

LE BARON.

Quoi ! ce serait en effet là monsieur le comte ?

LE BAILLI.

Rien n'est si certain.

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je vous demande pardon; j'ai été trompé par ces deux coquins-ci. (Il montre le chevalier et Trigaudin, puis dit à ses gens:) Déliens vite monsieur le comte; qu'on lui rende ses armes. (Au bailli.) Ordonnez du supplice de ceux qui m'ont abusé. Oh! que je suis un malheureux baron!

GOTTON.

A qui suis-je donc, moi?

LE COMTE, en liberté.

Me voici un peu plus libre. Qu'on me donne de la poudre de senteur, car je pue furieusement l'écurie. Holà! hé! un pouf, un pouf.

LE BARON.

Monsieur le bailli, vous n'y perdrez rien: (en montrant le chevalier.) voilà toujours un criminel à expédier. Il a pris le nom d'un autre pour épouser ma fille.

LE BAILLI.

C'est monsieur le chevalier de Fatenville; c'est aussi le fils de mon parrain: je n'instrumenterai pas contre monsieur le chevalier.

LE COMTE.

Écoutez, vieux fou de baron, écoutez; j'ai soixante mille livres de rente. Le chevalier est mon cadet, qui n'a pas le sou, et qui voulait faire fortune en me jouant d'un tour; il sera assez puni quand il me verra épouser à sa barbe mademoiselle Gotton-Jacqueline-Henriette de La Canardière, et emporter la dot.

GOTTON.

Ça ne me fait rien; j'épouserai tous ceux que papa

voudra, pourvu que j'aille à Paris, et que je sois grande dame.

LE BARON.

Hélas! monsieur le comte, je suis le plus malheureux de tous les hommes : le contrat est signé; monsieur Trigaudin a tant pressé la chose, et même Gotton a....

GOTTON.

Tout ça ne fait rien, papa : j'épouserai encore monsieur le comte; vous n'avez qu'à dire.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je vous supplie de vous souvenir de ce que....

GOTTON.

J'ai tout oublié; vous êtes un cadet qui n'avez rien, et je serai grande dame avec monsieur le comte.

LE COMTE.

Mais quoi, beau-père, le contrat serait signé?

LE CHEVALIER.

Oui, mon frère, et mademoiselle Gotton-Jacqueline-Henriette de La Canardière a l'honneur d'être votre belle-sœur. (Au baron.) Il est vrai, monsieur le baron, que je ne suis pas riche; mais je vous promets de faire une grande fortune à la guerre. (A Gotton.) Et vous, madame, je me flatte que vous me pardonnerez la petite supercherie que M. Trigaudin vous a faite, et qui me vaut l'honneur de vous posséder.

GOTTON.

Je n'entends rien à tout cela; et pourvu que j'aille à Paris dès ce soir, je pardonne tout. Voyez de vous deux quel est celui dont je suis la femme.

LE BARON.

Monsieur le bailli, par charité, faites pendre au moins M. Trigaudin, qui est l'auteur de toute la friponnerie.

LE BAILLI.

Très volontiers, il n'y a rien que je ne fasse pour mes amis.

LE COMTE.

On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour; mais quand on est fait comme je suis, on est au-dessus de tout, foi de seigneur.

FIN DE L'ÉCHANGE.

NOTES ET VARIANTES

DE LA COMÉDIE DE *L'ÉCHANGE*.

[1] Dans *le Comte de Boursoufle*, les noms de quelques personnages sont différents; voyez l'Avertissement, page 5. B.

[2] Les éditions de 1761 et 1765 portent : « Un homme. » B.

[3] VAR. « Dans le village. » (Éditions de 1761 et 1765). B.

[4] VAR. « Un vilain cœur. » (Id.). B.

[5] Dans les éditions intitulées *le Comte de Boursoufle*, on lit : « Holà quelqu'un, messieurs, holà ! » B.

[6] La fin de ce couplet n'est pas dans *le Comte de Boursoufle*. B.

[7] Dans *le Comte de Boursoufle* on lit : « Pour votre vie. » B.

[8] La ville de Philipsbourg avait été prise aux Impériaux par les Français, le 18 juillet 1734, après six semaines de siége. La censure autrichienne supprima donc, dans les éditions de 1761 et 1765, ce qui rappelait cet échec, et l'on y lit : « C'est dommage que vous ne commandiez pas dans quelque place frontière. » B.

[9] La fin de ce couplet et les quatre qui suivent ne sont pas dans *le Comte de Boursoufle*. B.

[10] Dans *le Comte de Boursoufle*, au lieu de ce qui suit, on lit : « Vous me paraissez bien naïve : pourrait-on savoir de vous ce que veut dire toute cette incartade? est-ce ainsi que vous recevez tous les gens qui viennent pour avoir l'honneur de vous donner la main ? » B.

[11] A partir de cet endroit, les éditions de 1761 et 1765 présentent un autre dénoûment, que voici :

« LE COMTE, apercevant le chevalier.

Ah ! Chonchon, est-ce vous qui me jouez ce tour-là ?

GOTTON.

Monsieur le comte, avec quelle insolence il vous parle !

LE COMTE.

Qui l'eût cru, Chonchon, que tu aurais jamais pu parvenir à cet excès ?

LE BARON, au comte.

Si tu perds encore le respect à monsieur le comte, je te casserai bras et jambes. Je vois bien que nous n'en tirerons rien de bon. (A ses gens.) Qu'on le remène en prison.

LE CHEVALIER.

Arrêtez.... Monsieur le baron, il est temps de vous tirer d'erreur.

TRIGAUDIN.

Qu'allez-vous dire?

LE CHEVALIER, montrant son frère.

Voilà le véritable comte de Fatenville.

LE BARON.

Ah! qu'est-ce que j'entends?

MERLIN, au chevalier.

Y pensez-vous?

GOTTON.

En voici bien d'une autre!

MADAME MICHELLE.

Miséricorde!

LE BARON.

Quoi! ce serait en effet monsieur le comte?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus certain.

LE COMTE.

Il faut que le baron soit un campagnard bien grossier pour s'être mépris de la sorte, foi de seigneur.

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je vous demande pardon! Qu'on rende les armes à monsieur le comte. J'ai été trompé par ce scélérat de Trigaudin, qui m'a fait signer ce contrat. (Au chevalier.) Mais vous, qui êtes-vous donc, monsieur? qui êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Un pauvre gentilhomme qui n'a rien que l'honneur; qui ne veut point être heureux par une trahison; qui rougit d'avoir pu vous abuser un moment; qui vous respecte; qui adore mademoiselle votre fille, et qui préfère la misère la plus affreuse à tous les avantages qu'il aurait pu acquérir au préjudice d'un frère qu'il aime encore, tout dénaturé qu'il soit.

LE BARON, au chevalier.

Comment! vous êtes son frère?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur. Je ne lui demande plus rien; qu'il jouisse de tout ce qui peut me revenir de ma légitime; qu'il épouse mademoiselle votre fille, et qu'il la rende heureuse, s'il est possible; ce sera mon unique consolation : je vous rends le contrat que vous m'avez signé.

TRIGAUDIN.

Peste soit de la probité!

MERLIN.

Voilà de belle besogne!

LE COMTE.

Que je t'embrasse, mon cher chevalier. J'admire ta générosité, et je dois y répondre. Je t'accorde les dix mille francs que tu m'as demandés; pars, épargne-moi tes remerciements.

GOTTON.

Et moi, que deviendrai-je? à qui suis-je? à qui suis-je donc? Tenez, papa, quand je ne devrais jamais aller à Paris, j'aime mieux épouser ce monsieur-là, quoiqu'il n'ait rien; il me fait trop de peine.

LE BARON.

Tu as raison, Gotton. Monsieur le chevalier, je vous donne ma fille, et vous assure tout mon bien : les belles actions valent mieux que des richesses. Vive l'honneur!

MERLIN.

Vivat!

LE COMTE.

On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour; mais, quand on est fait comme je suis, on est au-dessus de tout, foi de seigneur. »

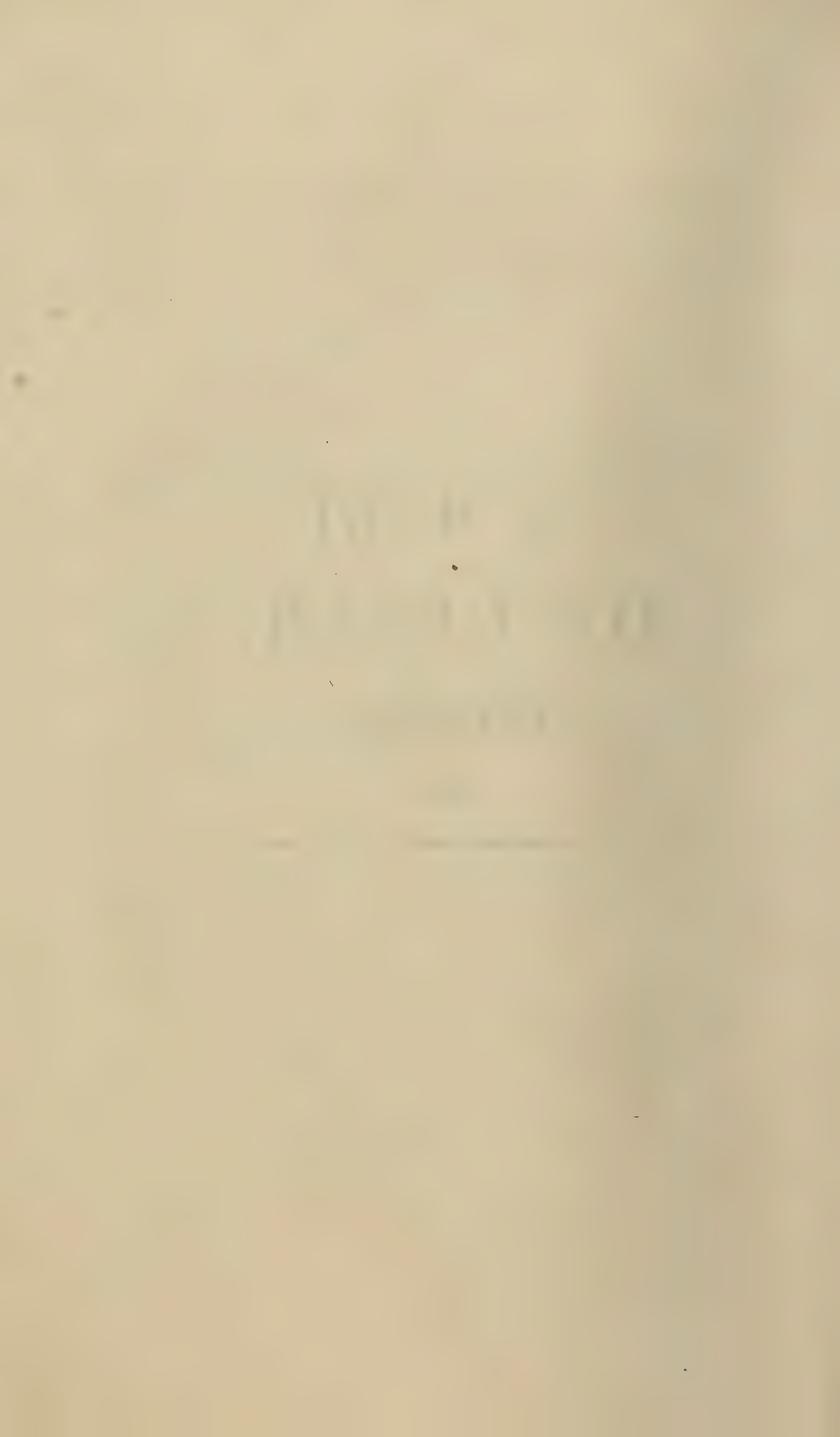
FIN DES NOTES ET VARIANTES DE L'ÉCHANGE.

LA MORT
DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.

1735.

JOUÉE, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 29 AOUT 1743.



PRÉFACE

DU NOUVEL ÉDITEUR.

La Mort de César fut esquissée à Wandsworth ou à Londres en 1726; mais il paraît qu'elle ne fut composée qu'en 1731[1]. Deux ans après on la joua à l'hôtel de Sassenage[2]. Elle fut jouée par les écoliers du collége d'Harcourt, le 11 août 1735[3]. Il s'en fit bientôt, à Paris même, sous l'adresse d'Amsterdam, une édition furtive et fautive; ce qui détermina l'auteur à la faire imprimer. Il en chargea le jeune abbé La Mare, qui composa un *Avertissement* sur lequel Voltaire lui fit quelques observations[4], et ajouta la traduction de la lettre d'Algarotti. Quoique Voltaire ne trouve pas cette traduction exacte[5], il la laissa cependant dans l'édition intitulée *la Mort de César, tragédie de M. de Voltaire, seconde édition, revue, corrigée, et augmentée par l'auteur*, Amsterdam, chez Jacques Desbordes, 1736, in-8°. Cette édition contient une *Préface des éditeurs* que les éditeurs de Kehl ont prise et donnée pour l'*Avertissement* de La Mare, et qu'ils avaient datée de 1738. Les deux morceaux sont différents, comme on peut le voir. La *Préface* est de Voltaire. Elle contenait, en 1736, un passage contre J.-B. Rousseau, qui fut supprimé en 1738, et que je rétablis. Ce passage est d'autant plus important qu'il donna naissance à la lettre de J.-B. Rousseau, du 22 mai 1736, im-

[1] Lettre à Thieriot, du 30 juin 1731.

[2] Lettres à Thieriot, du 1er septembre 1735; à Desfontaines, du 7 septembre 1735.

[3] *Observations sur les écrits modernes*, tome II, page 270.

[4] Lettre à La Mare, du 15 mars 1736.

[5] Lettre du 15 mars.

primée dans la *Bibliothèque française*, t. XXIII, p. 138-154; en réponse de laquelle Voltaire fit sa lettre du 20 septembre 1736 (voyez tome LII, page 285). Dans sa lettre à d'Argental, du mois de mars 1737 (voyez tome LII, page 430), Voltaire dit avoir fait lui-même le retranchement de ce qui était contre Rousseau.

Ce fut le 29 août 1743 que *la Mort de César* fut jouée sur le Théâtre-Français. Elle n'eut que sept représentations, et fut reprise de loin à loin.

Elle fut jouée, en 1748, au couvent des Visitandines de Beaune, par les jeunes demoiselles qui y étaient en pension; et Voltaire, à cette occasion, composa un prologue qu'on peut voir tome XIV, page 399; et LV, 185.

Les sentiments républicains qui sont l'ame de cette tragédie en firent une pièce de circonstance en 1792 et 1793. Le dénoûment blessait quelques têtes ardentes. Gohier, alors ministre de la justice, et qui depuis a été membre du directoire exécutif, fit un nouveau dénoûment qui fut joué sur le théâtre de la République (rue de Richelieu), mais ne le fit point imprimer. A l'insu de l'auteur, *la Mort de César* fut imprimée avec le nouveau dénoûment, à Lyon (alors appelé Commune-Affranchie). En 1828, Gohier croyait son travail inédit. Je lui montrai l'édition que je possédais; il trouva son ouvrage défiguré, et me remit copie des changements qu'il avait faits dans le troisième acte. C'est sur cette copie signée de lui que je donne, dans la note 36, le dénoûment nouveau, qui est un morceau historique.

C'était le discours d'Antoine qui choquait les républicains français en 1794. Sept ans auparavant, vingt-sept vers de ce discours avaient été mis en musique par Devienne, pour un concert donné le 24 mai 1787 par la Société des Enfants d'Apollon.

Peu après l'impression de *la Mort de César*, en 1736, parut une *Lettre de M. L.... sur la Mort de César*. Je ne connais cette lettre que par la mention que j'en trouve dans les *Observations sur les écrits modernes*, tome IV, page 238.

Malgré l'estime dont jouit la tragédie de Voltaire, le même sujet a été traité il y a quelques années. *La Mort de César, tragédie en cinq actes, par M. J.-C. Royou*, représentée sur le théâtre de l'Odéon le 9 mai 1825, fut imprimée la même année.

BEUCHOT.

AVERTISSEMENT

DE 1736[1].

Il y a près de huit années que plusieurs personnes prièrent l'auteur de *la Henriade* de leur faire connaître le génie et le goût du théâtre anglais. Il traduisit en vers une scène du *Jules César* de Shakespeare, dans laquelle Antoine expose aux yeux du peuple romain le corps sanglant de César. Cette scène anglaise passe pour un des morceaux les plus frappants et les plus pathétiques qu'on ait jamais mis sur aucun théâtre. Le peuple romain, conduit de la haine à la pitié et à la vengeance par la harangue d'Antoine, est un spectacle digne de tous ceux qui aiment véritablement la tragédie.

Les amis de M. de V.... le prièrent de donner une traduction du reste de la pièce; mais c'était une entreprise impossible. Shakespeare, père de la tragédie anglaise, est aussi le père de la barbarie qui y règne. Son génie sublime, sans culture et sans goût, a fait un chaos du théâtre qu'il a créé.

Ses pièces sont des monstres dans lesquelles il y a des parties qui sont des chefs-d'œuvre de la nature. Sa tragédie intitulée *la Mort de César* commence par son triomphe au Capitole, et finit par la mort de Brutus et Cassius à la bataille de Philippes. On assassine César sur le théâtre. On voit des sénateurs bouffonner avec la lie du peuple. C'est un mélange de ce que le tragique a de plus terrible, et de ce que la farce a de plus bas. Je ne fais que répéter ici ce que j'ai souvent ouï dire à celui dont je donne l'ouvrage au public. Il se détermina, pour satisfaire ses amis, à faire un *Jules César* qui, sans ressembler à celui de Shakespeare, fût pourtant tout en-

[1] Cet Avertissement est de l'abbé de La Mare. Je le donne parceque j'en ai pris l'engagement tome LII, page 143, et parcequ'il est nécessaire pour l'intelligence de la lettre de Voltaire, du 15 mars 1736; voyez t. LII, p. 216. B.

tier dans le goût anglais. On dit que c'est la première, parmi celles qui méritent d'être connues, où l'on n'ait point introduit de femmes. A peu près dans ce temps-là, le noble Vénitien M. l'abbé Conti, qui joint le talent de la poésie à la philosophie la plus sublime, avait fait imprimer sa tragédie italienne de *la Mort de Jules César*. Le feu duc de Buckingham, père de celui qui vient de mourir à Rome, en fit aussi une sur le même sujet. Ces quatre tragédies, entièrement différentes les unes des autres, se ressemblent en un seul point, c'est qu'elles sont toutes sans amour.

On joua, il y a environ trente ans, une tragédie de *la Mort de César* sur le théâtre des Comédiens français, et on ne manqua pas de rendre César et Brutus amoureux.

C'est aux gens de lettres, étrangers et français, à qui nous présentons ce petit ouvrage de M. de V..., à juger s'il a mieux fait de peindre ces deux grands hommes tels qu'ils étaient, que de donner sous leurs noms des Français galants.

Cette tragédie, qui n'a jamais été destinée au théâtre de Paris, fut représentée, il y a quatre ans, à l'hôtel de Sassenage, et très bien exécutée. Mais la scène de Shakespeare, dans laquelle Antoine monte à la tribune aux harangues pour faire voir au peuple la robe sanglante de César, ne put être représentée à cause du petit espace du théâtre, qui suffisait à peine au petit nombre d'acteurs qui jouent dans cette pièce.

Elle fut donnée depuis au collége d'Harcourt par les pensionnaires de ce collége, avec une intelligence et une dignité peu ordinaire à l'âge des acteurs. L'auteur aurait sans doute été très satisfait s'il avait pu voir cette représentation.

La tragédie, transcrite à la hâte au collége d'Harcourt, a été imprimée furtivement. On croirait presque que l'éditeur et l'imprimeur ont disputé à qui ferait plus de fautes; c'est ce qui a déterminé l'auteur à faire une édition de cet ouvrage, qu'il était résolu de ne point faire paraître, parcequ'il lui manque, pour le soutenir, l'illusion du théâtre : secours si nécessaire à ce genre de poésie. C'est au public à l'apprécier ce qu'il vaut : les louanges des amis et les critiques des en-

nemis sont également inutiles devant ce tribunal. Je sais que bien des gens se récrient sur l'atrocité de Brutus qui tue César, quoiqu'il le connaisse pour son père. Mais on les prie de se souvenir que chez les Romains l'amour de la liberté était poussé jusqu'à la fureur, et qu'un parricide, dans certaines circonstances, était regardé comme une action de courage et même de vertu. Nous avons parmi les *Lettres de Cicéron* une lettre de ce même Brutus, dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république; et d'ailleurs la tragédie, et surtout la tragédie anglaise, n'est pas faite pour les choses à demi terribles.

Nous ajoutons à cet *Avertissement* une lettre de M. le marquis Algarotti, qui, à l'âge de vingt-quatre ans, est déjà regardé comme un bon poëte, un bon philosophe, et un savant; son estime et son amitié pour M. de V.... leur fait honneur à tous deux.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1736[1].

Nous donnons cette édition de la tragédie de *la Mort de César*, de M. de Voltaire; et nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les muses anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs poëtes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, et par là il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais; en sorte que cette langue est devenue familière aux gens de lettres. C'est rendre service à l'esprit humain, de l'orner ainsi des richesses des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des poëtes anglais que notre ami nous traduisit, il nous donna la scène d'Antoine et du peuple romain, prise de la tragédie de *Jules César,* écrite il y a cent cinquante ans par le fameux Shakespeare, et jouée encore aujourd'hui avec un très grand concours sur le théâtre de Londres. Nous le priâmes de nous donner le reste de la pièce; mais il était impossible de la traduire.

Shakespeare était un grand génie, mais il vivait dans un siècle grossier; et l'on retrouve dans ses pièces la grossièreté de ce temps, beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. de Voltaire, au lieu de traduire l'ouvrage monstrueux de Shakespeare, composa, dans le goût anglais, ce *Jules César* que nous donnons au public.

Ce n'est pas ici une pièce telle que le *Sir Politick* de M. de Saint-Évremond, qui, n'ayant aucune connaissance du théâtre anglais, et n'en sachant pas même la langue, donna son

[1] Cette Préface est de Voltaire. Les éditeurs de Kehl et beaucoup d'autres la donnaient comme étant de l'abbé de La Mare; c'était la confondre avec l'Avertissement qui précède. B.

Sir Politick pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On peut dire que cette comédie du *Sir Politick* n'était ni dans le goût des Anglais, ni dans celui d'aucune autre nation.

Il est aisé d'apercevoir dans la tragédie de *la Mort de César* le génie et le caractère des écrivains anglais, aussi bien que celui du peuple romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, et ces hardiesses que les auteurs français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre tragédie de *la Mort de César,* composée par le duc de Buckingham. Il y en a une en italien, de l'abbé Conti, noble vénitien. Ces pièces ne se ressemblent qu'en un seul point, c'est qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ trente-cinq ans qu'un des plus beaux génies de France[1] s'étant associé avec mademoiselle Barbier pour composer un *Jules César,* il ne manqua pas de représenter César et Brutus amoureux et jaloux. Cette petitesse ridicule est un des plus grands exemples de la force de l'habitude : personne n'ose guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que, dans Racine, Mithridate, Alexandre, Porus, aient été galants. Corneille n'a jamais évité cette faiblesse : il n'a fait aucune pièce sans amour; et il faut avouer que dans ses tragédies, si vous exceptez *le Cid* et *Polyeucte*, cette passion est aussi mal peinte qu'elle y est étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans sa pièce trop de férocité : ils voient avec horreur que Brutus sacrifie à l'amour de sa patrie, non seulement son bienfaiteur, mais encore son père. On n'a autre chose à répondre, sinon que tel était le caractère de Brutus, et qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient.

[1] Fontenelle : mais s'il a fait la tragédie de *Brutus,* comprise dans ses *OEuvres*, quoique imprimée sous le nom de mademoiselle Bernard, c'est à l'abbé Pellegrin qu'on attribue *la Mort de Jules César,* donnée en 1709 sous le nom de mademoiselle Barbier, qui n'est morte qu'en 1745. B.

On a encore une lettre de ce fier Romain[1], dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république. On sait que César était son père; il n'en faut pas davantage pour justifier cette hardiesse.

On imprime au-devant de cette tragédie une lettre du comte Algarotti, jeune homme déjà connu pour un bon poëte et pour un bon philosophe, ami de M. de Voltaire.

[2] On met à la suite de la tragédie de César, l'*Épître* de notre auteur *sur la calomnie*, ouvrage déjà connu : il y a un trait de satire violent. Il ne s'est jamais permis la satire personnelle que contre Rousseau, comme Boileau ne se l'est permise que contre Rollet; voici les vers qui regardent cet homme :

L'affreux Rousseau, loin de cacher en paix
Des jours tissus d'opprobre et de forfaits,
Vient rallumer aux marais de Bruxelles
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Eh! que pourront tous les traits satiriques
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ce ramas de larcins marotiques,
Moitié français et moitié germaniques, etc.?

La conduite de Rousseau et les mauvais vers qu'il fait depuis quinze ans justifient assez ce trait. Notre auteur n'est pas le seul que Rousseau ait déchiré dans les vers durs qu'il compose tous les jours. Il en a fait aussi contre l'illustre M. de Fontenelle, contre M. l'abbé Du Bos, homme très sage, très savant, et très estimé; contre M. l'abbé Bignon, le protecteur des sciences; contre M. le maréchal de Noailles, à qui on ne peut rien reprocher, que d'avoir autrefois protégé Rousseau. Enfin il vomit les injures les plus méprisables

[1] C'est celle qui est parmi les *Lettres de Cicéron*, et dont il est parlé dans l'Avertissement qui précède. B.

[2] Je rétablis toute la fin de cette Préface, que l'auteur avait supprimée en 1738. J'avais promis de ne la donner qu'en note; voyez tome LII, page 430. B.

contre ce qu'il y a de plus respectable dans le monde, et contre tous ses bienfaiteurs. Il faut avouer qu'il est bien permis à M. de Voltaire de témoigner en passant, dans un de ses ouvrages, ce dédain et cette exécration avec lesquels tous les honnêtes gens regardent et Rousseau et tout ce que Rousseau imprime depuis quelques années. C'est trop long-temps nous arrêter sur un sujet si désagréable ; nous finissons en informant le public que nous allons donner une très belle et très correcte édition de *la Henriade* et des autres ouvrages de notre auteur, tous revus, corrigés, et beaucoup augmentés.

LETTRE[1]

DE M. ALGAROTTI

A M. L'ABBÉ FRANCHINI,

ENVOYÉ DE FLORENCE A PARIS,

SUR LA TRAGÉDIE DE *JULES CÉSAR*,

PAR M. DE VOLTAIRE.

J'ai différé jusqu'à présent, monsieur, de vous envoyer le *Jules César* que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de Voltaire. L'édition qu'on en a faite à Paris est très informe; on y reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que Pétrone appelle *doctores umbratici*[2]; elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de syllabes nécessaire : cependant la critique a jugé cette pièce avec la même sévérité que si M. de Voltaire l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses tableaux, barbouillé par un peintre moderne? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé : et voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître; j'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue française et un

[1] Ce morceau parut, pour la première fois, dans l'édition donnée par La Mare, ainsi qu'il le dit à la fin de son Avertissement (voyez page 70). Voltaire, qui ne trouvait pas que ce fût une traduction exacte de la lettre qu'Algarotti avait écrite en italien (voyez tome LII, page 218), demandait à Thieriot si c'était Algarotti lui-même qui avait été son traducteur (voyez t. LII, p. 221); voyez ci-après le texte italien. B.

[2] « Nondum umbraticus doctor ingenia deleverat. » Pétrone, chap. 2. B.

théâtre, pour ne pas savoir à quel degré de perfection Corneille et Racine ont porté l'art dramatique; il semblait qu'après ces grands hommes il ne restait plus rien à souhaiter, et que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Desirait-on quelque chose dans la peinture, après la Galatée de Raphaël? Cependant la célèbre tête de Michel-Ange, dans le petit Farnèse, donna l'idée d'un genre plus terrible et plus fier, auquel cet art pouvait être élevé.

Il semble que dans les beaux-arts on ne s'aperçoit qu'il y avait des vides qu'après qu'ils sont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, soit que l'action se passe à Rome, à Athènes, ou à Constantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traversé, ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'Amour donne avec un souris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au drame un ton supérieur à celui-ci. Le *Jules César* en est une preuve; l'auteur de la tendre *Zaïre* ne respire ici que des sentiments d'ambition, de vengeance, et de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes; c'est ce qui la distingue de la comédie : mais si les actions qu'elle représente sont aussi des plus grandes, cette distinction n'en sera que plus marquée, et l'on peut atteindre par ce moyen à un genre supérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc-Antoine à Philippes qu'à Actium? Je ne doute pourtant pas que ces raisons ne puissent essuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaissance de l'homme, pour ne pas savoir que les préjugés l'emportent presque toujours sur la raison, et surtout les préjugés autorisés par un sexe qui impose une loi qu'on suit toujours avec plaisir.

L'amour est depuis trop long-temps en possession du théâtre français, pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place. C'est ce qui me fait croire que le *Jules César* pourrait bien avoir le même sort que les Thémistocle, les Alcibiade, et les autres grands hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'ostracisme les bannissait de leur patrie.

M. de Voltaire a imité, en quelques endroits, Shakespeare, poëte anglais, qui a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules et les morceaux les plus sublimes; il en a fait le même usage que Virgile fesait des ouvrages d'Ennius: il a imité de l'auteur anglais les deux dernières scènes, qui sont les plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles [1].

N'est-ce point un reste de barbarie en Europe de vouloir que les bornes que la politique et la fantaisie des hommes ont prescrites pour la séparation des états servent aussi de limites aux sciences et aux beaux-arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ses voisins? Cette réflexion convient même mieux à la nation française qu'à toute autre : elle est dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus, à mesure qu'il en a plus reçu; elle est si généralement polie et cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non seulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins :

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes. C'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des règles est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de temps que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le temps à trois heures, parcequ'une plus longue durée lasserait l'attention, et empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vue les différentes circonstances de l'action qui les passe. Sur ce principe, on a divisé les pièces en cinq actes, pour la commodité des spectateurs et de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au

[1] Horace, livre I, satire iv, vers 11. B.

nœud ou au dénoûment de la pièce : toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du *César* que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non plus, puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite est de trois heures, qu'on ne puisse pas la rendre moindre, et je ne vois point pourquoi une tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur et la compassion, enfin produisant en deux heures le même effet que les autres en trois, ne serait pas une excellente tragédie.

Une statue dans laquelle les belles proportions et les autres règles de l'art sont observées ne laisse pas d'être une belle statue, quoiqu'elle soit plus petite qu'une autre faite sur les mêmes règles. Je ne crois pas que personne trouve la Vénus de Médicis moins belle dans son genre que le Gladiateur, parcequ'elle n'a que quatre pieds de haut, et que le Gladiateur en a six.

M. de Voltaire a peut-être voulu donner à son *César* moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour sonder le goût du public par un essai, si l'on peut appeler de ce nom une pièce aussi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, et c'eût été peut-être trop hasarder que de commencer par parler de liberté et de politique trois heures de suite à une nation accoutumée à voir soupirer Mithridate, sur le point de marcher au Capitole. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, et ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans sa pièce : nées pour inspirer la mollesse et les sentiments tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus et Cassius, *atroces animæ*[1]. Elles en jouent de si brillants partout ailleurs,

[1] Horace a dit, livre II, ode I, vers 24 :

Atrocem animum Catonis. B.

qu'elles ne doivent pas se plaindre de n'en avoir aucun dans *César*.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail, qui sont sans nombre dans cette pièce, ni de la force de la poésie, pleine d'images et de sentiments. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de *Brutus* et de *la Henriade?* La scène de la conspiration me paraît des plus belles et des plus fortes qu'on ait encore vues sur le théâtre; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'était presque toujours passé qu'en récit.

> Segnius irritant animos demissa per aures [1]
> Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
> Ipse sibi tradit spectator....

La mort même de César se passe presque à la vue des spectateurs, ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid, les événements et les circonstances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis assez admirer combien cette tragédie est pleine de choses, et combien les caractères sont grands et soutenus. Quel prodigieux contraste entre César et Brutus! Ce qui d'ailleurs rend ce sujet extrêmement difficile à traiter, c'est l'art qu'il faut pour peindre d'un côté Brutus avec une vertu féroce à la vérité, et presque ingrat, mais ayant en main la bonne cause, au moins selon les apparences, et par rapport au temps où l'auteur nous transporte; et de l'autre, César rempli de clémence et des vertus les plus aimables, mais voulant opprimer la liberté de sa patrie. Il faut s'intéresser également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il semble que ces passions doivent s'entre-nuire et se détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales et opposées, et par conséquent ne produire aucun effet, et renvoyer les spectateurs sans agitation.

Ce sont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du

[1] Horace, *Art poétique*, vers 180-82. B.

métier[1] qu'il regardait ce sujet comme l'écueil des poëtes tragiques, et qu'il l'aurait proposé volontiers à quelqu'un de ses rivaux.

Il semble que M. de Voltaire, non content de ces difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles en fesant Brutus fils de César, ce qui d'ailleurs est fondé sur l'histoire. Il a aussi trouvé par-là le moyen de se ménager de très belles situations, et de jeter dans sa pièce un nouvel intérêt, qui se réunit tout entier à la fin pour César. La harangue d'Antoine produit cet effet; et elle est, à mon avis, un modèle de l'éloquence la plus séduisante : enfin, je crois que l'on peut dire avec vérité que M. de Voltaire a ouvert une nouvelle carrière, et qu'il a atteint le but en même temps.

[1] M. Martelli, qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'est servi d'une nouvelle espèce de vers rimés qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ses pièces. (*Note de La Mare.*)

LETTERA

DEL SIGNOR CONTE ALGAROTTI

AL SIGNOR ABATE FRANCHINI,

INVIATO DI S. A. R. GRAN DUCA DI TOSCANA A PARIGI[1].

Cirey, 12 octobre 1735.

Adunque cotesti signori prendonsi gran maraviglia, che io me ne resti tuttavia alla campagna, e in un angolo, per dir come loro, di una provincia. Non così ella; che sa quel che mi muova a cercare varj paesi. Quì, lungi dal tumulto di Parigi, si fa una vita condita da' piaceri della mente: e ben si può dire con quel poeta, che a queste cene non manca nè Lambert nè Moliere[2]. Io do l'ultima mano a' miei Dialoghi, che pur han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella Emilia, come del dotto Voltaire; e da essi sto raccogliendo i bei modi della conversazione, che vorrei poter trasfondere nella mia operetta. Ma ecco che da questa provincia io le mando cosa che dovrebbono aver pur cara cotesti signori *inter beatæ fumum et opes strepitumque Romæ*[3]. Le mando il

[1] La lettre française qui précède celle-ci n'en est pas une traduction. Nous avons cru devoir les conserver toutes deux dans la langue où vraisemblablement chacune a été écrite. K. — Le texte que je donne de cette lettre est celui de l'édition de M. Renouard, qui annonce l'avoir réimprimée d'après l'édition italienne des OEuvres d'Algarotti, *Crémone*, 1783, in-8°. B.

[2] Allusion au vers 34 de la satire III de Boileau :

> Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière. B.

[3] Horace a dit, livre III, ode XXIX, vers 11-12 :

> Omitte mirari beatæ
> Fumum et opes strepitumque Romæ. B.

Giulio Cesare del nostro Voltaire non alterato o guasto, ma tal quale egli uscì dalla penna dell' autor suo. E mi pare esser certo che a lei dovrà sommamente piacere di scorgere in questa tragedia un nuovo genere di bellezza, a che può esser innalzato il teatro francese. Sebbene troppo la nuova cosa parrà cotesto a quelli che credono dopo la morte di Cornelio e Racine spenta la fortuna di esso, e nulla sanno vedere al di la delle costoro produzioni. A chi un tempo fa sarebbe caduto nel pensiero, che restasse da aggiungere nulla alla musica vocale dopo lo Scarlatti, ovvero alla strumentale dopo il Corelli. Pur nondimeno il Marcello, e il Tartini ci hanno mostrato, che si avea così nell' una come nell' altra alcun segno più là. E pare che l' uomo non s' accorga de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti, se non dopo occupati. Così il Giulio Cesare mostrerà *nescio quid majus* [1] quanto al genere delle tragedie francesi. Che se la tragedia, a distinzion della commedia, è la imitazion di un' azione che abbia in se del terribile, e del compassionevole, è facile a veder quanto questa, che non è intorno a un matrimonio, o a un amoretto, ma intorno a un fatto atrocissimo, e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo; è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia, che non sono le altre tragedie francesi, e salga sopra un coturno più alto di assai. Ma tutto questo è niente dinanzi al più delle persone: non fa mestieri aver veduto *mores hominum multorum et urbes* [2], per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio, quando eglino hanno a combattere opinioni avvalorate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore è signor despotico delle scene francesi; e una tragedia, dove non han che far donne, tutta sentimenti di libertà, e pratiche di politica, non darà naturalmente nella cruna di gente avvezza ad udire Mitridate fare il galante sul punto di muo-

[1] Properce, livre I, élégie dernière. B.

[2] Horace, *Art poétique*, vers 142. B.

vere il campo verso Roma, e a vedere Sertorio e Regolo damerini. Nè sarebbe da farsi maraviglia, che il Cesare del Voltaire corresse la medesima fortuna a Parigi, che Temistocle, Alcibiade, e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene, ammirati da tutto il mondo, e sbanditi dalla loro patria.

In questa tragedia il Voltaire ha preso ad imitare la severità del teatro inglese, e singolarmente Shakespeare, in cui dicesi, e con ragione, che ci sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable, and thoughts inimitable.* Del che è una riprova la medesima sua Morte del Giulio Cesare. E ben ella può credere che il nostro poeta ha tolto di Shakespeare quello che di Ennio toglieva Virgilio. Egli ha espresso in francese le due ultime scene di quella tragedia, le quali, toltone alcune mende, sono un vero specchio di eloquenza, come le due di Burro e di Narciso con Nerone, nel trarre gli animi delle medesime persone in sentenze contrarie. Ma chi sa, se per tale imitazione appunto non venga fatto a questa tragedia meno applauso. A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nelle cose di stato, nel commercio, nella gloria delle armi, e delle lettere,

> Littora littoribus contraria, fluctibus undæ [1].

E potrebbe darsi che la poesia degl' Inglesi fosse accolta a Parigi allo stesso modo che la loro filosofia. Ma finalmente dovranno sapere i Francesi non picciolo grado ad uno che in certo modo arricchisce il loro Parnaso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che il nostro poeta fecesi ad imitare il teatro inglese trasportando nel suo la severità di quello, e non la ferocità. Nel che egli ha di gran lungo superato Addisono, il quale nel Catone ha mostrato agl' Inglesi non tanto la regolarità del teatro francese, quanto la sconvenevolezza di que' suoi amori. E con ciò è venuto a guastare uno dei pochissimi drammi moderni, in

[1] *Æneid.,* IV, 628. B.

cui lo stile è veramente tragico, e i Romani parlano Romano, e non Spagnuolo.

Ma quando non si storcessero contro a questa tragedia per altro motivo, lo farebbono almeno perch' è di tre soli atti. Aristotile, in vero, parlando nella Poetica della lunghezza dell' azion teatrale, non si spiega così chiaramente sopra il numero degli atti in che vuolsi dividerla. Ognuno però sa a mente quei versi della Poetica latina :

> Neve minor, neu sit quinto productior actu [1]
> Fabula, quæ posci vult et spectata reponi.

Precetto che viene da Orazio prescritto non meno per la commedia che per la tragedia. Ora se pur vi ha delle commedie di Moliere di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone ; non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.

> Quid autem [2]
> Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
> Virgilio Varioque?

E forse non sarebbe del tutto fuor di ragione, che una gran parte delle moderne tragedie si riducessero a tre atti solamente; mentre si vede, che per arrivare ai cinque, i più degli autori vi appiccano episodj che allungano il componimento, e ne tolgon l'unità. E però l' istesso Racine non volle distendere la sua *Ester* più là di tre atti. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplicissime, ritennero costantemente la divisione in cinque atti, bisogna far considerazione che ciò non sempre torna così bene al nostro teatro; non tanto perchè nostro costume è il fare gli atti più lunghi, quanto perchè tra noi non ha luogo il coro, che appresso di loro occupava una grandissima parte del dramma.

Ma che mi distendo io in parole sopra tali cose con lei? *Pollio et ipse facit nova carmina.* A lei sta il diffinire, se il

[1] Horace, *Art poétique*, vers 189-90. B.
[2] Id., ibid., 53-55. B.

Voltaire, siccome egli ha aperto tra' suoi una nuova via, così ancora ne sia giunto al termine. E che non vien ella a Cirey a comunicarci in persona le dotte sue riflessioni? Ora massimamente che siamo assicurati essere per la pace già segnata composte le cose di Europa. Niente allora quì mancherebbe al desiderio mio, e a niuno in Parigi potrebbe parer nuovo, che io mi rimanessi in una provincia.

PERSONNAGES.

JULES CÉSAR, dictateur.
MARC-ANTOINE, consul.
JUNIUS BRUTUS, préteur.

CASSIUS,	sénateurs.
CIMBER,	
DÉCIME,	
DOLABELLA,	
CASCA,	
CINNA,	

LES ROMAINS.
LICTEURS.

La scène est à Rome, au Capitole.

LA MORT
DE CÉSAR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

César, tu vas régner; voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus[1], va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur, et son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie:
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadème,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaisirs!
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus et du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore ;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre ;
Peut-être les Gaulois, Pompée, et les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains :
J'ose au moins le penser ; et ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas ;
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas ;
La plus haute sagesse en est souvent trompée :
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée[2] ;
Et, dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu, quarante années ;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées ;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des états dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre ;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfants soit pour jamais lié ;
Que Rome par mes mains défendue et conquise,

Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang et mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfants il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des serments,
De la foi des humains sacrés et vains garants;
Ta promesse suffit, et je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déjà pour Antoine une assez dure loi
Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, et présage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume:
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois;
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix:
Le destin (dois-je dire ou propice, ou sévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant? quel ingrat peut-il être

Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Écoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques lois ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi[3] du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin;
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie;
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis...

ANTOINE.

Brutus! il se pourrait...

CÉSAR.

Ne m'en crois pas, tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presque à mes yeux passer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce second hyménée
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il réservé?
Mais lis : tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE lit.

« César, je vais mourir. La colère céleste
« Va finir à-la-fois ma vie et mon amour.
« Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
« Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père

« L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!

« SERVILIE. »

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi!

CÉSAR.

Il a d'autres vertus : son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême :
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie,
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage[4].
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadème, à son front destiné,
Adoucira dans lui sa rudesse importune;

Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute, je connais sa fermeté farouche :
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette secte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, et moins à craindre
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper !
Que m'as-tu dit ?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi ! sa haine...

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage,
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-temps... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit et de haine!

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, etc., LICTEURS.

CÉSAR, *assis.*

Venez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est temps d'ajouter, par le droit de la guerre [5],
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre:
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein;
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
Brutus et Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie;
De la mer Atlantique et des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois assujettis;
Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie,
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,
Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur;
Marius fut consul, et Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,

Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;
Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi:
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi;
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services[6],
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir;
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient, aux yeux du peuple et du sénat jaloux[7],
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
César, nous attendions[8] de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des états donnés par ta bonté...

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.

Fumante de son sang, captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissait consolée.
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfants :
Je songe à ton pouvoir; mais songe à tes serments.

BRUTUS.

Oui, que César soit grand; mais que Rome soit libre.
Dieux! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre!
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine[9], alors qu'elle est aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, aussi[10]!

ANTOINE, à César.

Tu connais leur audace :
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, et lasser mes bontés?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampants sous Marius, esclaves de Pompée;
Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-temps, s'est arrêté sur vous[11]:
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence;
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie
Pour oser me parler de Rome et de patrie;

Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentiments devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale :
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, et nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir[12];
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

CÉSAR.

(Les sénateurs sortent.)

Écoute... et vous, sortez. Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer[13]?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse là du sénat l'indiscrète furie;
Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer;
Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, et qu'il demande un roi.

SCÈNE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien! t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame et si fière et si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute;
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute:
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis: je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'éclat du diadème [14],
Descends donc de ce rang où je te vois monté:
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage!
Quoi! Cimber, quoi! Cinna, ces obscurs sénateurs,
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent!

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux, mes armes les vainquirent.
Et, trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare;
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare;
Il n'a su qu'opprimer: le meurtre et la fureur
Fesaient sa politique ainsi que sa grandeur:
Il a gouverné Rome au milieu des supplices;
Il en était l'effroi, j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple: on le change en un jour;
Il prodigue aisément sa haine et son amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me fesant aimer [15].

ANTOINE.

Il faudrait être craint: c'est ainsi que l'on règne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

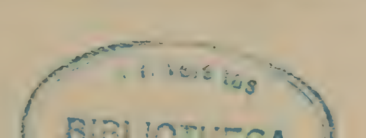
Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté:
Vois ce temple que Rome élève à la Clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la Vengeance;
Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,



Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadème :
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer ;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir.
Allons ; et, n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et surtout sa puissance,
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance:
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr;
Et vous en frémiriez, si vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah! je frémis déjà; mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous, ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave;
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave;
Vous voulez un monarque, et vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain:
Je ne recherche point une vertu plus rare.
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu pour la faire haïr.

SCÈNE II.

BRUTUS.

Quelle bassesse, ô ciel! et quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi vengeur des lois, toi, mon sang, toi, Brutus!
Quels restes, justes dieux, de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus;
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.
Vous que j'ai vus périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles;
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
Lisons: «Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers!»
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
« Non, tu n'es pas Brutus! » Ah! reproche cruel [16]!
César! tremble, tyran! voilà ton coup mortel.
« Non, tu n'es pas Brutus! » Je le suis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux:

On demande un vengeur, on a sur moi les yeux;
On excite cette ame, et cette main trop lente;
On demande du sang... Rome sera contente.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DÉCIME, SUITE.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois[17].
De César désormais je n'attends plus de grace;
Il sait mes sentiments, il connaît notre audace[18].
Notre ame incorruptible étonne ses desseins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois; Rome est anéantie:
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui;
Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux, et de guerre:
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.
Ah, Brutus! es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? mais quel bruit vient frapper mes esprits?

BRUTUS.

Laisse-là ce vil peuple, et ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS.

Ah! Cimber, est-ce toi? parle, quel est ce trouble[19]?

DÉCIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'état[20].
César était au temple, et cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au Capitole.
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain.
On lui donnait les noms de Foudre de la guerre,
De Vengeur des Romains, de Vainqueur de la terre:
Mais, parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris et ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit: lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,
Et soudain, devant lui se mettant à genoux:
« César, règne, dit-il, sur la terre et sur nous. »
Des Romains, à ces mots, les visages pâlissent;

De leurs cris douloureux les voûtes retentissent;
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur[21].
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentiments long-temps étudiés,
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie.
Antoine est alarmé; César feint et rougit:
Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit;
La modération sert de voile à son crime:
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas[22].
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du Capitole avec un front sévère;
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'état.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue:
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur[23].
César, déjà trop roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie:
Voici son dernier jour, et du moins Cassius

Ne doit plus respirer, lorsque l'état n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, et lui reste fidèle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.

(en regardant leurs statues.)

Je vais où sont nos dieux... Pompée et Scipion,
Il est temps de vous suivre, et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple:
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie:
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Fesant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, montrant le billet.

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.

Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIME.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentiments que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur;
C'est là ce qu'attendaient ma haine et ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands:
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce Capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber; toi, Cinna; vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame et d'autres volontés?

CIMBER.

Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie:
Nous détestons César, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous: Brutus et Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus.

DÉCIME.

Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime[24],
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelque autre à ces honneurs suprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Émile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.

Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence [25],
Ne sert la liberté que par son éloquence :
Hardi dans le sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger,
Laissons à l'orateur qui charme sa patrie
Le soin de nous louer, quand nous l'aurons servie.
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce pressant danger.
Dans une heure au sénat le tyran doit se rendre :
Là, je le punirai; là, je le veux surprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'est hasarder beaucoup. Ses ardents satellites
Partout du Capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable;
Mais qu'une telle mort est noble et desirable!
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands!
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, et revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole :
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,

Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins;
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Fesons plus, mes amis; jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner:
Fussent nos propres fils, nos frères ou nos pères;
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires.
Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois, et son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'état nous a rendus parents.
Scellons notre union du sang de nos tyrans.

(Il s'avance vers la statue de Pompée.)

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'état, qui dans nous se rassemble;
De vivre, de combattre, et de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

SCÈNE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Demeure, c'est ici que tu dois m'écouter.
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, et prends ma vie [26].

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,

Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers [27].

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine!
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR, lui présentant la lettre de Servilie.

La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connais le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr, et poursuis si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le suis, ingrat! Quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi! je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O sort épouvantable, et qui me désespère!
O serments! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César!... Ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils; ce nom sacré t'offense:
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave et toi,
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.

Ah, dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine!
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César...

CÉSAR.

Eh bien! mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler[28].

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle: en te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien:
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain:
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis:
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose:

Je deviendrai barbare, et toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître:
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers:
« Mortels, respectez Rome; elle n'est plus aux fers. »

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre;
A servir le sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore,
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre;
Lui qui prit nos serments, qui nous rassembla tous;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître...
Mais le voici. Grands dieux! qu'il paraît abattu!

SCÈNE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DÉCIME, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran sait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie.
Il se confie à vous.

DÉCIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran, c'est la mort qui s'apprête:
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête:
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; et j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant où Rome veut qu'il meure:
L'honneur du premier coup à mes mains est remis;
Tout est prêt: apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils!

CASSIUS.

De César!

DÉCIME.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen secret à César fut unie;
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez par mes serments les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! et, prompt à t'étonner...

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, sers, sois tyran sous ton père;
Écrase cet état que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,

A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Épura tout le sang que César t'a donné.
Écoute : tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si, le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel;
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble, et ce secret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir et ta foi?
En disant ce secret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?

Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Élève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés; tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour?
Laisse là les erreurs et l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui:
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos serments communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parents que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfants plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien! à vos regards mon ame est dévoilée,
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'est ébranlé;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'état, mais à tuer mon père;
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits;
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme,
Entraîné par César, et retenu par Rome;

D'horreur et de pitié mes esprits déchirés
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus; sachez que je l'estime:
Son grand cœur me séduit, au sein même du crime;
Et si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le sénat, Rome, et vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidèle.
César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'état et lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère;
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire:
Toujours indépendant, et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien [29].
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'état ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même, et nos dieux.

SCÈNE III.

BRUTUS.

Voici donc le moment où César va m'entendre;
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
Épargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père!
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu!

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien! que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr ?

BRUTUS.

Non, César, et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à-la-fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi:
Mais César citoyen serait un dieu pour moi;
Je lui sacrifierais ma fortune et ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Être encor plus que roi, plus même que César ?

CÉSAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadème.

CÉSAR.

Ah! que proposes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-temps dans notre sang Sylla s'était noyé;

Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre, entouré de victimes,
En descendant du trône effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner; César, fais encor plus.
Que servent désormais les graces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'état qu'il faut que tu pardonnes:
Alors, plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
Alors tu sais régner; alors je suis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître:
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissants que des rois[30]:
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire:
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire.
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé[31],
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir[32] sa tête[33].
Enfin depuis Sylla nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'état, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Dèces, des Émiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'état et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus; rends-moi ton cœur;

Prends d'autres sentiments, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien? tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne te connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
César...

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame est amollie?
Ah! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie!
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome, et que le tien te touche:
Ton génie alarmé te parle par ma bouche;
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
(Il se jette à ses genoux.)
César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés;
Au nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi?
Ne me rebute pas!

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi.
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse?

CÉSAR.

Oui, tout est résolu.
Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS, *d'un air consterné.*

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh quoi! d'où viennent tes alarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi! tu verses des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Est-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Le sénat par ton ordre au temple est arrivé:
On n'attend plus que toi, le trône est élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains:
Le sénat va fixer leurs esprits incertains;
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime[34],
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure.
Le ciel, qui fait les rois, redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme, et je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette;
Et que les éléments paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis:
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance?

CÉSAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, et me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive;
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CÉSAR.

Non; pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté:
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse:
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort[35]!
Allons.

SCÈNE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Chers citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés;
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, derrière le théâtre.

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

SCÈNE VII.

CASSIUS, un poignard à la main; DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS.

C'en est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi; frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître[36].
Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté! ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez[37], Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le salut de Rome[38]!
Il vous asservit tous, son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?
S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi.
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire!

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,
Conservez à jamais ces nobles sentiments.
Je sais que devant vous Antoine va paraître:
Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
Qu'il a servi sous lui dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix:
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,

Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
César vous les ravit, je vous les ai rendus:
Je les veux affermir. Je rentre au Capitole;
Brutus est au sénat[39]; il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés;
Étouffer des méchants les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux,
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse!

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs sont assurés.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque de son front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire;
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc:
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable;
Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.

De son char de triomphe il voyait vos alarmes:
César en descendait pour essuyer vos larmes.
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payait le service, il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner!

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je? ô ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe; et mes sens interdits...
Brutus, son assassin!... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.
Hélas! si vous saviez sa volonté dernière!

ROMAINS.

Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens; vous en allez jouir:

Au-delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait; c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie.
« O Romains! disait-il, peuple-roi que je sers,
« Commandez à César, César à l'univers. »
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'état.

ANTOINE.

Votre père n'est plus : un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre; des licteurs apportent le corps de César couvert d'une robe sanglante; Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux;
Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char:
Amis, en cet état connaissez-vous César?

Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé; là, sur le grand César
Cassius et Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
Il l'appelait son fils; et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre:
« O mon fils! » disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proches.*

Dieux! son sang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins:
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés:
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE, à Dolabella.

Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant et facile:
Entraînons-le à la guerre; et, sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

FIN DE LA MORT DE CÉSAR.

NOTES ET VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE DE *LA MORT DE CÉSAR*.

[1] Dans l'édition faite à Lyon, avec des corrections, sous le nom de Gohier, en l'an II de la république, on a mis :

Disposé par nos soins. B.

[2] Édition de La Mare :

Il peut trahir César, après le grand Pompée;
Parmi les factions, le trouble et les combats.

[3] L'édition furtive et l'édition La Mare portent :

Ce fatal ennemi. B.

[4] Dans *Éryphile*, acte II, scène 1, Voltaire avait dit :

Pliez à votre état ce fougueux caractère.

Dans *Alzire*, acte I, scène 4, Montèze dit à sa fille :

Tu dois à ton état plier ton caractère.

Enfin dans *Oreste*, acte I, scène 3, on lit :

Pliez à votre état ce superbe courage. B.

[5] Édition de 1736 :

Par les droits de la guerre.

[6] Dans toutes les anciennes éditions, on lisait :

Il n'est qu'un citoyen *fameux* par ses services.

Connu est plus simple, et convient mieux à César parlant de lui-même. K.

[7] Édition de La Mare :

Ne sont point des bienfaits dont nos cœurs soient épris ;
Reprends tes dons, César; ils sont à trop haut prix.
Marius, ni Sylla, etc.

[8] Id. :

Nous avons attendu.

[9] Id. :

Et qu'on la traite en reine.

[10] C'est le mot de César lorsqu'il aperçut Brutus à la tête des conjurés. M. de Voltaire l'a placé dans cette scène, et y a substitué, dans le récit de la mort de César, ce tableau touchant :

César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
« O mon fils ! » disait-il, etc. K.

[11] Édition de La Mare :

S'arrête encor sur vous.

[12] Id. :

Mais pour nous asservir.

[13] Id. :

Tu viens de me frapper.

[14] Dans les éditions précédentes, il y avait :

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadème.

[15] Dans *Mérope*, acte I, scène 4, Polyphonte dit :

C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à s'en faire aimer.

[16] Brutus trouva en effet des billets dans lesquels on lui reprochait de n'être pas digne de son nom; et ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration. K.

[17] L'édition furtive et l'édition La Mare portent :

Dans la chute des lois.

[18] Ces éditions portent :

Mon audace.

[19] Édition furtive :

Quel est ce trouble ?
Tu parais interdit. Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?

CIMBER.

Le secret des tyrans est enfin reconnu.
César étant au temple, etc.

[20] Nous invitons les partisans du beau naturel de Shakespeare à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise; et nous prenons la liberté de leur demander si les plates bouffonneries de Casca leur paraissent bien propres à augmenter l'illusion de la scène et l'effet théâtral. K.

[21] Édition La Mare :

Et pleurer de fureur.

[22] Cornélie, dans *la Mort de Pompée*, dit, en parlant de la douleur que César montrait du malheur de son ennemi :

> Une maligne joie en son cœur s'élevait,
> Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

Dans *Mérope*, acte IV, scène 1, Voltaire a dit :

> La pitié paraissait adoucir ses fureurs ;
> Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

Dans *Oreste*, acte II, scène 7 :

> J'ai cru voir et j'ai vu dans ses yeux interdits
> Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.

Dans *Rome sauvée*, acte V, scène 2 :

> Dans le péril horrible où Rome était en proie,
> Son front laissait briller une secrète joie.

[23] L'édition furtive et l'édition La Mare portent :

> Fait encor quelque horreur.

[24] Ce vers et les trois qui le suivent ne sont ni dans l'édition furtive, ni dans l'édition La Mare ; mais on les trouve dans la *seconde* édition faite à Amsterdam en 1736. B.

[25] C'est ainsi que Brutus devait penser de Cicéron. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire ; il y avait loin de Catilina à César ; il fallait alors un autre courage et d'autres vertus. Ce vers,

> Hardi dans le sénat, faible dans le danger,

est très vrai, non que Cicéron manquât de courage personnel, mais son courage d'esprit l'abandonnait lorsqu'il n'était ni dans le sénat, ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans son éloquence, et il se livrait à toute sa faiblesse dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile. K.

[26] Cet hémistiche est dans *le Cid*, acte I, scène 4, des éditions de Corneille données par Voltaire. B.

[27] Corneille a dit dans *Sertorius*, acte III, scène 2 :

> Et votre empire en est d'autant plus dangereux
> Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
> Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
> Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire.

Racine, dans *Alexandre*, acte IV, scène 2, s'exprime ainsi :

> Je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
> D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,
> Que l'univers entier m'en impose la loi.

28 Dans sa *Sémiramis*, acte IV, scène 4, Voltaire a dit :

> Sémiramis. — Eh bien! — Je ne puis lui parler.

29 L'édition furtive et l'édition La Mare portent :

> L'univers ne m'est rien.

30 Dans l'édition furtive :

> Tu verras qu'un état maître de tant de rois
> Se nuit par sa grandeur et tombe par son poids.
> Dans nos temps corrompus, etc.

31 Les éditeurs de Kehl regardent ces vers comme imités de ceux qui sont dans *Ériphyle*, acte III, scène 1; voyez tome III, pages 31 et 78. B.

32 Les éditions furtive et La Mare portent :

> Pour affermir sa tête.

33 Corneille, dans *la Mort de Pompée*, emploie une image semblable; il dit que Pompée a espéré que l'Égypte,

> Ayant sauvé le ciel, pourra sauver la terre,
> Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
> Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

34 Il y avait dans les premières éditions, un *vieux soldat qui t'aime;* mais Dolabella, gendre de Cicéron, n'était point un vieux soldat; c'était un jeune sénateur très aimable, très intrigant, et très ambitieux. Comme Clodius, il s'était fait adopter par un plébéien, afin de pouvoir être tribun. Lorsque César fut tué, Dolabella avait été nommé consul avant l'âge prescrit par les lois; mais Antoine, qui était jaloux de sa faveur, déclara son élection nulle, en qualité d'augure. Ils se réconcilièrent après la mort de César; et Dolabella se tua en Asie quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de Cassius. Il avait alors environ vingt-sept ans. K.

35 C'est un mot de César : une autre fois on disputait devant lui sur l'espèce de mort la moins fâcheuse : *La plus courte et la moins prévue*, répondit-il. K.

[36] Voici le dénoûment fait par Gohier, et joué en 1793 :

CASSIUS.

* Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
* César vous asservit, son sang est répandu.
* Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
* D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
* Qu'il puisse regretter César et l'esclavage ?
* Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi ?
* S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi.

DOLABELLA.

Je serai ce Romain que révolte le crime,
Qui regrette en César un héros magnanime.
Quels destins préparait ce généreux vainqueur
A Rome, au monde entier qu'étonna sa valeur!

CASSIUS.

César a, dans un jour, terni toute sa gloire,
En dépouillant son front du prix de la victoire.
J'adorais dans César l'intrépide guerrier;
Mais dès que la couronne a flétri son laurier,
Un sentiment plus fort, l'amour de la patrie,
M'a bientôt fait rougir de mon idolâtrie.
Je n'ai vu dans César qu'un vil usurpateur,
Qu'un tyran couronné digne de ma fureur.
Du sang des malheureux si la terre est rougie,
Il existe des rois, ce sang-là vous le crie.

DOLABELLA.

Le sceptre d'un bon roi sur un peuple soumis
Pèse moins que le joug de ses trop fiers amis.

DÉCIME.

De tes rois trop vantés le meilleur est un maître.
(En brandissant son poignard.)
Voilà pour le brigand qui prétendrait à l'être.

CASSIUS.

* Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,
* Conservez à jamais ces nobles sentiments.
* Je sais que devant vous Antoine va paraître.
* Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
* Qu'il a servi sous lui dès ses plus jeunes ans,
* Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
* Il vient justifier son maître et son empire.
* Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
* Sans doute il peut ici faire entendre sa voix;

* Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.

CIMBER.

Par le fer de Brutus le peuple a prononcé :
Sur le corps de César le trône est renversé.

DOLABELLA.

Odieux assassin, républicain farouche,
Le mot qui te condamne est sorti de ta bouche.
Tu dis que par le fer de quelques factieux
Le jugement de Rome éclate à tous les yeux !
Ainsi de tes forfaits ton lâche cœur abuse :
C'est dans un attentat qu'il trouve son excuse.
Tel un prêtre, s'armant de son couteau sacré,
Interroge le flanc par sa main déchiré ;
Tel aux pieds de nos dieux un insensible augure
Pour tromper les mortels outrage la nature.
Crains aussi qu'un poignard, en te perçant le sein,
N'atteste un jour ton crime aux yeux du genre humain.

CIMBER.

Des suppôts d'un tyran je crains peu la menace :
Leur lâcheté voudrait se sauver par l'audace ;
Mais cette audace même, au vrai républicain,
Ne saurait inspirer que mépris, que dédain.
Dolabella, je lis au fond de ta pensée :
Tu crois qu'en agitant une tourbe insensée
Par toi le peuple entier pourrait être séduit.
Esclave, connais mieux l'instinct qui le conduit :
Des plus astucieux il sait tromper l'attente ;
Il est juste, il voit tout, et sa masse imposante
Ne s'élève jamais que contre son tyran :
Le peuple souverain n'offre rien que de grand.

DOLABELLA.

Ce géant à cent bras que tout succès enivre
Pourra bien se lever, mais c'est pour te poursuivre.
Trop souvent inquiet de sa propre grandeur,
Prodigue également d'amour et de fureur,
Inconstant dans ses goûts, ingrat, léger, frivole,
C'est pour la renverser qu'il se crée une idole.
Compte ses favoris trop tard désabusés.

CASSIUS.

Tu peins un peuple esclave, et nos fers sont brisés.

Lui-même couvrira de toute sa puissance
Les hommes généreux qui prennent sa défense.

DOLABELLA.

Est-ce en assassinant que l'on défend ses droits?

CASSIUS.

C'est le fer à la main que l'on juge les rois.
Qui nous asservit meurt : telle est la loi suprême
D'un peuple qui, né fier, se respecte lui-même.
La justice éternelle a, de ses doigts sanglants,
Gravé l'arrêt de mort sur le front des tyrans.
L'esclave dégradé, le front bas, insensible,
N'ose lever les yeux sur cet arrêt terrible;
Mais l'homme courageux dont il arme le bras
Délivre son pays et n'assassine pas;
A la vertu le sceptre indique la victime :
L'assassin de César n'est autre que son crime.

DOLABELLA.

Son crime!... quel est-il? de vouloir, d'accepter
Le sceptre qu'à Pompée il osa disputer.

CASSIUS.

Esclave de César, respecte le grand homme
Qui voulait affranchir et non subjuguer Rome.

DOLABELLA.

Il fallait, pour venger ce célèbre Romain,
Immoler son vainqueur les armes à la main;
Le poignard fut toujours l'arme vile d'un traître.
Quel ami fut César!

CASSIUS.

Un ami dans un maître!

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTOINE, LE PEUPLE.

CIMBER.

Mais Antoine paraît: qu'espère-t-il de nous,
Lorsque César lui-même est tombé sous nos coups?

DÉCIME.

D'un lâche courtisan que pourrait l'artifice,
Quand sur le roi du monde a frappé la justice?

ANTOINE.

Romains, César n'est plus.

CASSIUS.

Il mérita son sort.

ANTOINE.

Il meurt assassiné.

CASSIUS.

Rome vit par sa mort.

ANTOINE, en montrant le corps de César au fond du théâtre.

* Affreux événement, ô spectacle funeste!
* Du plus grand des Romains voilà ce qui nous reste.

CASSIUS.

D'un tyran trop fameux les crimes sont punis.

ANTOINE.

Romains, soulevez-vous.

CASSIUS.

Romains, restons unis.

ANTOINE.

Oui, nous devons tous l'être en voyant la victime;
Oui, réunissons-nous; mais c'est contre le crime.
Sachez par quelle main le meurtre s'est commis.
L'assassin de César, Brutus, était son fils!

CASSIUS.

Dans Rome un vrai Romain voit sa famille entière.

ANTOINE.

Apprenez de César la volonté dernière:
Si Brutus est son fils, vous tous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.
* A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
* Des dépouilles du monde il couronne vos têtes;
* Ses trésors sont vos biens, vous en allez jouir.

CASSIUS.

Arrête: c'est assez vouloir nous avilir.
Voilà comme un despote, enrichi de pillage,
Peut même après sa mort nous vendre l'esclavage.
Cesse, ami d'un tyran, tes discours superflus.
Rome est libre aujourd'hui; tout Romain est Brutus.
Va, nous te pénétrons; ce n'est pas la vengeance,
C'est en toi le desir de la toute-puissance.
Lâche, qui pour César as pu t'intéresser,
Tu ne pleures sa mort que pour le remplacer.
Mais de l'état en vain tu veux saisir les rênes,
Et de tes faibles mains nous imposer des chaînes.
Licteurs, qu'on le saisisse au nom du souverain.

ANTOINE.

Est-ce un roi qui vous dit : Arrêtez un Romain?

CASSIUS.

Roi ! qui ? moi ?... Cassius !... Antoine, vois ce glaive,
Qui pour frapper encor malgré moi se soulève.
Le vois-tu tout couvert du sang qu'il a versé ?
Eh bien ! si je pouvais me croire menacé,
De voir un jour mon front souillé du diadème,
Tu le verrais ce fer tourné contre moi-même.
Heureux si, par ce trait, Cassius expirant
Montrait toute l'horreur qu'il a pour un tyran !

ANTOINE.

Ciel ! j'aperçois du sang sur ce glaive homicide !

CIMBER.

Que la main de Brutus, saintement parricide,
Porte à tous les tyrans et la mort et l'effroi !

ANTOINE.

Fuyons ces assassins, Romains, et suivez-moi.

DOLABELLA.

Sur ta tombe, César, que le dernier périsse!

(Les Romains passent tous du côté de Cassius, et les licteurs se saisissent d'Antoine et de Dolabella.)

ANTOINE, au désespoir, et d'une voix étouffée.

La liberté triomphe!

CASSIUS.

Et voilà ton supplice.

SCÈNE IX.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, ET LES AUTRES CONJURÉS, à l'exception de Brutus, ROMAINS.

ROMAINS.

* Aux vengeurs de l'état nos cœurs sont assurés.

CASSIUS.

* Souvenez-vous toujours de ces serments sacrés.
Mais avant tout, Romains, songez à la patrie ;
Estimez vos vengeurs, mais point d'idolâtrie.
* Vous rentrez dans vos droits indignement perdus.
César vous les ravit, ils vous sont tous rendus.
Qu'à les défendre, amis, chacun de vous s'apprête.
Il faut la conserver cette grande conquête.
Peut-être avant la fin de ce jour solennel

Vous aurez à combattre et le trône et l'autel.
Ne nous endormons point dans l'excès du délire;
Il ne faut point, hélas! qu'un jour on puisse dire:
« Sous le fer de Brutus César lui seul mourut;
« L'affreuse tyrannie au tyran survécut. »
César, pour le venger, laisse, en perdant la vie,
Les suppôts du mensonge et de la tyrannie.
Que de périls encore il nous faudra braver!
Mais aucune frayeur ne doit nous captiver.
L'homme, quand il le veut, échappe à l'esclavage;
S'il succombe, il lui reste un fer et son courage.
Ah! si la liberté pouvait jamais périr,
Cassius ne voudrait que l'honneur de mourir.

UN ROMAIN.

Le même sentiment, Cassius, nous anime.
Vivre libre ou mourir, tel est le cri sublime
Des Romains réunis dans ces murs désolés.

CASSIUS.

* Rappelons-y la paix et nos dieux exilés.
* Étouffons des méchants les fureurs intestines,
* Et de la liberté réparons les ruines.
Sachons apprécier le règne heureux des lois.
Prouvons que les Romains n'ont pas besoin de rois.
Tombe avec le tyran tout ce qui peut dans Rome
Servir à dégrader la dignité de l'homme.
Assez et trop long-temps des tyrans odieux
Ont osé se jouer des hommes et des dieux.
Les imposteurs eux seuls ont besoin de séduire:
Sur nous, sur l'univers la vérité va luire.
Républicains, voilà votre divinité;
C'est le dieu de Brutus, le mien, la Liberté.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BRUTUS aux pieds de la statue de la Liberté.

BRUTUS.

Daigne entendre mes vœux, divinité chérie;
Veille sur nos destins, veille sur ma patrie.
Grands dieux! si cette main, en s'armant d'un poignard,
N'eût servi qu'aux desseins des rivaux de César!...

Éloigne des terreurs qui rouvrent ma blessure!
Je pouvais pour toi seule oublier la nature;
Pour toi seule à César j'ai pu donner la mort;
Pour toi seule aujourd'hui Brutus peut vivre encor.
S'il faut par d'autre sang affermir ton empire,
Ah! que Rome soit libre, et que Brutus expire.

CASSIUS.

Formons les mêmes vœux au pied de cet autel.
Mourir pour son pays, c'est se rendre immortel.

ROMAINS.

Nous jurons d'imiter son courage héroïque:
Vive la liberté! vive la république!

[37] Édition La Mare:

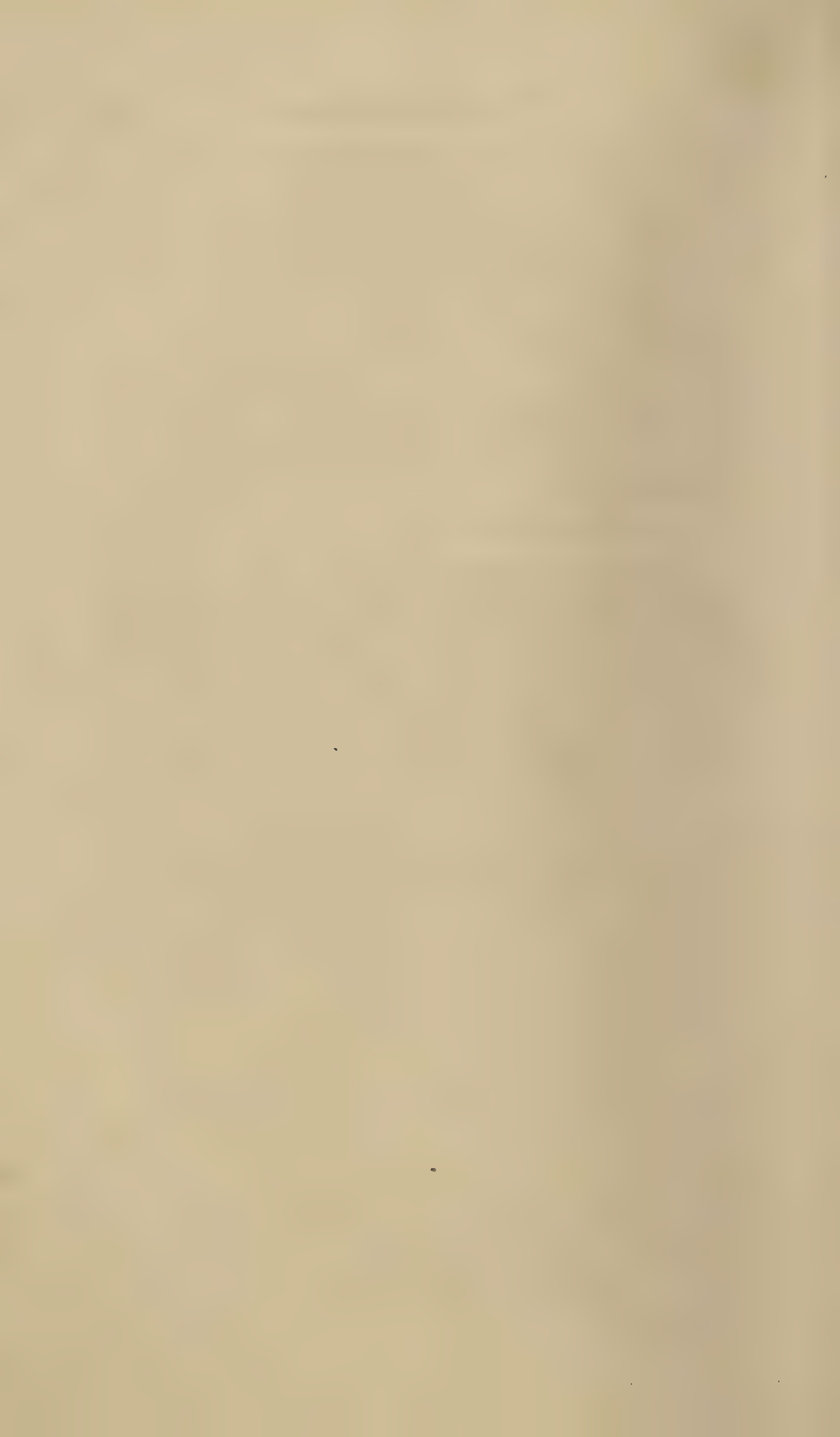
Vous oubliez, Romains.

[38] Il y a dans cette scène, dans celle de la conspiration, dans le discours d'Antoine, quelques morceaux imités de Shakespeare. Voyez, dans le septième tome de cette édition, les trois premiers actes du *Jules César* anglais, traduits par M. de Voltaire. K.

[39] Édition La Mare:

Brutus vous a vengés; il m'attend.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DE LA MORT DE CÉSAR.



ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 27 JANVIER 1736.

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.
DURESNEL, trad. de Pope.

AVIS DU NOUVEL ÉDITEUR.

Voltaire parle d'*Alzire* dès 1734; voyez sa lettre à Formont, ome LI, page 513. Dans une lettre (tome LII, page 121) de novembre 1735, il dit que Le Franc de Pompignan ayant eu connaissance du sujet d'*Alzire*, composa une *Zoraïde* dont il fit lecture aux comédiens français. Voltaire demanda qu'*Alzire* fût jouée avant *Zoraïde*. *Alzire* fut jouée le 27 janvier 1736. *Zoraïde* ne l'a pas été; mais Voltaire a souvent parlé du mauvais procédé de Le Franc (voyez tome XIV, page 156).

Une *Épître à M. de Voltaire sur sa nouvelle tragédie d'Alzire*, in-8° de 7 pages, est datée du 27 février 1736. Ce fut le 5 mars que les comédiens italiens jouèrent *les Sauvages, parodie de la tragédie d'Alzire*, par Romagnesi et Riccoboni, qui eut deux éditions à Paris la même année.

Une autre parodie intitulée *Alzirette*, par Panard, Parmentier, Pontau, et Marmontier, fut jouée, sans succès, le 18 février 1736, sur le théâtre Pontau, situé cul-de-sac des Quatre-Vents. Elle n'est point imprimée. M. de Soleinne en possède un manuscrit.

Une autre parodie, intitulée *la Fille obéissante*, fut jouée sur le théâtre des Marionnettes. M. de Soleinne possède un manuscrit qui en contient une analyse très succincte, avec un seul couplet cité.

BEUCHOT.

ÉPITRE

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

Madame,

Quel faible hommage pour vous qu'un de ces ouvrages de poésie qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public et à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action et en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans ; devant celle qui n'a trouvé dans Locke, ce sage précepteur du genre humain, que ses propres sentiments et l'histoire de ses pensées ; enfin, aux yeux d'une personne qui, née pour les agréments, leur préfère la vérité ?

Mais, madame, le plus grand génie, et sûrement le plus desirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture et le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, et que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir ; qui sait se fortifier avec Locke, s'éclairer avec Clarke et Newton, s'élever dans la lecture de Cicéron et de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile et du Tasse !

Tel est votre génie, madame : il faut que je ne craigne

point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des graces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté; et les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Molière et Despréaux ont jeté sur les femmes savantes a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Molière, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation, ainsi que, dans son *Tartufe*, il a diffamé l'hypocrisie et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despréaux avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages si bien travaillés, des graces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si Boileau vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parcequ'elle voyait en secret Roberval et Sauveur, il serait obligé de respecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Du Fay, et des Clairaut; de tous ces véritables savants, qui n'ont pour objet qu'une science utile, et qui, en la rendant agréable, la rendent

insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poëte soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois Montaigne, l'Astrée, et les *Contes de la reine de Navarre,* était une savante. Les Deshoulières et les Dacier, illustres dans différents genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes,* et les *Dialogues sur la Lumière* [1] qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes.*

Il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences serait condamnable, même dans ses succès; mais, madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre [2], l'épouse de George II, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, Clarke et Leibnitz, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme, et de mère. Christine, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé [3], dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation

[1] *Il Newtonianismo per le Dame,* d'Algarotti. K.

[2] Guillelmine-Dorothée-Charlotte de Brandebourg-Anspach, femme de George II, morte le 1er décembre 1737, à cinquante-quatre ans; c'était à elle que Voltaire avait dédié *la Henriade.* B.

[3] La duchesse du Maine; voyez t. VI, p. 150; et LV, 307. B.

dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus, vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, long-temps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu quand elle est devenue publique ?

Eh ! pourquoi rougir de son mérite ! L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus ?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, et c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en fesons les instruments de notre fortune : c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui :

> L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers [a].

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi), déshonorent, parmi les hommes, une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce consul romain qui fut le père de la patrie, de la

[a] ....Paupertas impulit audax
Ut versus facerem.

HORAT., *Epist.*, lib. II, epist. 2, vers 51.

liberté, et de l'éloquence[a] : « Les lettres forment la jeunesse, « et font les charmes de l'âge avancé. La prospérité en est « plus brillante ; l'adversité en reçoit des consolations ; et dans « nos maisons, dans celles des autres, dans les voyages, dans « la solitude, en tout temps, en tous lieux, elles font la dou- « ceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent, madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs, du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrèce, ce poëte philosophe dont les beautés et les erreurs vous sont si connues :

> Heureux qui, retiré dans le temple des sages[b],
> Voit en paix sous ses pieds se former les orages ;
> Qui contemple de loin les mortels insensés,
> De leur joug volontaire esclaves empressés,
> Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
> Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
> Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,

[a] « Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. » CICER., *Orat. pro Archia poeta.*

[b]
> Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
> Edita doctrina sapientum templa serena ;
> Despicere unde queas alios, passimque videre
> Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
> Certare ingenio, contendere nobilitate ;
> Noctes atque dies niti præstante labore,
> Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
> O miseras hominum mentes ! o pectora cæca !
>
> LUCRET., lib. II, v. 7.

— Dans son article CURIOSITÉ des *Questions sur l'Encyclopédie* (voyez tome XXVIII, page 279), Voltaire a donné le texte et la traduction de quelques vers de plus. B.

Poursuivant la fortune, et rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô faiblesse! ô misère!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison et sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la vérité, et de la vertu. J'ai essayé de peindre [1] ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien et qui pardonne le mal; ces sentiments tant recommandés par les sages de l'antiquité, et épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage que je vous rends, madame, périr moins vite que mes autres écrits! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis, avec un profond respect, etc.

[1] Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette dame illustre, les belles-lettres et la philosophie; et tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection. K.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE[1].

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr; cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses.

On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi *la Henriade* s'est soutenue malgré les ef-

[1] D'après la lettre à Thieriot, du 6 février 1736, ce *Discours* devait être adressé à Thieriot, et placé à la fin de la tragédie. Voltaire même l'appelle *Post-face* dans sa lettre du 16 mars. Mais dans la première édition d'*Alzire*, c'est en tête et non à la fin de la tragédie qu'il est placé. Voltaire, dans sa lettre à Thieriot, du 1er mars 1736, appelle discours l'*Apologétique de Tertullien*. Dans d'autres lettres il l'appelle simplement l'*Apologétique*.

Plusieurs passages du *Discours préliminaire* se retrouvent dans un *Discours en réponse aux invectives et outrages de ses détracteurs*, qui fait partie des *Pièces inédites*, 1820, in-8° et in-12. Il se pourrait que le *Discours en réponse* fût une première version du *Discours préliminaire*. B.

forts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. « Il faut apparemment, dit-il, « que cet homme soit d'une grande ambition, et qu'il cherche « à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité « humaine et l'envie. — Non, lui répondit-on; c'est un ci- « toyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke « qu'avec ses compatriotes, et dont la figure n'est pas plus « connue de quelques uns de ses ennemis, que du graveur qui « a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques « pièces qui vous ont fait verser des larmes, et de quelques « ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet « esprit d'humanité, de justice, de liberté, qui y règne. Ceux « qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus « obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, « et qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause « du plaisir qu'il vous a donné. » Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respec-

table. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étaient amis; les monuments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe, s'aimaient pourtant, et vivaient en frères; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous, dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette; nons avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputaient rien, parcequ'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum*, des Maladies des Artistes[1]. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas long-temps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement: *Il faut que je vive*[a].

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un

[1] Bernardin Ramazzini, dans son *De Morbis Artificum diatriba*, 1701, in-8°, 1713, in-4°, traite des maladies des *artisans*. B.

[a] Ce fut l'abbé Guyot Desfontaines qui fit cette réponse à M. le comte d'Argenson, depuis secrétaire d'état de la guerre (1764). — A quoi le comte d'Argenson répliqua: « Je n'en vois pas la nécessité. » K.

homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux critiques[1], car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable de Boccalini: « Un voyageur, dit-il, était importuné, dans son chemin, du « bruit des cigales; il s'arrêta pour les tuer; il n'en vint pas « à bout, et ne fit que s'écarter de sa route: il n'avait qu'à « continuer paisiblement son voyage; les cigales seraient « mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier: *se ipsum deserere turpissimum est.* On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas[2].

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion[3]:

[1] Voltaire redit cela en 1759; voyez tome XXV, page 14; et en 1773, voyez tome XLVII, page 558, etc. B.

[2] Dans l'édition originale, on lisait de plus ici:

« Il y a une de ces calomnies répétée dans vingt libelles au sujet de la belle édition anglaise de *la Henriade.* Il ne s'agit ici que d'un vil intérêt. Ma conduite prouve assez combien je suis au-dessus de ces bassesses. Je ne souillerai point cet écrit d'un détail si avilissant. On trouvera chez Bauche, libraire, une réponse satisfesante. Mais il y a d'autres accusations que l'honneur oblige à repousser. »

Ce passage fut supprimé, dès 1736, dans l'édition faite à Amsterdam chez Jacques Desbordes.

Je n'ai pu me procurer l'opuscule que Voltaire appelle une réponse satisfesante. Il s'agissait peut-être des souscriptions à *la Henriade* qu'avait reçues Thieriot, et dont Voltaire remboursa le montant; voyez tome LI, page 349; LIII, 415; LIV, 699. B.

[3] Dans le *Discours en réponse,* dont j'ai parlé page 155, Voltaire dit que ce fut un nommé Bellechaume qui, dans une critique imprimée d'*OEdipe,* dit, à l'occasion des vers sur les prêtres: « Voilà la confession de foi d'un « athée. » Or dans la *Réponse à l'Apologie du nouvel OEdipe* (mentionnée tome II, page 11, sous le n° VII), on lit après les deux vers sur les prêtres: « Cela s'appelle n'avoir aucun reste de religion. » D'où l'on peut conclure que c'est Bellechaume qui est auteur de la *Réponse à l'Apologie.* B.

une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que, dans *OEdipe*, Jocaste dit ces vers :

> Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense :
> Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que *la Henriade*[1], dans plusieurs endroits, sentait bien son semi-pélagien. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parceque c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne.

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui : je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Électre*, qui, par ces deux ouvrages, m'inspira le premier le desir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces ; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié[2].

[1] Dans la seconde édition de la *Bibliothèque janséniste* (par le P. de Colonia), 1731, in-12, on a placé, page 256, *la Ligue, ou Henri-le-Grand.* C'est sous ce titre que parut, en 1723, la première édition de *la Henriade ;* mais *la Henriade* ne figure plus dans l'édition de la *Bibliothèque janséniste* donnée par Patouillet en 1753, quatre volumes in-12. B.

[2] Dans l'édition de J. Desbordes, 1736, on lisait en note ce qui suit :

« L'auteur n'a jamais répondu aux invectives de personne qu'à celles du poëte Rousseau, homme ennemi de tout mérite, calomniateur de profession, reconnu et condamné pour tel, livré par la justice à la haine de tous les honnêtes gens, comme le cadavre d'un criminel qu'il est permis de disséquer pour l'utilité publique. »

Je n'ai trouvé cette note que dans l'édition de Desbordes. B.

[1] J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentiments : quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre; confondre la calomnie est un devoir.

[1] Dans toutes les éditions de 1736 et dans celles de 1738, 1740, 1741, 1742, 1746, avant cet alinéa on lisait ici dans le texte :

« L'auteur ingénieux et digne de beaucoup de considération qui vient de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma tragédie, et qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe et de celles du Nouveau-Monde, matière si favorable à la poésie, enrichira peut-être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir, et si un indigne amour-propre ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage. »

C'est de 1748 que date la suppression de cet alinéa, qui concerne Le Franc de Pompignan; voyez mon *Avis*, page 148. B.

ALZIRE.

PERSONNAGES.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.
D. ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur.
ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze.
MONTÈZE, souverain d'une autre partie.
ALZIRE, fille de Montèze.
ÉMIRE, } suivantes d'Alzire.
CÉPHANE, }
D. ALONZE, officier espagnol.
OFFICIERS ESPAGNOLS.
AMÉRICAINS.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime [1].
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers:
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains [2]
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique;
Je montrai le premier au peuple du Mexique [a]
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,

[a] L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scène, fut bâti en 1535.

De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux:
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse,
Les vainqueurs castillans[3] ont dirigé ma course:
Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros[4]!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire[a],
Et j'ai pleuré long-temps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potoze et la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage[5].
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil, et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-temps,
De ma caducité les restes languissants.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.

[a] On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Mexique, et Pizarre au Pérou.

Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante, encor mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte.
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux[a].

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!

[a] On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix [6],
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois:
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fléaux du Nouveau-Monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort:

Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous[a]?
« Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :
« Vivez, aux malheureux servez long-temps de père :
« Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
« Du moins par cet exemple[7] apprenne à pardonner!
« Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
« Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien! vous gémissez : je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir;
A la fille des rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens:
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie;
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits.

[a] On trouve un pareil trait dans une relation de la Nouvelle-Espagne.

De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Écoutez-moi, mon fils; plus que vous je desire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu:
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche:
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien! puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie[8].
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère;
Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul vous pouvez tout sur le père d'Alzire:
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père

Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ.

C'en est fait. J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux.
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle;
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle:
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jeter ses racines profondes;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes;
Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont, d'un esprit moins fier, et d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCÈNE II.

ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAREZ.

Eh bien! votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTÈZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,

Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix:
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer castillan ce monde est abattu;
Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable:
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
Sers-lui long-temps de père, ainsi qu'à nos états.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire, est sa conquête:
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête:
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille; elle va reconnaître
Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ.

Ah! puisque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées:
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,

Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels:
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée!
Adieu, je vais presser cet heureux hyménée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III.

MONTÈZE.

Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protége de mes ans la fin dure et funeste!
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste:
Daigne veiller sur elle, et conduire son cœur!

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde:
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Éteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs:
Remonte au rang des rois, du sein de la misère;
Tu dois à ton état plier ton caractère[9]:
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur:
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfants du Soleil le redoutable empire!
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTÈZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'état,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre!

MONTÈZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre:
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens:
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends sa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite?
Je sais ce qu'est un père, et quel est son pouvoir:

M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux;
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur:
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments,
Ce feu victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime [10];
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis:
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTÈZE.

Ah! que dis-tu, ma fille? épargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse!

Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse?
Jouis de mes travaux, mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée;
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle science, hélas!

SCÈNE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encore à mes empressements
L'offensante lenteur de ces retardements.
J'ai suspendu ma loi prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace:
Ils sont en liberté; mais j'aurais à rougir
Si ce faible service eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!

Vous voyez quel effroi me trouble et me confond :
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère : et jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi ;
C'est un art de l'Europe : il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire, et vous est cher encore.
Ce cacique[a] obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté : mort, doit-il être à craindre[11]?
Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre ;
Votre devoir, mon nom, mon cœur, en sont blessés ;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère et moins de jalousie ;
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie :
Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir ;
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir :
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur ;
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidèle[12].

[a] Le mot propre est *inca ;* mais les Espagnoles, accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de cacique, le donnèrent d'abord à tous les souverains du Nouveau-Monde.

SCÈNE VI.

GUSMAN.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
Étonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle;
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe, et qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, et croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants! dieux vains de nos vastes contrées!
A des dieux ennemis vous les avez livrées:
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu: je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte, et mes regrets,
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts.
De la zone brûlante et du milieu du monde,
L'astre du jour[a] a vu ma course vagabonde,

[a] L'astronomie, la géographie, la géométrie, étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices.

Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, et revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance,
A mes vastes desseins [13] ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Éternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit : une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différents, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux

De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Périr sans se venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourments honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur :
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCÈNE II.

ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner!
Es-tu roi? Cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin[14], vieillard trop généreux?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVAREZ.

Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice est la suprême loi!
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVAREZ.

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent:
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ.

Que me dit-il? Approche. O ciel! ô Providence!

C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-temps?

(Il l'embrasse.)

Mon bienfaiteur! mon fils! parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père.
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame est bienfesante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature:
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère;
Si le père d'Alzire... hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais!
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVAREZ.

Oui; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montèze, dis-tu...

ALVAREZ.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère :
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie!
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu

Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau rénaît pour te défendre;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? parle, quel est son sort?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis; puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile!
Zamore, ah! quel dessein t'a conduit dans ces lieux?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

MONTÈZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondements,

Ces murs que du Soleil ont bâtis les enfants[a] :
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille:
On démolit ce temple, et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui : dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTÈZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitants des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,
De fer étincelants, armés de leur tonnerre,

[a] Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil.

Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissants?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre:
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle [15].

MONTÈZE.

Le ciel est contre toi : calme un frivole zèle.
Les temps sont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire[a];
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin l'art d'être heureux, de penser, et de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu! quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

MONTÈZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels:
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTÈZE.

N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

[a] On voit que Montèze, persuadé comme il l'est, ne fait point une lâcheté en refusant sa fille à Zamore. Il doit trop aimer sa religion et sa fille pour la céder à un idolâtre qui ne pourrait la défendre.

ZAMORE.

Quoi! ta religion? quoi! la loi de nos pères?

MONTÈZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisses-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi...

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien:
Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourments que ton crime me coûte,
Prends pitié de ce cœur, enivré tour-à-tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;
Viens; conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCÈNE V.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE, à Montèze.

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah, cruel! je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze...

MONTÈZE.

Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTÈZE.

Pardonne à mes soins paternels.

(aux gardes.)

Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois;
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu? Gusman! ô trahison! ô rage!
O comble des forfaits! lâche et dernier outrage!

Il servirait Gusman! l'ai-je bien entendu?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs
Qui poursuivent nos jours, et corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici? que résoudre et que faire?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise:
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure:
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain, grondants sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.

Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer, et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-temps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez;
Qu'il meure... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE.

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi!
L'océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos serments sont écrits dans les cieux!
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, et passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir!
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus [16].
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Eh bien! veut-on toujours ravir à ma présence[17]
Les habitants des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

ÉMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie;
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assemblait déjà le sanglant tribunal;
Montèze est appelé dans ce conseil fatal;
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée[18]!
Quoi! presque entre mes bras, et du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel!
Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment qui pour jamais m'avez assujettie!
Hymen, cruel hymen, sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds?

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE, CÉPHANE.

CÉPHANE.

Madame, un des captifs qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis mon ame est attendrie:
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler?

CÉPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

ÉMIRE.

Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CÉPHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs.
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Émire! et quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang;
De ma famille au moins il a vu la puissance;

Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler : ah! quel funeste soin!
Sa voix redoublera les tourments que j'endure;
Il va percer mon cœur, et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE.

ZAMORE.

M'est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.

(Elle tombe entre les bras de sa confidente.)

Zamore!... Je succombe; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!
Est-ce une illusion?

ZAMORE.

Non: je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même! idole de mon ame!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! ô doux moments d'horreur empoisonnés!
Cher et fatal objet de douleur et de joie!
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis et me vois.

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône, et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis: tu ressens le courroux qui m'enflamme;
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes: vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! vois donc l'abîme où le sort nous engage:
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman...

ZAMORE.

Grand Dieu!

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie [19]:

Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée [20],
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours; que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux [21], qui t'ont mal défendu:
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable:
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels,
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel! c'est Gusman même, et son père avec lui.

SCÈNE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ, à son fils.

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(à Zamore.)
O toi! jeune héros, toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je? lui, Gusman! lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oui; lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre[a];
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père, et punissant le fils.

ALVAREZ, à Gusman.

De ce discours, ô ciel! que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir

[a] *Père* doit rimer avec *terre*, parcequ'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même; et le mot *encore* rime très bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un, et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille: un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable.

Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

(à Alzire.)

Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

(à Gusman.) (à Alvarez.)

Cruel! Et vous, seigneur, mon protecteur, mon père;

(à Zamore.)

Toi, jadis mon espoir, en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.

(en montrant Zamore.)

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers:
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours:
C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.

Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits:
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense:
Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Holà, soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils! de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE, OFFICIER ESPAGNOL.

ALONZE.

Paraissez, seigneur, et commandez :
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés :
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent ;
De leurs cris redoublés les échos retentissent ;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas ;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer :
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfants de la victoire,
Ce monde est fait pour vous ; vous l'êtes pour la gloire :
Eux pour porter vos fers, vous craindre, et vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir ?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense ?

(aux Espagnols qui l'entourent.)

Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et, teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, se jetant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie [22]?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi; je serai ton appui;

Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille :
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils :
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas! que n'êtes-vous le père de Zamore!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers,
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire;
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

ALVAREZ.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre? lui, mon père!

Ah! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ.

Quoi! vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! ce juste transport dont mon ame est saisie,
Ce triste sentiment, plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée!

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée;
Alzire a des vertus, et, loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse,
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté?
Que, sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage [23]?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais sachez le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien

Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourrait un fils refuser à son père?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

(Il sort.)

GUSMAN, seul.

Quoi! n'être point vengé!
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés...
Que vois-je! Alzire! ô ciel!

SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

C'est moi, c'est ton épouse,
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grace.

J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour [24],
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs [25];
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure:
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame.
Étudiez nos mœurs avant de les blâmer;
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée;
De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.

Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux; Zamore va périr:
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie?
Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

ÉMIRE.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, graces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de temps : tu balances encore!

ÉMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarez aurait-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin...

ALZIRE.

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois; et Zamore à leurs yeux,

Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers! Gusman! peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point: qu'il tarde à m'obéir!

ÉMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre[26]
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte:
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE.

Il vous prévient déjà; Céphane le conduit:
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu:
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi ; tes tyrans sont vainqueurs ;
Ton supplice est tout prêt : si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps ; prends ce soldat pour guide,
Trompons des meurtriers l'espérance homicide ;
Tu vois mon désespoir et mon saisissement ;
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde ;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
Eh bien ! j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE.

Ah ! qu'était-il sans toi ? qu'ai-je aimé que toi-même ?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers ?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie ;

Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
Quoi! ces affreux serments qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, et te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis; il suffit: il n'importe à quel dieu [27].

ZAMORE.

Ta promesse est un crime, elle est ma perte; adieu.
Périssent tes serments, et ton Dieu que j'abhorre [28]!

ALZIRE.

Arrête: quels adieux! arrête, cher Zamore!

ZAMORE.

Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais; et c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule: ôte-toi de ces lieux.

Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore...

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse:
Soldat, guide mes pas[29].

SCÈNE V.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Je succombe, il me laisse:
Il part; que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
Gusman! quoi! c'est donc lui que j'ai quitté pour toi!
Émire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(Émire sort.)

Un noir pressentiment m'afflige et me saisit:
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible!
Je connais peu tes lois; ta main, du haut des cieux,

Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux :
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déserts!
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers?
Les seuls Européans[30] sont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore : ô ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient : ah! Zamore est perdu.

SCÈNE VI.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Chère Émire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi, par pitié, de mon doute terrible.

ÉMIRE.

Ah! n'espérez plus rien : sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite;
Votre amant au palais court et se précipite;
Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, et du silence.
Au palais de Gusman je le vois qui s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;

Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux :
J'entends dire, « Qu'il meure! » on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes;
Rentrez.

ALZIRE.

Ah ! chère Émire, allons le secourir.

ÉMIRE.

Que pouvez-vous, madame, ô ciel !

ALZIRE.

Je puis mourir.

SCÈNE VII.

ALZIRE, ÉMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE.

A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort! ô vengeance trop forte!
Cruels ! quoi! ce n'est point la mort que l'on m'apporte?
Quoi ! Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers !
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Viens, si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent;
Tout s'émeut à ce nom: ces monstres en frémissent.

SCÈNE II.

MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE.

Ah! mon père!

MONTÈZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore:
Un soldat à l'instant se présente à nos yeux;

C'était Zamore même, égaré, furieux;
Par ce déguisement la vue était trompée.
A peine entre ses mains j'aperçois une épée:
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père[a]:
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, et, tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils:
« J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure;
« Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature. »
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez!...

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.

[a] Quelques personnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne proposât point un duel à Gusman.— Cette note de l'édition de 1736 a été supprimée dès 1738. B.

On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice et dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grace et ma mort.

ALZIRE.

Ma grace! à mes tyrans? les prier! vous, mon père?
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman; son sort a trop de cruauté;
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence!

(Il sort.)

SCÈNE III.

ALZIRE.

O ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi! ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort, mon seul asile.
Eh! quel crime est-ce donc, devant ce Dieu jaloux [a],
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable [31]
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?

[a] Cette plainte et ce doute sont dans la bouche d'une chrétienne nouvelle. — Note de 1736, supprimée aussi dès 1738. B.

Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourments affreux.
Barbares!

SCÈNE IV.

ZAMORE enchaîné, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré:
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirants;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;

Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE.

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,

Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Épouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que, loin de le trahir, je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée:
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue.
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à-la-fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne: il a, dans sa colère,
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.

Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire ?
Ah! parle, que faut-il ?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien ;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère ;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère :
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne ;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel ! pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle ; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, *à Alzire.*

Alzire, jusque là chéririons-nous la vie ?
La rachèterions-nous par mon ignominie [32] ?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Gusman ?

(à Alvarez.)

Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?

(à Alzire.)

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux.
Je m'en remets à toi; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avais donné;
Je reconnus son Dieu: tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur:
C'est trahir à-la-fois, sous un masque hypocrite,

Et le Dieu qu'on préfère, et le Dieu que l'on quitte :
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels! ainsi tous deux vous voulez votre perte,
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Écoutez, le temps presse, et ces lugubres cris...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,
AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, GUSMAN, MONTÈZE, ZAMORE,
ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE, à Gusman.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, à Zamore.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

(à Alvarez.)

Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore:
Seul je puis faire grace, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(à Montèze, qui se jette à ses pieds.)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.

Instruisez l'Amérique ; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(à Zamore.)
Des dieux que nous servons connais la différence [33] :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ.

Ah ! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi ! tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée ;
Que ma mourante main la remette en tes bras :
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(à Alvarez.)
Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux !
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.

J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi ;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(Il se jette à ses pieds[a].)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon ame déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père ;
Vivez long-temps heureux; qu'Alzire vous soit chère !
Zamore, sois chrétien ; je suis content ; je meurs.

ALVAREZ, à Montèze.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

[a] Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrit pour son ennemi. Il commence à respecter le christianisme ; une conversion subite serait ridicule en de telles circonstances. — Note de 1736, supprimée dès 1738. B.

FIN D'ALZIRE.

NOTES ET VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE D'*ALZIRE*.

[1] ....Me nomme un fils que j'aime.

[2] ....les honneurs souverains.

[3] Cortès, Herman, Pizarre, ont dirigé ma course.

[4] Édition de 1736 :

En chrétiens vertueux changer tous ces héros.

[5] Racine avait dit dans *la Thébaïde*, acte I, scène 5 :

On ne partage pas la grandeur souveraine;

vers que Voltaire a placé dans *Rome sauvée*, acte II, scène 3. B.

[6] ....Par un plus heureux choix.

[7] Par cet exemple un jour.

[8] Vers répété dans *Mahomet*, acte I, scène 2. B.

[9] Voyez la note 4 de *la Mort de César*, page 135. B.

[10] Au fier tyran qui m'aime.

[11] Dans une variante d'*Ériphyle* (voyez t. III, p. 76), il y a :

Vivant, je l'ai vaincu; mort, est-il dangereux?

[12] ....Un amour si fidèle.

[13] A mes vastes desirs.

[14] C'est ainsi qu'on lit dans les éditions de 1736, 1748, 1768, 1775. Feu Decroix proposait de mettre :

Quel est donc ton dessein?

[15] Dans son ode sur le Dix août, Lebrun a dit :

Qu'ils combattent pour l'esclavage;
Nous vaincrons pour la liberté. B.

[16] Ce mouvement est une imitation heureuse de ce vers du quatrième livre des *Géorgiques* de Virgile, IV, 498 :

Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas. K.

[17] Racine a dit dans *Phèdre*, acte I, scène 1 :

Et depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance?

[18] Racine a dit dans *Esther*, acte III, scène 5 :

D'un juste étonnement je demeure frappée.

[19] J'ai trahi mon amant, ses dieux et ma patrie.

[20] Qu'à la foi des chrétiens si je suis engagée,
Sous ce culte divin mon devoir m'a rangée.

[21] Les éditions de 1736 portent une version que je préfère :

A détesté des dieux. B.

[22] ....Se donner en sa vie.

[23] Dans *Andromaque*, acte II, scène 5, Racine a dit :

A de nouveaux mépris l'encourage envers moi.

[24] De la lettre de Voltaire à d'Argental, du 26 janvier 1736, on peut conclure qu'au lieu de ce vers et du suivant, les comédiens avaient mis :

Compte, après cet effort, sur un juste retour.

GUSMAN.

En est-il donc, hélas! qui tienne lieu d'amour?

Dès 1736 on imprima le texte de Voltaire. Mais au lieu de

Mon respect, mon retour,

on avait imprimé

Mon respect, mon amour ;

de sorte que le mot *amour* rimait avec lui-même. J.-B. Rousseau releva cette faute dans sa lettre aux auteurs de la *Bibliothèque française*, du 22 mai 1736, dont j'ai parlé dans ma *Préface* de *la Mort de César*. De Molin, à qui Voltaire avait laissé le soin de l'impression, écrivit une lettre qui est dans la *Bibliothèque française*, tome XXIII, page 354, et où il dit que la faute n'existe que dans quelques exemplaires. Elle est dans celui que j'ai sous les yeux. B.

[25] J'ai suivi les éditions de 1736, 1748, 1768, 1765. Feu Decroix proposait de mettre :

Le charme de ses pleurs. B.

[26] Dans *Brutus*, acte IV, scène 5, Voltaire avait dit :

...........Déjà la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre. B.

27 J'ai promis, il suffit : que t'importe à quel dieu?

28 Et le dieu que j'abhorre.

29 Soldat, guidez mes pas.

30 Voltaire écrivait *Européans;* voyez sa note sur son *Épître dédicatoire* de *l'Orphelin de la Chine,* tome VI, page 405. B.

31 Ce vers et les trois qui le suivent ne sont pas dans les éditions de 1736. Ils furent ajoutés en 1738. Ils ont quelque rapport avec ceux qu'on lit dans *l'Orphelin de la Chine*, acte V, scène 5. B.

32 ....Par notre ignominie.

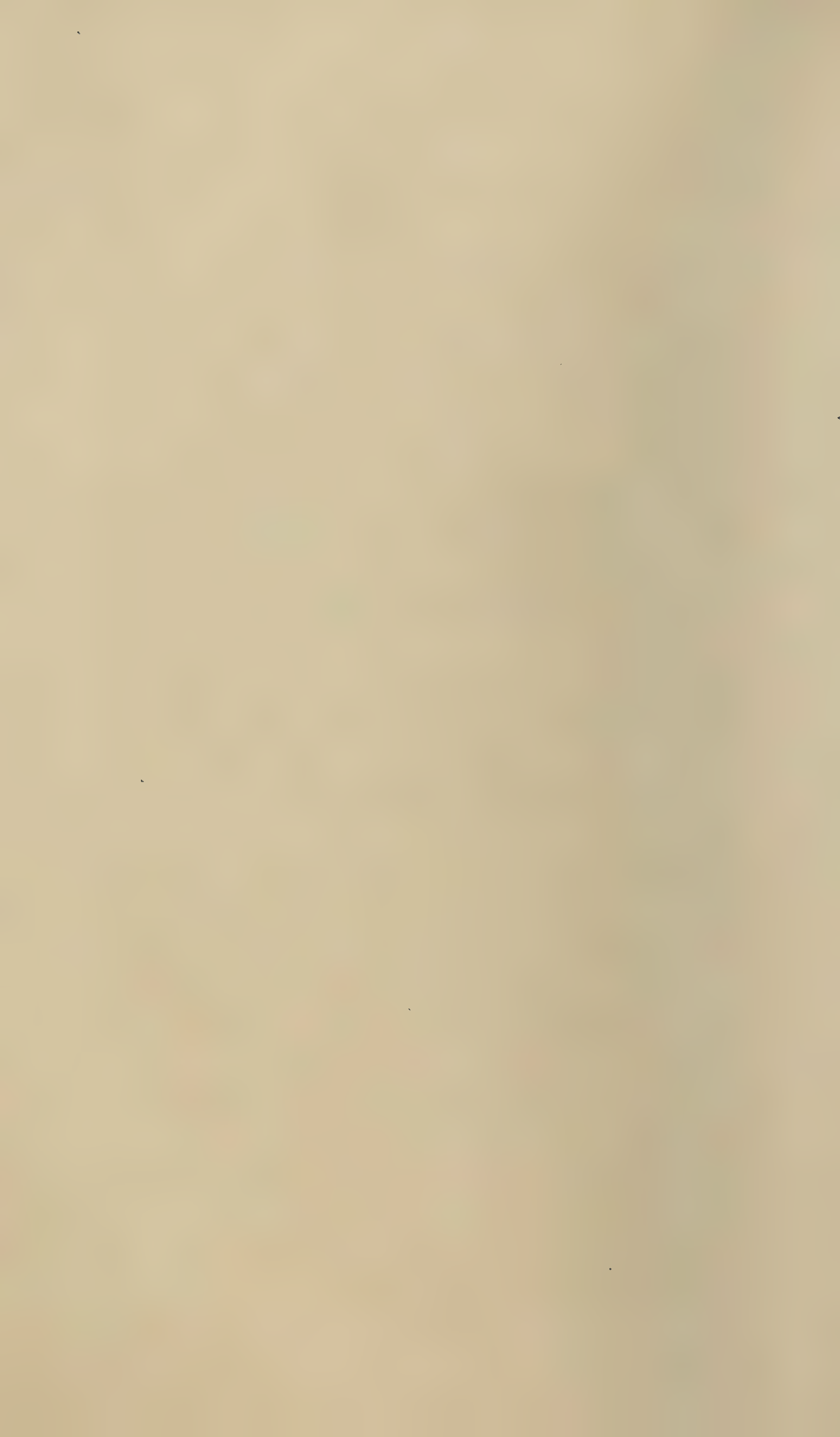
33 C'est le mot du duc de Guise, non à Poltrot, qui l'assassina, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siége de Rouen. Ce mot n'était qu'un trait d'hypocrisie dans un homme qui, sous le prétexte de défendre la religion, avait immolé à son ambition tant de victimes innocentes. K.

FIN DES NOTES ET VARIANTES D'ALZIRE.

L'ENFANT
PRODIGUE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS,
LE 10 OCTOBRE 1736.



PRÉFACE

DU NOUVEL ÉDITEUR.

La comédie de *l'Enfant prodigue* fut représentée, pour la première fois, le 10 octobre 1736, sans avoir été annoncée. «Les comédiens avaient affiché *Britannicus*[1]. L'heure de commencer étant venue, un acteur vint annoncer qu'une des actrices nécessaires pour représenter *Britannicus* venait de tomber malade, ainsi qu'ils ne joueraient point cette pièce; mais que, pour dédommager les spectateurs, ils donneraient la première représentation d'une comédie nouvelle en cinq actes et en vers. Le public ne fut point la dupe de cette petite ruse[2].» Toutefois on ne devina pas l'auteur. Voltaire fut un des premiers soupçonnés; mais on attribuait aussi la pièce à Piron, à La Chaussée, à Destouches. On voit, par plusieurs lettres de Voltaire à mademoiselle Quinault[3], que l'auteur voulait qu'on mît *l'Enfant prodigue* sur le compte de Gresset. Le bruit en courut, et Gresset en fut fort irrité[4]. La pièce n'eut que vingt-deux représentations, à cause de la maladie d'un acteur. Une *Lettre de M. le chevalier de.... à madame la comtesse de....*, imprimée dans le *Mercure* de décembre 1736, est une vive critique de *l'Enfant prodigue*, qui fut repris le 12 janvier 1737, et est resté au théâtre.

La police avait exigé quelques changements[5]. Les prési-

[1] *Bibliothèque française*, tome XXIV, page 174.

[2] Il est bon de se rappeler que Voltaire était alors en fuite, à cause de sa pièce de vers du *Mondain*; voyez tome XIV, pages 126 et 131.

[3] Lettres 433, 454, 479.

[4] *Bibliothèque française*, tome XXIV, page 175.

[5] Voyez les notes 6 et 7, à la fin de la pièce.

dents des différentes cours, sachant qu'on se moquait dans cette pièce d'un président de Cognac, en témoignèrent leur mécontentement; et au lieu du titre de président, on donna sur la scène à Fierenfat celui de sénéchal.

Contant d'Orville, père de celui à qui est adressée la lettre 4595, du 11 février 1766, fit imprimer, en janvier 1737, une *Lettre critique sur la comédie intitulée l'Enfant prodigue*, in-12 de 38 pages. *L'Enfant prodigue* ne fut imprimé qu'à la fin de 1737, et sous le millésime 1738. Le titre de président est restitué à Fierenfat. Dans une édition de 1773, quoique Fierenfat soit qualifié président dans la liste des personnages, il est appelé sénéchal dans le courant de la pièce. Cette édition de 1773, *conforme à la représentation*, présente bien d'autres différences, que je ne donne pas, parceque je les crois l'œuvre des comédiens ou de leurs feseurs; voyez le fragment d'un *Avertissement* de 1742, dans ma note, page 235.

BEUCHOT.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE L'ÉDITION DE 1738.

Il est assez étrange que l'on n'ait pas songé plus tôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans[1], et qui eut environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré[2], on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses

[1] *L'Enfant prodigue*, joué en octobre 1736, fut imprimé à la fin de 1737, treize à quatorze mois après la représentation. B.

[2] « . . . . . .ne s'est point encore déclaré. On l'a attribué à l'auteur de *la Henriade* et d'*Alzire :* nous ne voyons pas trop sur quel fondement; le style de ces ouvrages est si différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main. On a prétendu qu'elle était d'un homme de la cour, déjà connu par des choses très ingénieuses qu'on a de lui. On l'a donnée à un homme d'une profession plus sérieuse.

« Quel que soit l'auteur, nous présentons cette pièce au public comme, etc. »

C'est dans une édition d'Amsterdam, Ledet et compagnie, 1739, in-12, qu'on changea ce passage, et qu'on le mit tel qu'il est aujourd'hui.

La personne d'une profession plus sérieuse à qui Voltaire voulait faire attribuer la pièce est Gresset.

Dans l'édition de 1742 des *OEuvres de Voltaire, l'Enfant prodigue* fait partie du quatrième volume, de l'Avertissement duquel voici la fin :

« La Préface qu'on trouve à la tête de la comédie de *l'Enfant prodigue* est certainement du même auteur. On voit qu'il ne voulait pas alors que cette pièce parût sous son nom. Je n'en puis deviner le motif; car cette pièce est toujours rejouée avec succès : il est vrai que plusieurs personnes, mais particulièrement l'abbé Desfontaines, ennemi personnel de l'auteur, se déchaînèrent contre elle dans sa nouveauté. Mais il n'y a point d'ouvrage qui n'ait eu un pareil sort. Cette pièce a une singularité, c'est d'être la seule qui ait été jusqu'à présent écrite en vers de cinq pieds. On ne la joue pas telle qu'elle est imprimée. Quelques personnes trouvèrent mauvais que l'on jouât un président, quoiqu'il y en ait vingt exemples, et que cela ne

personnes très estimées ; mais elle est véritablement de M. de Voltaire, quoique le style de *la Henriade* et d'*Alzire* soit si différent de celui-ci, qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main. C'est ce qui fait que nous donnons sous son nom cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre français de la variété ; et qui donne des plaisirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée ; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parents prennent différemment part à la scène. On raille très souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une dame très respectable [1] étant un jour au chevet d'une de ses filles [2] qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu, rendez-« la-moi, et prenez tous mes autres enfants ! » Un homme qui avait épousé une autre de ses filles s'approcha d'elle, et la

tire nullement à conséquence. Les comédiens furent obligés de substituer le mot de *sénéchal*, et de changer eux-mêmes plusieurs vers, l'auteur étant alors absent. De plus, il paraît qu'il y a des scènes transposées. Nous donnons cette édition d'après celle que l'auteur en donna la même année. »

Le reste de cet Avertissement et son commencement étant relatifs à de simples dispositions pour les autres parties de ce quatrième volume, il eût été superflu, sinon ridicule, d'en reproduire ici davantage. B.

[1] La première maréchale de Noailles. K.

[2] Madame de Gondrin, depuis comtesse de Toulouse. K.— Voyez ma note, tome XIII, page 27. B.

[3] Le duc de La Vallière. K.

tirant par la manche : « Madame, dit-il, les gendres en sont-« ils ? » Le sang froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant ; et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très bonnes pièces où il ne règne que de la gaîté ; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre ; et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : « Celui qui est le mieux « traité. »

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle *raisonneur* d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable Molière, Regnard, qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie ; le chevalier Ménechme pris pour son frère ; Crispin fesant son testament sous le nom du bon homme Géronte ; Valère parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa cassette ; Pourceaugnac à qui on tâte le pouls, parcequ'on le veut faire passer pour fou ; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce, excitent un rire général. Arlequin ne fait guère rire que quand il se méprend ; et voilà pourquoi le titre de *balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir ; mais je n'ai

jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchants de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. Trissotin et Vadius, par exemple, semblent être de ce genre; *le Joueur, le Grondeur,* qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices, dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parceque dans le rire il entre toujours de la gaîté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartufe;* mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bon homme qui le croit un saint; et l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentiments, à ce qui excite la gaîté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; et je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi.

O imitatores, servum pecus [1]!

Les bons ouvrages que nous avons depuis les Corneille, les Molière, les Racine, les Quinault, les Lulli, les Le Brun, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui

[1] Horace, livre I, épître XIX, vers 19. B.

les a sauvés du naufrage. Encore une fois[1], tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, Si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle; il faut dire, C'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

[1] Voltaire veut sans doute rappeler ce qu'il a dit plus haut, page 237, que le meilleur genre est *celui qui est le mieux traité*. B.

PERSONNAGES.

EUPHÉMON père.
EUPHÉMON fils.
FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'Euphémon.
RONDON, bourgeois de Cognac.
LISE, fille de Rondon.
LA BARONNE DE CROUPILLAC.
MARTHE, suivante de Lise.
JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La scène est à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EUPHÉMON, RONDON.

RONDON.

Mon triste ami, mon cher et vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaisir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON.

Quoi donc?

RONDON.

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids et mesure.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable:
Il est trop fat.

EUPHÉMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah! je suis fait ainsi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou, partit d'ici,
De donner tout à ce sot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville: oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monsieur le président,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche et parle en cadence,
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.
Il est...

EUPHÉMON.

Eh mais! quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laisse, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare; et tout avare est sage[1].
Oh! c'est un vice excellent en ménage,

Un très bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, et ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présents, futurs, à monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien cossu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence:
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

EUPHÉMON.

Je l'ai promis, et j'y satisferai;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée,
Je vois dans l'autre une ame intéressée.

RONDON.

Tant mieux! tant mieux!

EUPHÉMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,

Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Lise?
Lise autrefois à cet aîné promise;
Ma Lise qui...

EUPHÉMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son père?
Pour succéder?

EUPHÉMON.

Non... tout est à son frère.

RONDON.

Ah! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHÉMON.

Il aura Lise et mes biens aujourd'hui;
Et son aîné n'aura, pour tout partage,
Que le courroux d'un père qu'il outrage:
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-temps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence;

Mais cet aîné! quel trait d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'était là!
Te souvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola (ce tour est bagatelle)
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON.

Ah! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or...
Hé, hé!

EUPHÉMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'église
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché?
Comment, pour qui?... Peste, quel débauché!

EUPHÉMON.

Épargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires;
Ne suis-je pas assez infortuné?
Je suis sorti des lieux où je suis né [2]
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue:
Votre commerce ici vous a conduit;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.

Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit : j'y consens, d'accord.
Pardon; mais diable! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHÉMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez...

EUPHÉMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet, et pour son mariage.
Çà, pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême;
Et quand je dis : « Allons, je veux qu'on aime, »
Son cœur docile, et que j'ai su tourner,
Tout aussitôt aime sans raisonner :
A mon plaisir j'ai pétri sa jeune ame.

EUPHÉMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; et je me trompe fort
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissants de son ame novice :
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour :

Le cœur est tendre; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHÉMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très bien séduire.

RONDON.

Lui? point du tout; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon homme! allez, ne craignez rien;
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui;
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCÈNE II.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez, Lise;
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des desirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHÉMON.

Ah! ah! notre féal,

Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal:
Qu'est devenu ce despotique empire?

RONDON.

Comment! après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je sais, mon père, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré;
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le sort[3] nous refuse en beauté;
Être au-dehors discrète, raisonnable;
Dans sa maison, douce, égale, agréable:
Quant à l'amour, c'est tout un autre point;
Les sentiments ne se commandent point.
N'ordonnez rien; l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter:
Ce cœur au moins, difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par-devant notaire.

EUPHÉMON.

C'est, à mon gré, raisonner sensément;

J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais sans vous ma fille, bien apprise,
N'eût devant moi lâché cette sottise.
(à Lise.)
Écoute, toi : je te baille un mari
Tant soit peu fat, et par trop renchéri [4];
Mais c'est à moi de corriger mon gendre :
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux :
C'est là ton lot; et toi, notre beau-père,
Allons signer chez notre gros notaire,
Qui vous alonge en cent mots superflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large visage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, et toi.

EUPHÉMON.

Fort bien.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu, qu'il joint à tous ses airs grotesques

Des sentiments et des travers burlesques!

LISE.

Je suis sa fille; et de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque il a l'ame d'un père:
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant, il cède à mes avis.
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un monsieur Fierenfat?
J'épouserais plutôt un vieux soldat
Qui jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave et d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge et s'admire,
Et, plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin:
Et mes parents, ma fortune, mon âge,

Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux;
Il est le fils de l'ami de mon père;
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses desirs?
Il faut céder : le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle et discrète Lise:
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices;
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, en s'en allant.

N'en parlons plus.

LISE, la retenant.

Il est vrai, sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse.
Était-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE, en s'en allant.

C'était un fou, ma foi, très dangereux.

LISE, la retenant.

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée :
Le malheureux! il cherchait tour-à-tour
Tous les plaisirs; il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigents scélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont sous son nom volé son triste père;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices et ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui :
Il aura Lise; et certes c'est dommage;

Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égarements, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur,
Sous ces défauts, un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais...

MARTHE.

Fuyons; car c'est monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester; c'est un mal nécessaire.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE, LE PRÉSIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.

Surcroît de biens est l'ame d'un ménage:
Fortune, honneurs, et dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela:
Vous entendrez murmurer: « La voilà. »
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agréments que dans le monde j'ai,
Les droits d'aînesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, madame.

MARTHE.

Moi, je la plains: c'est une chose infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang, et vos biens.
Être à-la-fois et Midas et Narcisse,
Enflé d'orgueil et pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne et son argent comptant;
Être en rabat un petit-maître avare,
C'est un excès de ridicule rare:
Un jeune fat passe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie;
C'est à madame: ainsi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(à Lise.)

Le silence est votre fait... Vous, madame,

Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté,
Qui, sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un président pour rien;
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE, à Lise.

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

RONDON.

Ma foi!
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, monsieur?

RONDON.

Écoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons, d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient;
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée:
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné:
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends, moi, l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne;
Et d'assez près la chose nous concerne:
Je le connais; et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.

Le temps est cher, mon nouveau droit d'aînesse
Est un objet.

LISE.

Non, monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait, tout presse; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE.

Comment? moi! ma faute?

RONDON.

Oui.

Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie:
A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentiments, des goûts, et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,

Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom, et son état,
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller ou s'éviter le jour;
Sans joie à table, et la nuit sans amour;
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit:
Que de lumière en une ame si neuve!
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le président;
Vous plairait-il avec monsieur son frère?
Débrouillez-moi, de grace, ce mystère:
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïssez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en sais rien; je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.

Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, madame:
On lit très bien dans le fond de son ame,
On y voit clair; et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir;
Mon œil se ferme, et je ne veux rien voir:
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité:
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur; c'est trop le pénétrer:
Aller plus loin serait le déchirer.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Là-bas, madame, il est une baronne
De Croupillac...

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces compliments, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse et me déplaît!

SCÈNE III.

LISE, MADAME CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse.

LISE.

Des siéges donc. Madame, pardon si...

MADAME CROUPILLAC.

Ah! madame!

LISE.

Eh! madame!

MADAME CROUPILLAC.

Il faut aussi...

LISE.

S'asseoir, madame.

MADAME CROUPILLAC, assise.

En vérité, madame,
Je suis confuse; et dans le fond de l'ame
Je voudrais bien...

LISE.

Madame?

MADAME CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! non, ma mie.
Je ne saurais; je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance
(Un seul, hélas! c'est bien peu, quand j'y pense),

Et j'avais eu grand'peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps (ah! que ce temps vient vite!)
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule; et certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez-vous? et qui vous ai-je pris?

MADAME CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs, et le temps:
Pour mon malheur, hélas! je suis plus sage;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.

MADAME CROUPILLAC.

Si fait;
J'espère encore; et ce serait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous!

MADAME CROUPILLAC.

D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, madame?

MADAME CROUPILLAC.

Eh bien! dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux présidents;
Je haïssais leur personne et leur style;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, madame?

MADAME CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment? en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, et pouvant disposer de moi-même:
Dans Angoulême, en ce temps, Fierenfat
Étudiait, apprenti magistrat;
Il me lorgnait; il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant;
Car il fesait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père:
On s'entremit, on poussa loin l'affaire;
Car en mon nom souvent on lui parla:
Il répondit qu'il verrait tout cela;
Vous voyez bien que la chose était sûre.

LISE.

Oh, oui.

MADAME CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

MADAME CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

MADAME CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je?
(Vous vous troublez!) mon héros de collége,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune et mes larmes:
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière?
Pour moi déjà, par protestation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès sera fait de manière
Que vous, son père, et les enfants que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité je suis toute honteuse
Que mon hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Cessez, madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie;
On nous pourrait aisément accorder:
Pour un mari je ne veux point plaider.

MADAME CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

MADAME CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

SCÈNE IV.

MADAME CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

Oh! oh! ma fille, on nous fait des affaires
Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de protestation.
Eh! vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chasserai bien loin ces créatures.

MADAME CROUPILLAC.

Faut-il encore essuyer des injures?

Monsieur Rondon, de grace, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

MADAME CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi;
C'est un fripon d'espèce toute neuve,
Galant avare, écornifleur de veuve;
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses?

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! si durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

MADAME CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

MADAME CROUPILLAC.

L'affaire
Est effroyable, et le beau sexe entier
En ma faveur ira partout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

MADAME CROUPILLAC.

Ah! vos personnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

MADAME CROUPILLAC.

Il me faut un époux ;
Et je prendrai lui, son vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

MADAME CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

MADAME CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie !

SCÈNE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON, à Lise.

Je voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(à Fierenfat.)
Et vous, monsieur, le roi des pédants fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une baronne afin de l'abuser?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner des airs d'être volage!
Il vous sied bien, grave et triste indolent,

De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frère;
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union:
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ses biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre:
Argent comptant fait et beau-père et gendre.

RONDON.

Il a raison, ma foi! j'en suis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout: va, c'est chose très sûre.
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.
D'écus tournois soixante pesants sacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me désespère!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père;
Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions, toi? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?...

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?
(à Fierenfat.)
Et vous, monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère?

FIERENFAT.

Mon frère? moi, je ne l'ai jamais vu;
Et du logis il était disparu
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur Cujas et Barthole.
J'ai su depuis ses beaux déportements;
Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel et chrétien.
En attendant, vous confisquez son bien:
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant, le contrat est dressé;
Sur tout cela le notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitres cinq, six, sept:
« Tout libertin de débauches infect,
« Qui, renonçant à l'aile paternelle,

« Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
« *Ipso facto*, de tout dépossédé,
« Comme un bâtard il est exhérédé. »

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume;
Je n'ai point lu Cujas, mais je présume
Que ce sont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON.

Ah! laissez là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode;
De cet aîné que t'embarrasses-tu?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni, mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne seront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore:
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi! tu voudrais corriger deux notaires?

Faire changer un contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage,
Jusqu'à présent, du monde et du ménage;
Mais l'intérêt (mon cœur vous le maintient)
Perd des maisons autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtue; et pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter:
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah! le voici, le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature;

Presse-moi donc cette tardive allure:
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui;
Car dans neuf mois je veux, ne te déplaise,
Que deux enfants... Je ne me sens pas d'aise.
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis;
Signons, signons.

EUPHÉMON.

Non, monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi! tout le monde est-il devenu fou?
Chacun dit non: comment? pourquoi? par où?

EUPHÉMON.

Ah! ce serait outrager la nature
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHÉMON.

Non, cette femme est folle, et dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête:
Mais ce n'est pas de ses cris impuissants
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien! quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, et notre affaire accroche?

EUPHÉMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, monsieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il apprise [5]?

EUPHÉMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim; la honte et la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse;
La maladie et l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant:
Sans doute, hélas! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il serait mort!

RONDON.

N'en sois point effrayée;
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah! monsieur, la pâleur
De son visage efface la couleur.

RONDON.

Elle est, ma foi, sensible: ah! la friponne!
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous...?

EUPHÉMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux:
C'est mon bonheur. Mais il serait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contre-temps de mon juste chagrin,
Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laisser couler mes larmes paternelles?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs:
Par une joie indiscrète, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE.

Ah! oui, monsieur, j'approuve vos douleurs;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais, mon père...

RONDON.

Eh! vous n'êtes pas sage.
Quoi! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière!

EUPHÉMON.

Dans ces moments un père est toujours père:
Ses attentats et toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs;
Et ce qui pèse à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la; donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui;
Signons, dansons, allons. Que de faiblesse!

EUPHÉMON.

Mais...

RONDON.

Mais, morbleu! ce procédé me blesse:
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait: douleur n'est bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et suivez mes avis;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense;
Je pleure, hélas! sa mort et sa naissance.

RONDON, à Fierenfat.

Va, suis ton père, et sois expéditif;
Prends ce contrat; le mort saisit le vif.
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne:

Prends-lui la main, qu'il parafe, et qu'il signe.
(à Lise.)
Et toi, ma fille, attendons à ce soir :
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

EUPHÉMON FILS, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître;
Ainsi que moi réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré :
Tout est au diable. Éteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable :
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment;
Manquer de tout, voilà mon élément :
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHÉMON FILS.

Que la misère entraîne d'infamie!

Faut-il encor qu'un valet m'humilie?
Quelle accablante et terrible leçon!
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière;
Il m'accompagne, et son ame grossière,
Sensible et tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité;
Né mon égal (puisque enfin il est homme),
Il me soutient sous le poids qui m'assomme,
Il suit gaîment mon sort infortuné;
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grace, à les connaître;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis!

EUPHÉMON FILS.

Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence?

EUPHÉMON FILS.

Ah! je le crois; car, dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,

Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir; nul ne m'offrit sa bourse:
Puis au sortir, malade et sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHÉMON FILS.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis! les amis! quels infames!

EUPHÉMON FILS.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHÉMON FILS.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle surtout qui, m'aimant sans mystère,
Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis, meublé de mes présents,
De mes bienfaits achetait des amants,
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.

Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON FILS.

Rondon, le père de... Quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine;
Mais, dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions, dans notre adversité...

EUPHÉMON FILS.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère
Moitié plaisant, moitié triste et colère;
Au fond, bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Œil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons ! c'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans;

Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHÉMON FILS.

Ah, malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler:
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON FILS.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux
A pu guider ma misère en ces lieux?
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures;
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHÉMON FILS.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon?
Serais-tu pas parent de la maison?

EUPHÉMON FILS.

Ah! laisse-moi.

JASMIN, en l'embrassant.

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON FILS, en pleurant.

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux:
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux;
Servons-nous-en sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bêche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHÉMON FILS.

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame et la santé du corps.

SCÈNE II.

MADAME CROUPILLAC, EUPHÉMON FILS, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC, dans l'enfoncement.

Que vois-je ici? serais-je aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi! plus j'avise et je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.
(Elle le considère.)
Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui.
Ce cavalier brillant dans Angoulême,

Jouant gros jeu, cousu d'or... c'est lui-même.
(Elle s'approche d'Euphémon.)
Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre et laid.
La maladie altère un beau visage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHÉMON FILS.

Je la connais, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

MADAME CROUPILLAC, s'avançant vers Euphémon fils.

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si piètre posture?

EUPHÉMON FILS.

Ma faute.

MADAME CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellents amis,
C'est pour avoir été volé, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Volé! par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs sont de très honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéants,

Buveurs, joueurs, et conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

MADAME CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé:
Mais vous serez cent fois plus affligé
Quand vous saurez les excessives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHÉMON FILS.

Adieu, madame.

MADAME CROUPILLAC, l'arrêtant.

Adieu! non, tu sauras
Mon accident; parbleu! tu me plaindras.

EUPHÉMON FILS.

Soit, je vous plains : adieu.

MADAME CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu sauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de son métier,
Vint avec moi connaissance lier,
(Elle court après lui.)
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec son père, un seigneur Euphémon.

EUPHÉMON FILS, revenant.

Euphémon?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Ciel! madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,

Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait...

MADAME CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHÉMON FILS.

Quoi! dans ces mêmes lieux?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Puis-je au moins savoir... comme il se porte?

MADAME CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... Que diable vous importe?

EUPHÉMON FILS.

Et que dit-on...?

MADAME CROUPILLAC.

De qui?

EUPHÉMON FILS.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis?

MADAME CROUPILLAC.

Ah! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de son père,
Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHÉMON FILS.

En vérité... je suis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Poursuivons donc. Fierenfat, son cadet,
Chez moi l'amour hautement me fesait;

Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Est-il à vous?

MADAME CROUPILLAC.

Non, ce fat engraissé
De tout le lot de son frère insensé,
Devenu riche, et voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? Quoi! madame, il l'épouse?

MADAME CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHÉMON FILS.

Ce jeune objet aimable..., dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait...

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON FILS, à part.

Ce coup a mis ma patience à bout.
(à madame Croupillac.)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage:
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre:
Tu plains mon sort, un gueux est toujours tendre;
Tu paraissais bien moins compatissant
Quand tu roulais sur l'or et sur l'argent:
Écoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, madame, je vous prie.

MADAME CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON FILS.

Moi, vous servir! hélas! madame, en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure:
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore assez joli.
Ton esprit est insinuant, poli;
Tu connais l'art d'empaumer une fille;
Introduis-toi, mon cher, dans la famille;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat;
Vante son bien, son esprit, son rabat;
Sois en faveur; et lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste;
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHÉMON, voyant son père.

Que vois-je? ô ciel!

(Il s'enfuit.)

MADAME CROUPILLAC.

Cet homme est fou, vraiment:
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

MADAME CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCÈNE III.

EUPHÉMON PÈRE, JASMIN.

EUPHÉMON.

Je l'avouerai, cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte :
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché : las ! je ne vois jamais
De malheureux à peu près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort, ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux !
J'ai deux enfants, ils m'accablent tous deux :
L'un, par sa perte et par sa vie infame,
Fait mon supplice, et déchire mon ame ;
L'autre en abuse ; il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

(apercevant Jasmin qui le salue.)

Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaissez, digne et noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON.

Ah! ah! c'est toi? Le temps change un visage;
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais;
Mais l'âge avance, et le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif:
Le bonheur semble un être fugitif:
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir; le diable me ramène.

EUPHÉMON.

Je t'aiderai: sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui?

JASMIN.

Mais... c'est mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui, n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHÉMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs? est-il sage?

JASMIN.

Il doit l'être.
Je lui connais d'assez bons sentiments;

Il a, de plus, de fort jolis talents;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique:
Ce drôle-là fut très bien élevé.

EUPHÉMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.
Jasmin, mon fils deviendra votre maître:
Il se marie, et dès ce soir peut-être;
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante:
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente;
Vous le verrez chez Rondon, mon voisin;
J'en parlerai. J'y vais: adieu, Jasmin.
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCÈNE IV.

JASMIN.

Ah, l'honnête homme! ô ciel! pourrait-on croire
Qu'il soit encore, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfesante
Du bon vieux temps est l'image parlante[6].

SCÈNE V.

EUPHÉMON FILS, revenant; JASMIN.

JASMIN, en l'embrassant.

Je t'ai trouvé déjà condition,

Et nous serons laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON FILS.

Ah !

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise [7],
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés ?

EUPHÉMON FILS.

Ah ! je ne puis contenir ma tendresse ;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHÉMON FILS.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHÉMON FILS.

Mon cœur ne peut se taire :
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien ?

EUPHÉMON FILS.

Ah !... c'est mon père.

JASMIN.

Qui ? lui, monsieur ?

EUPHÉMON FILS.

Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel, et cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à sa vue !

Qu'il lui portait ses vœux humiliés!
Que j'étais prêt de tomber à ses pieds!

JASMIN.

Qui? vous, son fils? ah! pardonnez, de grace,
Ma familière et ridicule audace;
Pardon, monsieur.

EUPHÉMON FILS.

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHÉMON FILS.

Et c'est aussi ce qui me désespère.
Mais réponds-moi; que te disait mon père?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très gueux;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,
Ce président votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien! il faut développer mon cœur.
Vois tous mes maux, connais leur profondeur:
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,

Être maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Être exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté;
Voilà mon sort: je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, et mort à l'espérance,
Haï du monde, et méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHÉMON FILS.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur? mais vraiment c'est un trait
Digne de vous; ce péché vous manquait.

EUPHÉMON FILS.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense),
Par nos parents l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage:
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse:
Tout l'univers alors m'eût envié;
Mais jeune, aveugle, à des méchants lié,

Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me fesais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas! les violents orages
Des passions qui troublaient mon destin
A mes parents m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste:
J'ai tout perdu; mon amour seul me reste:
Le ciel, ce ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, et c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse;
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHÉMON FILS.

Moi, l'oser voir! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un père, une maîtresse:
J'ai de tous deux outragé la tendresse;
Et je ne sais, ô regrets superflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON FILS, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voilà, je crois, ce président si sage.

EUPHÉMON FILS.

Lui? je n'avais jamais vu son visage.
Quoi! c'est donc lui, mon frère, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal:
J'ai tant pressé, tant sermonné mon père,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.
(en voyant Jasmin.)
Où sont ces gens qui voulaient me servir?

JASMIN.

C'est nous, monsieur; nous venions nous offrir
Très humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire?

JASMIN.

C'est lui, monsieur.

FIERENFAT.

Il sait sans doute écrire?

JASMIN.

Oh! oui, monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait savoir aussi parler.

JASMIN.

Il est timide, et sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie;
Il me paraît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHÉMON FILS.

Rien.

JASMIN.

Oh! nous avons, monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique;
C'est un marché que je veux accepter;
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHÉMON FILS.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON FILS.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHÉMON FILS.

Ciel!... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Monsieur...

FIERENFAT.

Hem!

EUPHÉMON FILS.

En seriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHÉMON FILS.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler et plaire.

FIERENFAT.

Eh! je le crois : mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, et qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux; allons, La Fleur, La Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON FILS.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de palais,
A poing fermé, de deux larges soufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître!

EUPHÉMON FILS.

Ah! soyons sage : il est bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs est de savoir souffrir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME CROUPILLAC, EUPHÉMON FILS, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC.

J'ai, mon très cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon homme Euphémon?
Parle : as-tu vu la future?

EUPHÉMON FILS.

Hélas! non.

MADAME CROUPILLAC.

Comment?

EUPHÉMON FILS.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

MADAME CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.

Reprends cet air imposant et vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait si tôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ai perdue.

MADAME CROUPILLAC.

Eh quoi! quel embarras!

EUPHÉMON FILS.

J'étais hardi lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

MADAME CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De sa maîtresse être le domestique
Est un bonheur, un destin presque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! sois donc vite amoureux, je t'en prie:
Voici le temps; ose un peu lui parler.
Quoi! je te vois soupirer et trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah! de grace!

EUPHÉMON FILS.

Si vous saviez, hélas! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit et confus,

Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, en voyant Lise.

L'aimable enfant! comme elle est embellie!

EUPHEMON FILS.

C'est elle; ô dieux! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords, et d'amour.

MADAME CROUPILLAC.

Adieu : je vais te servir à mon tour.

EUPHÉMON FILS.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

MADAME CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHÉMON FILS.

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHÉMON FILS.

Oh! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN, dans l'enfoncement, ET EUPHÉMON FILS, plus reculé.

LISE.

J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,

Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! et plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat et mon père
En sont plus vifs à presser ma misère:
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard est trop bon;
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne: accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funeste tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah! sans l'aimer, on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.

Vous allez donc être enfin à son frère ?

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'aversion s'est changée en horreur :
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, tirant Marthe par la robe.

Puis-je en secret, ô gentille merveille !
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE, à Jasmin.

Très volontiers.

LISE, à part.

O sort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas ! si misérable ?

MARTHE, venant à Lise.

C'est un des gens de votre président ;
Il est à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, à Jasmin.

Mon cher ami, madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi ! toujours m'excéder !
Et même absent en tous lieux m'obséder !

De mon hymen que je suis déjà lasse!

JASMIN, à Marthe.

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grace.

MARTHE, revenant.

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vite, et courons me cacher.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, EUPHÉMON FILS, s'appuyant sur JASMIN.

EUPHÉMON FILS.

La voix me manque, et je ne puis marcher;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main; venons sur son passage.

EUPHÉMON FILS.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(à Lise.)
Souffrirez-vous...?

LISE, sans le regarder.

Que voulez-vous, monsieur?

EUPHÉMON FILS, se jetant à genoux.

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphémon! grand Dieu! qu'il est changé!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis; votre cœur est vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître:
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint, dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature et l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux, fut de vous offenser.
J'ai reconnu (j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime),
J'ai reconnu ma détestable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur:
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré,
Y reste seul; il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins;
Un malheureux n'a pas de tels desseins:
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je suis venu; l'amour guidait mes pas.

Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si, destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous!

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous, ô ciel! vous, qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah, malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le sais; mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant semblent plus grands encore;
Ils sont affreux, et vous les connaissez:
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE.

Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes,
Qu'enfin domptant vos fougues indiscrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHÉMON FILS.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard aperçu sa lumière!
Trop vainement mon cœur en est épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous avez gagné cette victoire?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux;
Seriez-vous bien et sage et vertueux?

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHÉMON FILS.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie;
Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je respectai les maux qui m'accablaient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentiments, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être;
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je suis;
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant et raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? juste ciel! vous pleurez?

LISE, à Marthe.

Ah! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère!...
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHÉMON FILS.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré :
Haï de lui, proscrit, sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

Eh! quel est donc votre projet enfin?

EUPHÉMON FILS.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom aussi bien que d'état.
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'est point blessé;
Rose et Fabert ont ainsi commencé.

LISE.

Ce désespoir est d'une ame bien haute,
Il est d'un cœur au-dessus de sa faute;
Ces sentiments me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, si de moi je dispose,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je puis prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHÉMON FILS.

O ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON FILS.

Quoi! vos beaux yeux, si long-temps courroucés,
Avec amour sur les miens sont baissés!
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avaient éteints mes crimes.
Ah! si mon frère, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité :
Je vous suis cher, il est déshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie!

MARTHE.

Ma foi, c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés;
Dissimulez.

EUPHÉMON FILS.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parents, votre père!
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embrassé mes genoux;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colère.

SCÈNE IV.

LISE, EUPHÉMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT, dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma visière,
Ou, si mon œil est toujours clair et net,
Je suis... j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.
(en avançant vers Euphémon.)
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire!

EUPHÉMON FILS, en colère.

Je...

JASMIN, se mettant entre eux.

C'est, monsieur, une importante affaire
Qui se traitait, et que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds, quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiser la main!
De la vertu? scélérat!

EUPHÉMON FILS.

Ah! Jasmin,
Que, s'y j'osais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme:
Si c'eût été du moins un gentilhomme!
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être!...

LISE, à Euphémon.

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître!

Je te ferai pendre ici, sur ma foi!

(à Marthe.)

Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?

De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait parfois aux filles comme toi?

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT, à Lise.

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidèle avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconstance est précoce;
Un jour d'hymen! une heure avant la noce!
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, monsieur, votre esprit irrité:
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentiments, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime!

EUPHÉMON FILS.

Oh! c'en est trop.

LISE, à Euphémon.

Quel courroux vous anime?
Eh! réprimez...

EUPHÉMON FILS.

Non, je ne puis souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand...

EUPHÉMON FILS, en colère, et mettant la main sur la garde de son épée.

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez...

EUPHÉMON FILS.

Monsieur le président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Eh! pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits sont nuls: il faut avoir su plaire

Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient point faits pour vous;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, et fait grace à mon zèle :
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens!

EUPHÉMON FILS.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergents.

LISE, *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHÉMON FILS.

Observez
Ce qu'à madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, monsieur, qui m'en devez, peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHÉMON FILS.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.
C'est quelque amant en valet déguisé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ignore;
Ma destinée est incertaine encore :
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, et vite instrumenter.
(à Lise.)
Allez, perfide, et craignez ma colère;
J'amènerai vos parents, votre père;
Votre innocence en son jour paraîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCÈNE V.

LISE, EUPHÉMON FILS, MARTHE.

LISE.

Eh! cachez-vous, de grace; rentrons vite :
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre père apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait apaiser son courroux;
Il penserait qu'une fureur nouvelle
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle;
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour [8].
Cachez-vous bien...

(à Marthe.)

Prends soin qu'il ne paraisse.
Eh! va donc vite.

SCÈNE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien! ma Lise, qu'est-ce?
Je te cherchais, et ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(Elle sort.)

RONDON.

Ce président est donc bien dangereux!
Je voudrais être incognito près d'eux;

Là... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amants qu'à l'hymen on destine.

SCÈNE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENTS.

FIERENFAT.

Ah! les fripons, ils sont fins et subtils.
Où les trouver? où sont-ils? où sont-ils?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétends-tu? que cherches-tu? qu'as-tu 9?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tudieu! prends garde, arrête, observe.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois!
Je suis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre!

FIERENFAT.

Hélas! il est trop vrai, beau-père:

RONDON.

Eh quoi! la chose...

FIERENFAT.

Oh! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me poussez...

FIERENFAT.

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON.

Si je croyais...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Lise de mes mains.

FIERENFAT.

Étranglez donc, car la chose est prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte et le regard baissé;
Elle avait l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh, voyez-vous, Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah! je me sauve à peine entre tes bras:
Que de danger! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure!
Cher Euphémon, cher et funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.
(à Marthe.)
Prends garde au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués;
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédants en robe:
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien ! Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue;
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait : « Mon fils, sachons la vérité. »
Moi, toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE.

On ne sait rien ?

JASMIN.

Non, rien; mais dès demain
On saura tout, car tout se sait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père :
Je tremble encore, et tout accroît ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
Il m'aidera...

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes

Que tout ceci ne soit cruel pour vous;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton sévère, et quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous; avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence:
Leurs cris, leur zèle, et leur sainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre:
Je n'ai jamais vu semblable bagarre:
Tout le logis est sens dessus dessous.
Ah! que les gens sont sots, méchants, et fous!
On vous accuse, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déjà renvoyés,
Tout interdits, sans boire, et point payés;
Pour le festin six tables bien dressées [10]
Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu;
Il lève au ciel les yeux; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache si noire

Souillé l'honneur de vos jours innocents;
Par des raisons il combat vos parents:
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse!

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, madame.

LISE.

Ah! gardons-nous-en bien;
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

Matoise! mijaurée!
Fille pressée, ame dénaturée!
Ah! Lise, Lise, allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corsaire?
Son nom? son rang? comment t'a-t-il pu plaire?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère?
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non?* toujours ce chien de ton;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative est pour moi trop suspecte:
Quand on a tort, il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, et qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'est parler cela; quand je menace,
On est petit...

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh! que pourra-t-il faire?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer,
Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A sa demande encor faut-il souscrire?
A ce bon homme elle veut s'expliquer;
On peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
Qu'en confidence elle lui parle seule;
Puis sur-le-champ je cloître ma bégueule.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

Digne Euphémon, pourrai-je te toucher?
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(à Marthe.)
Écoute un peu.
(Elle lui parle à l'oreille.)

MARTHE.

Vous serez obéie.

SCÈNE V.

EUPHÉMON PÈRE, LISE.

LISE.

Un siége... Hélas!.. Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON, l'empêchant de se mettre à genoux.

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHÉMON PÈRE.

Qui? vous! ma fille?

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHEMON PÈRE.

Après l'éclat et la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

LISE.

Soyez mon juge, et lisez dans mon cœur;
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Écoutez-moi ; vous allez reconnaître
Mes sentiments, et les vôtres peut-être.

(Elle prend un siége à côté de lui.)

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre et plus pure amitié,
A quelque objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grace, en mérite, en talents;
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, et même l'amitié.

EUPHÉMON PÈRE.

Eh bien?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, et suivis des remords;
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme et fidèle,

Il eût repris sa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHÉMON PÈRE.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Est un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grace, un mot; votre ame est noble et belle;
La cruauté n'est pas faite pour elle:
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris?

EUPHÉMON PÈRE.

Oui, je l'avoue, et ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine et pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,

Et repousser encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds!
Le pourriez-vous?

EUPHÉMON PÈRE.

Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils, loin d'ici,
Est dans le crime à jamais endurci:
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grace?

LISE.

La demander! sans doute, il y viendra;
Vous l'entendrez; il vous attendrira.

EUPHÉMON PÈRE.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur et sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux, d'excès de repentir.

EUPHÉMON PÈRE.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait!

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHÉMON PÈRE.

Ah! s'il m'aimait! Mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De son cœur.

EUPHÉMON PÈRE.

Mais sauriez-vous...?

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON PÈRE.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens;
Ayez pitié du déclin de mes ans:
J'espère encore, et je suis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils; jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!
Expliquez-vous; parlez-moi.

LISE.

Je le veux[11]:
Il en est temps, il faut vous satisfaire.

(Elle fait quelques pas, et s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.

Venez enfin.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON PÈRE, EUPHÉMON FILS, LISE.

EUPHÉMON PÈRE.

Que vois-je? ô ciel!

EUPHÉMON FILS, aux pieds de son père.

Mon père,
Connaissez-moi, décidez de mon sort;
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHÉMON PÈRE.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHÉMON FILS.

Le repentir, l'amour, et la nature.

LISE, se mettant aussi à genoux.

A vos genoux vous voyez vos enfants;
Oui, nous avons les mêmes sentiments,
Le même cœur...

EUPHÉMON FILS, en montrant Lise.

Hélas! son indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offense;
Suivez, suivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'espérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous et d'elle;
Et si je vis, ah! c'est pour mériter
Ces sentiments dont j'ose me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue?
De quels transports votre ame est-elle émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné...

EUPHÉMON PÈRE, se levant et l'embrassant.

C'est la tendresse, et tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme.

(à Euphémon.)

J'étais à lui; permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,

Il ne veut rien ; et s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON, MADAME CROUPILLAC, FIERENFAT, RECORS, SUITE.

FIERENFAT.

Ah! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise,
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE, à Rondon.

Ouvrez les yeux, et connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frère.

EUPHÉMON PÈRE.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez! ce fripon, mon frère?

LISE.

Oui.

MADAME CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh! oh! je joue un fort singulier rôle:
Tudieu, quel frère!

EUPHÉMON PÈRE.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

MADAME CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHÉMON FILS, à Fierenfat.

Il faut enfin que vous me connaissiez:
C'est vous, monsieur, qui me la ravissiez.
Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envierez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang et des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez... moi, j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, monsieur, dans son cœur.

EUPHÉMON PÈRE.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée;
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

MADAME CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Tout ébaubie, et toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(à Euphémon fils.)
Vite, épousez : le ciel vous favorise,
Car tout exprès pour vous il a fait Lise;
Et je pourrais par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE.

(à Rondon.)
De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame et fidèle et sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage...

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage...

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si surtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère :
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme, et du bien.

MADAME CROUPILLAC.

Eh ! fi, vilain ! quel cœur sordide et chiche !
Faut-il toujours courtiser la plus riche ?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux ?
Ne suis-je pas en date la première ?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs serments, tous couchés par écrit;
Des madrigaux, des chansons sans esprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses :
Nous plaiderons; je montrerai les pièces :
Le parlement doit, en semblable cas,
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère;
Épouse-la, crois-moi, pour t'en défaire [12].

EUPHÉMON PÈRE, à madame Croupillac.

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président;
Votre procès lui devrait plaire encore;
C'est un dépit dont la cause l'honore :
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfants, dans ces moments prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères.

Nous [13], mon ami, rendons graces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut (et mon cœur le confesse)
Désespérer jamais de la jeunesse.

FIN DE L'ENFANT PRODIGUE.

NOTES ET VARIANTES

DE LA COMÉDIE DE *L'ENFANT PRODIGUE.*

[1] Dans une lettre à mademoiselle Quinault, du 26..... 1736, Voltaire se plaint de ce qu'on avait dit à la représentation :

Il est bien chiche; et tout avare est sage.

[2] Euphémon, dans cette même scène, a déjà dit :

Je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

[3] L'édition de 1738 porte :

Ce que le ciel nous refuse en beauté.

[4] Il paraît que les comédiens avaient mis :

Pédant, avare, et sot, et renchéri.

Voltaire s'en plaint dans sa lettre à mademoiselle Quinault, déjà citée. B.

[5] Une édition de 1773, *conforme à la représentation*, est la seule qui porte *apprise*. Dans toutes les autres, soit antérieures, soit postérieures, il y a *appris*. B.

[6] Voltaire avait mis :

Ses cheveux blancs, son air, et sa démarche,
Ont, à mon sens, l'air d'un vrai patriarche.

La police exigea la suppression de ces vers, et aux premières représentations les comédiens mirent :

Ses cheveux blancs, son air, et ses manières,
Retracent bien les vertus de nos pères.

Les deux vers qu'on lit aujourd'hui dans le texte sont dans l'édition de 1738. B.

[7] Le mot *exorcise* ayant choqué la police, les comédiens y substituèrent *tympanise;* et Voltaire, mécontent de ce changement, disait de remplacer ce vers et le précédent par :

S'il te plaît, quel accès de folie!
Pourquoi ces yeux, cet air de gens qu'on lie?

Mais on laissa, en 1738, imprimer la version qu'on avait défendu de réciter en 1736. B.

[8] Dans une lettre à mademoiselle Quinault, Voltaire dit de finir ici le quatrième acte. B.

[9] Édition de 1738 :

Que t'a-t-on fait? qu'est-ce que tu poursuis?
Que cherches-tu, qu'as-tu?

FIERENFAT.

J'ai que je suis...
Ah! je le suis; oui, je le suis, beau-père!
Oui, je le suis.

RONDON.

Comment donc? quel mystère!

FIERENFAT.

Votre fille... ah! je suis, je suis au bout.

RONDON.

Si je croyais...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

[10] Dans *la Femme qui a raison*, acte II, scène I, Voltaire a dit :

Quoi! deux tables encore impudemment dressées!
Des débris d'un festin, des chaises renversées.... B.

[11] Édition de 1738 :

LISE.

Je le veux;
Eh bien! sachez...

SCÈNE VI.

LISE, EUPHÉMON PÈRE, FIERENFAT, RONDON, EUPHÉMON FILS, l'épée à la main; MADAME CROUPILLAC, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vite, qu'on l'environne;
Point de quartier, saisissez sa personne.

RONDON, aux exempts.

Montrez un cœur au-dessus du commun;
Soyez hardis, vous êtes six contre un.

LISE.

Ah, malheureux! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire?

EUPHÉMON FILS.

Lâches, fuyez... où suis-je? c'est mon père!

(Il jette son épée.)

EUPHÉMON PÈRE.

Que vois-je, hélas!

EUPHÉMON FILS, aux pieds de son père.

Un trop malheureux fils,
Qu'on poursuivait, et qui vous est soumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'est lui.

FIERENFAT.

Mon frère?

MADAME CROUPILLAC.

O ciel!

MARTHE.

Lui-même.

EUPHÉMON FILS.

Connaissez-moi, décidez de mon sort, etc.

[12] C'est ici que devaient venir les quatre vers qu'on lit dans une lettre à mademoiselle Quinault:

MADAME CROUPILLAC, à Fierenfat.

C'est fort bien dit; à la fin je raurai
Mon président : je vous le rangerai;
Je vous... Allons, qu'on nous conjoigne ensemble;
Viens çà, pédant, qu'on m'épouse et qu'on tremble. B.

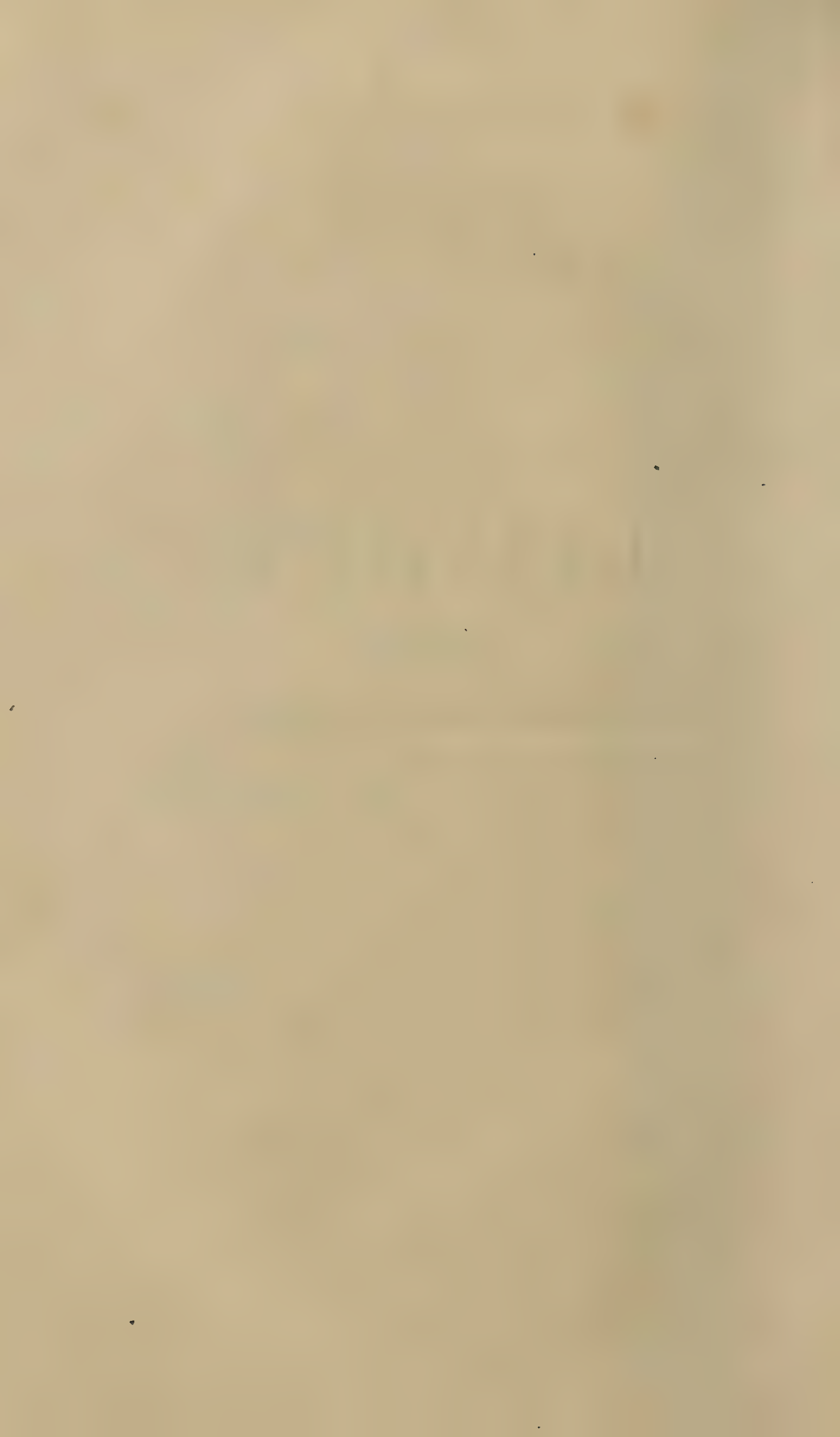
[13] L'édition de 1773 est la seule qui porte *nous :* dans toutes les autres, soit antérieures, soit postérieures, on lisait *vous.* B.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DE L'ENFANT PRODIGUE.

L'ENVIEUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN VERS.



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

L'abbé de La Mare (voyez tome LII, page 143) étant venu passer quelque temps à Cirey, dans les derniers mois de 1738, Voltaire, qui lui avait souvent envoyé de l'argent, ne put lui donner que cent livres; mais il lui remit le manuscrit d'une comédie dont il devait partager le produit avec un jeune homme plus sage et plus pauvre que lui [1]. Cette comédie était celle de *l'Envieux*. Voltaire croyait n'avoir fait qu'une action de bon chrétien, et non un bon ouvrage [2], en peignant l'abbé Desfontaines sous le nom de l'Envieux.

Madame du Châtelet n'approuvait pas cet ouvrage, puisqu'elle desirait qu'il ne parût point [3]. Il n'était question de rien moins que de le faire représenter sur le Théâtre-Français; Voltaire tenait beaucoup à ce projet; madame du Châtelet voulait qu'on l'abandonnât [4].

Voltaire était malade lorsque La Mare envoya à Cirey un gros paquet que madame du Châtelet, par sollicitude pour Voltaire [5], ouvrit à son insu : il contenait le manuscrit de *l'Envieux*.

Madame du Châtelet parle encore de *l'Envieux* dans ses lettres des 7 janvier et 10 janvier 1739. Ce qu'elle desirait eut

[1] Lettre de Voltaire à d'Argental, du 5 décembre 1738; voyez t. LIII, p. 345.

[2] Lettre de Voltaire à d'Argental, de décembre 1738; voyez tome LIII, page 355.

[3] Lettre de madame du Châtelet à M. d'Argental, du 25 décembre 1738; voyez *Lettres inédites de madame du Châtelet*, 1806, in-8° et in-12.

[4] Lettre de madame du Châtelet, du 29 décembre 1738.

[5] Voyez id.

lieu : cette comédie ne fut pas représentée. L'auteur la perdit totalement de vue ; et long-temps on la crut anéantie. Les éditeurs de Kehl n'avaient pu se la procurer. Mais long-temps après l'édition terminée, feu Decroix, l'un de ces éditeurs, constant dans ses recherches sur tout ce qui concernait Voltaire, parvint à la trouver.

Elle devait faire partie d'un supplément qu'il préparait pour les éditions de Kehl. Il est mort en 1827 sans exécuter ce projet. Quelques heures avant de mourir, il m'envoya la copie qu'il avait faite de *l'Envieux*, et c'est sur cette copie unique que j'imprime cette pièce, qui n'avait pas encore vu le jour.

Paris, ce 14 décembre 1833.

BEUCHOT.

L'ENVIEUX.

PERSONNAGES.

CLÉON, officier général commandant de la province.

HORTENSE, épouse de Cléon.

ARISTON, ami de Cléon et d'Hortense.

CLITANDRE, ami d'Ariston.

ZOILIN, écrivain de feuilles littéraires périodiques, introduit et accueilli chez Cléon sous les auspices d'Ariston.

NICODON, neveu de Zoïlin.

LAURE, suivante d'Hortense.

UN EXEMPT de maréchaussée.

LA FLEUR, valet de chambre d'Hortense.

UN LAQUAIS.

GARDES.

PLUSIEURS VALETS de la suite de Cléon.

La scène est dans le château de Cléon.

L'ENVIEUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZOILIN, une gazette à la main, se promenant dans l'antichambre d'Hortense.

Que ces gazettes-là sont des choses cruelles!
J'y vois presque toujours d'affligeantes nouvelles.
A de plats écrivains l'on donne pension,
A Valère un emploi, des honneurs à Damon;
Le petit monsieur Pince est de l'académie;
A la riche Chloé Dalinval se marie.
De parvenir comme eux n'aurais-je aucun moyen?
O Fortune bizarre! ils ont tout, et moi rien [1].
Aujourd'hui le mérite à cent dégoûts s'expose.
Autrefois, au bon temps, c'était tout autre chose...
Voyons, tâchons d'entrer.

SCÈNE II.

ZOILIN, LA FLEUR, sortant de l'appartement d'Hortense.

ZOÏLIN.

Bonjour, monsieur La Fleur.
Puis-je vous demander si j'obtiendrai l'honneur

D'entrer à la toilette, et si madame Hortense
Voudra bien agréer mon humble révérence ?

LA FLEUR.

Non, monsieur Zoïlin.

ZOÏLIN.

Je n'entrerai point ?

LA FLEUR.

Non ;
Madame en ce moment est avec Ariston.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ZOILIN.

Ce monsieur Ariston est heureux, je l'avoue :
Partout on le reçoit, on le fête, on le loue.
Le maître de céans, Cléon, est son appui,
Et laisse, en tout honneur, son épouse avec lui.
Je ne suis point jaloux, mais je sens qu'à mon âge
Piquer une antichambre est d'un bas personnage ;
Tandis que mon égal, du haut de sa faveur,
Se donne encor les airs d'être mon protecteur.
Cette amitié d'Hortense est pour moi fort suspecte...
Je sais que le public l'estime et la respecte...
Le public est un sot ; j'appelle, sans détour,
Une telle amitié le masque de l'amour.
Que le sort d'Ariston m'humilie et m'outrage !

SCÈNE IV.

ZOILIN, UN LAQUAIS, porteur d'une lettre.

LE LAQUAIS.

Monsieur...

ZOÏLIN.

Que me veux-tu ?

LE LAQUAIS.

C'est, monsieur, un message.

ZOÏLIN.

Pour moi ?

LE LAQUAIS.

Non pas, c'est pour Ariston, votre ami.
Le duc d'Elbourg l'attend à quelques pas d'ici.
On doit souper ce soir chez madame Tullie,
Qui nous donne le bal avec la comédie.

ZOÏLIN.

Et moi, je n'en suis point ?

LE LAQUAIS.

Non, monsieur. Dites-moi
Où je pourrai trouver votre ami.

ZOÏLIN.

Par ma foi,
Je n'en sais rien. Cours, cherche.

(Le laquais sort.)

SCÈNE V.

ZOILIN, seul.

Ha ! je perds patience.
Que je souffre en secret ! quels dégoûts ! plus j'y pense,

Moins je puis concevoir comment certaines gens,
Avec très peu d'esprit, nul savoir, sans talents,
Ont trouvé le secret d'éblouir le vulgaire,
De captiver des grands la faveur passagère,
De faire adroitement leur réputation.
Chacun veut réussir, veut percer, cherche un nom.
Le plus petit gredin, dans l'estime du monde,
Croit s'ériger un trône où son orgueil se fonde;
Et ce trône si vain, ce règne des esprits,
Ce crédit, ces honneurs, de quoi sont-ils le prix?
Je vois qu'on y parvient par cent brigues secrètes,
Par de mauvais dîners que l'on donne aux poëtes
Qui font bruit au Pont-Neuf, aux cafés, aux tripots.
Réussir quelquefois est le grand art des sots.
Pour moi, depuis trente ans j'intrigue, je compose,
J'écris tous les huit jours quelque pamphlet en prose.
Quels tours n'ai-je pas faits? que n'ai-je point tenté?
Cependant je croupis dans mon obscurité.

SCÈNE VI.

ZOILIN, LAURE, sortant de l'appartement d'Hortense.

ZOÏLIN.

Eh bien, pourrai-je entrer?

LAURE.

Non, monsieur, pas encore.

ZOÏLIN.

Du moins, en attendant, parlez-moi, belle Laure.
Faut-il que le destin, qui comble de ses dons
Tant d'illustres faquins, tant de fières laidrons,

Puisse au méchant métier d'une fille suivante
Réduire une beauté si fine et si piquante!

LAURE.

Servir auprès d'Hortense est un sort assez doux.

ZOÏLIN.

Allez, vous vous moquez; il n'est pas fait pour vous.

LAURE.

Vous le croyez, monsieur?

ZOÏLIN.

De vous avec Hortense,
Savez-vous, entre nous, quelle est la différence?

LAURE.

Eh mais, oui.

ZOÏLIN.

L'avantage est de votre côté.
Vous avez tout, jeunesse, esprit, graces, beauté.
Elle n'a, croyez-moi, que son rang, sa richesse.
Le hasard qui fait tout la fit votre maîtresse.
Moins aveugle, il eût pu la rabaisser très bien
A l'état de suivante, et vous placer au sien.

LAURE.

Je n'avais jamais eu cette bonne pensée.
Je la trouve, en effet, très juste, et très sensée.
Vous m'éclairez beaucoup, vous me faites sentir
Que j'étais dès long-temps très lasse de servir.

ZOÏLIN.

Qui, vous, servir Hortense? et pourquoi, je vous prie?
Ce monde-ci, ma fille, est une loterie;
Chacun y met: on tire, et tous les billets blancs
Sont, je ne sais pourquoi, pour les honnêtes gens.
Voyez monsieur Cléon, ce fier mari d'Hortense,

Qui nous écrase ici du poids de sa puissance;
Dont l'insolent accueil est un rire outrageant;
Qui m'avilit encor, même en me protégeant;
Qui croit que la raison n'est rien que son caprice;
Qui nomme impudemment sa dureté, justice:
Cet homme si puissant, entre nous, quel est-il?
Un ignare, un pauvre homme, un esprit peu subtil.
Cependant vous voyez, il est chéri du maître;
Chacun est son esclave, ou cherche à le paraître;
Et moi, dans sa maison, je rampe comme un ver.

LAURE.

Pour moi, je n'ai jamais pu supporter son air.

ZOÏLIN.

Son front toujours se ride.

LAURE.

Il est dur, difficile,

Parlant peu.

ZOÏLIN.

Pensant moins.

LAURE.

Sombre.

ZOÏLIN.

Pétri de bile.

LAURE.

Si sérieux!

ZOÏLIN.

Si noir!

LAURE.

De madame jaloux,

Maître assez peu commode, et très fâcheux époux.
Je le planterai là.

ZOÏLIN.

Vous ferez à merveille.
Il faut vous établir, et je vous le conseille.
Cléon depuis long-temps me promet un emploi;
Mais dès que je l'aurai, je vous jure ma foi
Que monseigneur Cléon reverra peu ma face.
J'ai fait assez ma cour, je veux qu'on me la fasse.
Aidez-moi seulement, je vous promets dans peu
De vous faire épouser Nicodon, mon neveu.

LAURE.

C'est trop d'honneur.

ZOÏLIN.

L'amour sous votre loi l'engage.

LAURE.

Bon, bon! c'est un jeune homme à son apprentissage,
Qui ne sait ce qu'il veut, et qui n'est point formé.
Il est si neuf, si gauche! il n'a jamais aimé.

ZOÏLIN.

Il en aimera mieux. Oui, mon enfant, j'espère
Entre vous deux bientôt terminer cette affaire;
Mais à condition que vous m'avertirez
De ce qu'on fait ici, de ce que vous verrez;
De ce qu'on dit de moi chez monsieur, chez madame:
Je veux savoir par vous tout ce qu'ils ont dans l'ame.
Rapportez mot pour mot les propos d'Ariston,
Et les moindres secrets de toute la maison.
Pour votre bien, ma fille, il faut de tout m'instruire;
Ne parlez qu'à moi seul et laissez-vous conduire.

LAURE.

Très volontiers, monsieur; et tout présentement

(On entend la sonnette de l'appartement.)

Je veux... Madame sonne,... et voici mon amant.

(A Nicodon qui entre.)

Bonjour, mon beau garçon; votre oncle est adorable.
Ah, quel oncle! il médite un projet admirable!
Il veut... croyez, suivez, faites ce qu'il voudra:
Plaisir, fortune, honneur, tout de vous dépendra.

(On entend encore la sonnette, Laure s'enfuit précipitamment.)

ZOÏLIN, à part.

Il est bon de gagner cette franche étourdie.

SCÈNE VII.

ZOILIN, NICODON.

ZOÏLIN.

Toi, que viens-tu chercher?

NICODON.

Mon oncle, je vous prie,
L'auriez-vous déjà vu?

ZOÏLIN.

Qui?

NICODON.

Notre cher patron,
Mon protecteur, le vôtre?

ZOÏLIN.

Eh, qui donc?

NICODON.

Ariston.

ZOÏLIN.

Pourquoi? que lui veux-tu?

NICODON.

Ce que je veux? lui plaire...

Je voudrais pour beaucoup prendre son caractère;
L'étudier du moins, lui ressembler un peu.

ZOÏLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, mon nigaud de neveu,
Bel-esprit de collége, imbécille cervelle,
Pourquoi voulez-vous prendre Ariston pour modèle?
Pourquoi pas moi?

NICODON.

Pardon, mais, c'est, mon oncle, c'est...
Qu'Ariston chaque jour se voit fêté, qu'il plaît,
Qu'il réussit partout; c'est que, sans peine aucune,
Le chemin du plaisir le mène à la fortune;
Que chacun le recherche, et profite avec lui;
Tandis que toujours seul vous périssez d'ennui.
Je sens que je pourrais, pour peu qu'on me seconde,
Devenir à mon tour un homme du beau monde.

ZOÏLIN, à part.

Pauvre garçon!

NICODON.

Comment en trouver le moyen?

ZOÏLIN, à part.

Le plaisant animal! il a, je le vois bien,
Juste l'esprit qu'il faut pour faire des sottises.
Par sa simplicité poussons nos entreprises.

(à Nicodon.)

Mon ami, du beau monde avant peu tu seras;
Suis mes conseils en tout, et tu réussiras.

NICODON.

Vous n'avez qu'à parler.

ZOÏLIN.

Il faut, sur toute chose,

Lorsqu'au grand jour du monde un jeune homme s'expose,
Il faut, pour débuter, aimer quelque beauté
Un peu sur le retour, riche, et de qualité;
Hortense, par exemple.

NICODON.

Ah ! c'est me faire injure
De penser...

ZOÏLIN.

Non, ma foi ! c'est la vérité pure.
Je sais cent jeunes gens plus sots, plus mal tournés,
De leur bonne fortune eux-mêmes étonnés.
Tout le secret consiste...

NICODON.

Ah ! c'est madame Hortense.

ZOÏLIN.

Oui, son cher Ariston avec elle s'avance.

NICODON.

Qu'ils me plaisent tous deux !

SCÈNE VIII.

HORTENSE, ARISTON, ZOILIN, NICODON.

HORTENSE, à Zoïlin et à Nicodon.

Avec plaisir vraiment
Je vous rencontre ici tous deux en ce moment.
Apprenez de ma bouche une heureuse nouvelle,
Qui doit vous réjouir.

NICODON, fesant une grande révérence.

Madame, quelle est-elle ?

HORTENSE, à Zoïlin.

Vous connaissez, monsieur, ce beau poste vacant,

Et que tant de rivaux briguaient avidement?

ZOÏLIN.

Oui, madame; et j'ai cru...

HORTENSE.

La brigue était bien forte:
Enfin c'ést Ariston, votre ami, qui l'emporte.

NICODON, bas à Zoïlin.

Vous pâlissez, mon oncle!

ZOÏLIN, à Ariston, avec contrainte.

Ah! recevez, monsieur,
(bas à part.) (haut.)
Mes compliments... J'enrage. Et c'est du fond du cœur.

ARISTON.

Je veux bien l'avouer; la part si peu commune
Que chacun daigne prendre à ma bonne fortune
Est un très grand honneur, un bien plus cher pour moi,
Un plaisir plus touchant que cet illustre emploi;
Et ce qui plus encore flatte en secret mon ame,
C'est qu'un tel choix n'est dû qu'aux bontés de madame.
Mais elle sait aussi que la seule amitié
Peut remplir tout mon cœur, à ses bienfaits lié.
Touché, reconnaissant de lui devoir ma place,
J'ose lui demander encore une autre grace.

ZOÏLIN, avec étonnement.

Oh, oh!

ARISTON.

C'est de souffrir qu'on puisse y renoncer
En faveur d'un ami qu'on voudrait y placer.

ZOÏLIN, d'un air satisfait.

Bon, cela.

ARISTON.

C'est pourquoi je parlais à madame.
Un tel bienfait, sans doute, est digne de son ame;
Car enfin cet emploi, l'objet de tant de vœux,
Si je le peux céder, rend deux hommes heureux.

ZOÏLIN.

Deux heureux à la fois! votre ame est généreuse:
Cette noble action sera très glorieuse.
J'ai bien pensé d'abord que ce poste, entre nous,
Quelque beau qu'il puisse être, est au-dessous de vous.

HORTENSE, à Ariston.

Non, gardez cette place: elle en sera plus belle.
Et pourquoi la quitter? c'est le prix du vrai zèle,
C'est le prix des talents; et les cœurs vertueux
(Car il en est encor) joignaient pour vous leurs vœux.
Ce choix les satisfait, il remplit leur idée.
Songez qu'au vrai mérite une place accordée
Est un bienfait du roi, pour tous les gens de bien.
Je vous ai toujours vu penser en citoyen,
Et vous savez assez qu'à son devoir docile,
Il faut rester au poste où l'on peut être utile.

ARISTON.

J'en demeure d'accord; mais ce n'est pas à moi
De penser que moi seul puisse être utile au roi.
Je sais qu'un honnête homme est né pour la patrie;
Mais, sans vouloir m'armer de fausse modestie,
Je connais bien des gens dont l'esprit, dont l'humeur
De ce fardeau brillant soutiendraient mieux l'honneur.
Enfin, je l'avouerai, ces places desirées
Ne seraient à mes yeux que des chaînes dorées.
Mon esprit est trop libre, il craint trop ces liens:

On ne vit plus alors pour soi ni pour les siens.
L'homme (on le voit souvent) se perd dans l'homme en place.
Je vis auprès de vous : tout le reste est disgrace.
La tranquille amitié, voilà ma passion :
Je suis heureux sans faste et sans ambition.
Sans que le sort m'élève et sans qu'il me renverse,
Je suis né pour jouir d'un sage et doux commerce,
Pour vous, pour mes amis, pour la société.
Dès long-temps rien ne manque à ma félicité :
Votre noble amitié, sur qui mon sort se fonde,
Me tient lieu de fortune et des honneurs du monde.
Que me vaudrait de plus un illustre fardeau ?
Qu'obtiendrai-je de mieux de l'emploi le plus beau ?
Dans les soins qu'il entraîne, et les pas qu'il nous coûte,
Que pourrait-on chercher ? c'est le bonheur sans doute ;
Mais ce bonheur enfin, je l'ai sans tout cela.
Qui sait toucher au but ira-t-il par-delà ?

ZOÏLIN.

Vous parlez bien. Cédez à votre noble envie :
Il ne faut pas, monsieur, se gêner dans la vie.
Dans vos justes dégoûts sagement affermi,
Faites de cet emploi le bonheur d'un ami.
Vous saurez le choisir prudent, discret, capable.

ARISTON.

Oui.

ZOÏLIN.

Plein d'esprit.

ARISTON.

Assez.

ZOÏLIN.

Qui soit d'âge sortable.

ARISTON.

D'un âge mûr.

ZOÏLIN.

Qui sache écrire noblement.

ARISTON.

Oui, très bien.

ZOÏLIN, bas à part.

Ma fortune est faite en ce moment.

(à Ariston.)

Ainsi donc votre choix, monsieur, est...

ARISTON.

Pour Clitandre.

ZOÏLIN, stupéfait, les derniers mots à part.

Clitandre!.. ouf, ouf!

HORTENSE, à Ariston, après un silence.

Eh bien, puisqu'il faut condescendre
A ce que vous voulez, je me console : au moins
L'amitié désormais obtiendra tous vos soins.

ZOÏLIN, à part.

Oh! que de cet ami je voudrais la défaire!

HORTENSE.

Votre présence ici m'était bien nécessaire:
Je trouve en vous toujours des consolations,
Des conseils, du soutien dans les afflictions.
Un ami vertueux, éclairé, doux, et sage,
Est un présent du ciel, et son plus digne ouvrage.

NICODON, à Zoïlin.

Oh! comme en l'écoutant mon cœur est transporté!
Que de grace, mon oncle, et que de dignité!
Quel bonheur ce serait que de vivre auprès d'elle!

ZOÏLIN, bas à Nicodon.

Ce monsieur Ariston lui tourne la cervelle.

HORTENSE, à Ariston.

C'est par exemple encore un trait digne de vous,
D'avoir, par vos conseils, engagé mon époux
A jeter dans le feu l'injurieux libelle
Dont hier, en secret, un flatteur infidèle
Avait voulu, sous main, rallumer son courroux
Contre le vieux Ergaste, en procès avec nous.

ARISTON.

Eh! madame, en cela quelle était donc ma gloire?
J'ai trop facilement gagné cette victoire:
L'ouvrage était si plat, si dur, si mal écrit!
Sans doute il fut forgé par quelque bel-esprit,
Quelque bas écrivain dont la main mercenaire
Va vendre au plus vil prix son encre et sa colère.

ZOÏLIN, bas à part.

Ah! morbleu! c'était moi... Connaîtrait-il l'auteur?
Fuyons! je suis rempli de honte et de fureur.

ARISTON, à Zoïlin.

Vous ne connaissez pas ce misérable ouvrage?

ZOÏLIN.

Moi?

ARISTON.

Je souhaiterais qu'on pût guérir la rage
De ces lâches esprits tout remplis de venin,

ZOÏLIN.

Oui.

ARISTON.

Qui, toujours cachés, bravent le genre humain;
De ces oiseaux de nuit que la lumière irrite,

De ces monstres formés pour noircir le mérite.
Que je les hais, monsieur!

HORTENSE, à Ariston.

Vous avez bien raison.

ZOÏLIN, à Nicodon.

Sortons.

NICODON.

Eh non, mon oncle.

ARISTON, à Nicodon.

Écoutez, Nicodon;
Gardez-vous pour jamais de ces traîtres cyniques.
Vous hantez les cafés où ces pestes publiques
Vont, dit-on, quelquefois faire les beaux-esprits,
Ramasser les poisons qu'on voit dans leurs écrits.
Vous êtes jeune, et simple, et sans expérience;
Le monde jusqu'ici n'est pas votre science;
Vous pouvez avec eux aisément vous gâter:
Madame vous protége, il le faut mériter.
Étudiez beaucoup, acquérez des lumières
Pour entrer au barreau, pour régir les affaires;
Rendez-vous digne enfin de quelque honnête emploi.
Surtout ne prenez point votre exemple sur moi.
(à Hortense.)
Madame, pardonnez cette leçon diffuse;
Mais vous le protégez, et c'est là mon excuse.
Permettez qu'avec vous j'aille trouver Cléon,
Pour résigner l'emploi dont vous m'avez fait don.

(Hortense sort avec Ariston.)

SCÈNE IX.

ZOILIN, NICODON.

ZOÏLIN, à part.

Je hais mon sort... je hais cet homme davantage;
Sans même le savoir, à toute heure il m'outrage.
Oui, je l'abaisserai.

NICODON.

Mon oncle, en vérité,
Madame Hortense et lui m'ont tous deux enchanté.

ZOÏLIN.

Dis-moi, ne sens-tu pas un peu de jalousie
Contre cet Ariston? là... quelque noble envie?

NICODON.

Vous voulez vous moquer; il me sied bien à moi
D'oser être jaloux! Et puis d'ailleurs sur quoi?

ZOÏLIN.

Comment sur quoi, mon fils? Tu ne sais pas, te dis-je,
Tout le mal qu'il te fait, et tout ce qui t'afflige.

NICODON.

Rien ne doit m'affliger, et je suis fort content.

ZOÏLIN.

Et moi, je te soutiens qu'il n'en est rien.

NICODON.

Comment?

ZOÏLIN.

Ton cœur est ulcéré par un mal incurable;
Il est jaloux, te dis-je, et jaloux comme un diable.

NICODON.

Est-il possible?

ZOÏLIN.

Eh oui; je le vois dans tes yeux :
Car n'es-tu pas déjà de madame amoureux?

NICODON.

Eh, mon Dieu, point du tout. Moi! je n'ai, de ma vie,
Osé penser, mon oncle, à semblable folie.

ZOÏLIN.

Tu l'es, mon cher enfant.

NICODON.

Je n'en savais donc rien.

ZOÏLIN.

Amoureux comme un fou; je m'y connais fort bien.

NICODON.

Oh, oh! vous le croyez?

ZOÏLIN.

La chose est assez claire.
Quoi! ne serais-tu pas très aise de lui plaire?

NICODON.

Très aise assurément.

ZOÏLIN.

Si ton heureux destin
Te fesait parvenir jusqu'à baiser sa main,
N'est-il pas vrai, mon cher, que tu serais en proie
A de tendres desirs, à des transports de joie?

NICODON.

Oui, j'en conviens, mon oncle.

ZOÏLIN.

Et si cette beauté
Daignait pour ta personne avoir quelque bonté!

NICODON.

Quel conte faites-vous!

ZOÏLIN.

Tu serais plein de zèle,
Aussi tendre qu'heureux, aussi vif que fidèle.

NICODON.

Ah! je deviendrais fou de ma félicité.

ZOÏLIN.

Eh bien, tu l'aimes donc? c'est sans difficulté?

NICODON.

Eh mais...

ZOÏLIN.

T'ayant prouvé ton amour sans réplique,
Tu conçois tout d'un coup, sans trop de rhétorique,
Que de cet Ariston tu dois être jaloux,
Que tu l'es, qu'il le faut.

NICODON.

Ariston, dites-vous,
En serait amoureux? Ariston sait lui plaire?

ZOÏLIN.

Sans doute; ils sont amants; c'est une vieille affaire.

NICODON.

Voyez donc! je croyais qu'ils n'étaient rien qu'amis.

ZOÏLIN.

Dans quelle sotte erreur ta jeunesse t'a mis!
Apprends, pauvre écolier, à connaître les hommes.
Il n'est point d'amitié dans le siècle où nous sommes;
Et pour peu qu'une femme ait quelques agréments,
Ses amis prétendus sont de secrets amants.

NICODON.

Eh bien, je pourrais donc à mon tour aussi l'être?

ZOÏLIN.

Sans doute, et sur les rangs je te ferai paraître.

NICODON.

Moi?

ZOÏLIN.

Toi-même, et pour toi je lui crois quelque amour.

NICODON.

Quoi?

ZOÏLIN.

Mais chez Ariston lorsque tu fais ta cour,
As-tu dans ses papiers, ouverts par négligence,
Ramassé par hasard quelques lettres d'Hortense?
C'est un conseil prudent que je t'ai répété;
Car tu sais qu'elle écrit avec légèreté,
Avec esprit, d'un air si tendre et si facile!
Et tout ce que j'en dis, c'est pour former ton style.

NICODON.

Oui, j'ai, mon très cher oncle, à cette intention
Pris, pour vous obéir, ces deux lettres.

ZOÏLIN.

Bon, bon.
Donne; lisons un peu. Voyons si l'on y trouve
Quelques mots un peu vifs, et ce que cela prouve;
Ce qu'on peut en tirer.

(Il lit.)

« L'amour... » ah! l'y voilà!
« L'amour... »

NICODON.

Oui, mais lisez; le mot d'amour est là
Dans un tout autre sens que vous semblez le croire.
Tournez, voyez plutôt: c'est l'amour de la gloire,
L'amour de la vertu.

ZOÏLIN, tirant un cahier de sa poche.

Va, va, jeune innocent,

Tais-toi. Pour ton bonheur, obéis seulement.
Porte chez Ariston ce paquet d'importance,
Et parmi ses papiers le glisse avec prudence.
Ta fortune en dépend.

NICODON.

Mais, mon oncle, l'honneur...

ZOÏLIN.

Eh oui, l'honneur! mon Dieu! j'ai l'honneur fort à cœur.
Fesons d'abord fortune, et puis je te proteste
Qu'à la suite du bien l'honneur viendra de reste.

NICODON.

Mais enfin vous savez jusqu'où va sa bonté;
Il nous protége.

ZOÏLIN.

Bon, par pure vanité.
Il est jaloux de toi dans le fond de son ame.

NICODON.

Vous croyez?

ZOÏLIN.

Il voit bien que tu plais à madame.

NICODON.

Je ne me croyais pas, ma foi, si dangereux.

ZOÏLIN.

Tu l'es. Adieu, te dis-je, et fais ce que je veux.

(Il sort.)

SCÈNE X.

NICODON, LAURE.

LAURE.

Oh çà, mon cher enfant, à quand le mariage?

NICODON.

Avec qui?

LAURE.

Comment donc, votre cœur tendre et sage
N'est pas tout résolu de me donner sa foi,
Avec un bon contrat qui vous soumette à moi?

NICODON.

Et sur quoi fondez-vous cette plaisante idée?

LAURE.

Sur l'aveu dont cent fois vous m'avez excédée,
Sur l'amour, sur l'honneur qui vous tient engagé!

NICODON.

Oh! tout cela, ma mie, est, ma foi, bien changé!

LAURE.

Bien changé! comment donc?

NICODON.

Oui, c'est toute autre chose.
Lorsqu'au jour du grand monde un jeune homme s'expose [2],
Il faut, pour débuter, aimer quelque beauté
Un peu sur le retour, riche, et de qualité.

LAURE.

Seriez-vous à l'instant devenu fou?

NICODON.

La belle,
Quelquefois, par hasard, perdez-vous la cervelle?

LAURE.

Apprenti petit-maître, oubliez-vous souvent
Vos serments, votre honneur, et votre engagement?

NICODON.

Allez, allez, j'ai bien une autre idée en tête.

LAURE.

Vous ne m'aimez donc plus ? Je ne sais qui m'arrête
Que deux larges soufflets, avec cinq doigts marqués,
Ne soient sur ton beau teint d'un bras ferme appliqués.
(à son geste, Nicodon effrayé s'enfuit.)
Allons, je vais trouver son chien d'oncle, et lui dire
Ce qu'un dépit très juste en pareil cas inspire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LAURE, ZOILIN.

LAURE.

Votre neveu, monsieur, en un mot est un fat.

ZOÏLIN.

Je le crois.

LAURE.

Un méchant.

ZOÏLIN.

Pourquoi non?

LAURE.

Un ingrat,

Un effronté. Comment! sans honte il m'ose dire
Qu'à mon cœur, à ma main, il est faux qu'il aspire,
Qu'à tâter de l'hymen il n'avait point songé!
A peine encore amant, me donner mon congé!
Pourquoi m'amusiez-vous par ces vaines sornettes?
Écoutez : c'est un traître, ou bien c'est vous qui l'êtes;
Le fait est net et clair. Prenez votre parti;
Ou votre neveu ment, ou vous avez menti.

ZOÏLIN.

Ce n'est ni l'un ni l'autre. Écoutez-moi, la belle:
Je ne garantis pas qu'il vous soit bien fidèle,
Mais je vous garantis que vous seriez à lui,

Que je vous marierais, et peut-être aujourd'hui,
Si...

LAURE.

Si... quoi? qui l'empêche?

ZOÏLIN.

Ariston, qui s'oppose
A tout ce que l'on veut, et qui de vous dispose.
Ariston ne veut pas qu'on vous épouse.

LAURE.

O ciel!
Ne vouloir pas qu'on m'aime!

ZOÏLIN.

Oui, le trait est cruel.

LAURE.

Ne pas permettre que...

ZOÏLIN, d'un ton railleur.

Non, il ne peut permettre
Que dans vos bras charmants mon neveu s'aille mettre.

LAURE.

Le traître! Et que dit-il, monsieur, pour sa raison?

ZOÏLIN.

Des raisons! Bon, ma fille, il me parle d'un ton...
Il dit de vous hier... il fesait une histoire...
Un conte à faire rire, et que je ne peux croire.

LAURE.

Voyons, que disait-il?

ZOÏLIN.

Eh mais, vous jugez bien
Ce que disent les gens quand ils ne savent rien.

LAURE.

Encore?...

ZOÏLIN.

Il nous fesait des contes.

LAURE.

Je défie
Tous vos plaisants conteurs avec leur calomnie.
Ne vous parlait-il point de ce jeune commis
Qui fut, à mon insu, dans mon armoire admis,
Qu'on rencontra deux fois dans cette allée obscure?
J'ai fait tirer au clair cette belle aventure;
J'en suis très nette.

ZOÏLIN.

Et puis, il nous disait vraiment
Bien autre chose encor.

LAURE.

Je sais; apparemment
Il voulait vous parler d'un étourdi de page...
Il est vraiment aimable, et fort grand pour son âge;
Mais nous ne croyons rien... Ah! n'est-ce pas aussi
Ce petit écuyer, cet amoureux transi...?
Attendez, m'y voilà: c'est le neveu d'Hortense.
Ah! je puis hautement braver la médisance.

ZOÏLIN.

Çà, vous voyez mon cœur et ma naïveté;
Tout ce qu'on dit de vous, je vous l'ai rapporté.
Votre tour est venu: c'est à vous de m'apprendre
Tout ce que sur mon compte on vous a fait entendre.
Parlez, que pense-t-on de moi dans la maison?
Expliquez-vous nûment, sans détour, sans façon.

LAURE.

Volontiers: aujourd'hui, trois ou quatre personnes
Vous drapaient joliment; qu'ils en disaient de bonnes!

ZOÏLIN.

Comment? Sachons un peu...

LAURE.

D'abord certain Damis
Assurait que jamais vous n'aviez eu d'amis.
Hélas! s'il disait vrai, que vous seriez à plaindre!
Il ajoutait encor qu'il faut toujours vous craindre.

ZOÏLIN.

C'est peu de chose.

LAURE.

Eh oui; mais monsieur Lisimon
Vous tranchait hardiment certain mot de *fripon*.

ZOÏLIN.

Bagatelle. Est-ce tout?

LAURE.

Non. Un certain Henrique
Disait que vous n'étiez qu'un pédant satirique,
Un menteur sans vergogne, un fourbe, un plat auteur,
Jaloux de tout succès jusques à la fureur;
Haï des gens de bien, des beaux-esprits, des belles:
Il barbouillait par an trente mauvais libelles,
Si grossiers, disait-il, si sots...

ZOÏLIN.

Ce dernier trait
Me blesse, je l'avoue, et j'en suis stupéfait.
Que sur mes goûts, mes mœurs, mon cœur, et ma personne,
On glose librement, tout cela se pardonne;
Mais dénigrer mon style, attaquer mon esprit!
Oh! parbleu, c'en est trop; j'en crève de dépit.

LAURE.

Attendez : Libermont, qui très peu vous honore,

En ricanant beaucoup, nous ajoutait encore
Qu'en un certain enclos...

ZOÏLIN, l'interrompant brusquement.

Il suffit, mon enfant;
C'est assez m'éclairer; je suis plus que content.
Mais à tous ces discours que répondait Hortense?

LAURE.

Hortense? elle lisait, en gardant le silence.
Elle hait ces propos.

ZOÏLIN.

Et monsieur Ariston?

LAURE.

Il n'a pas seulement prononcé votre nom.
Mais peut-être il vous hait, et de plus vous méprise.

ZOÏLIN.

Me mépriser! pourquoi?

LAURE.

Ne faut-il pas qu'il dise
Beaucoup de mal de vous, puisqu'il en dit de moi?
S'opposer à ma noce! ah! si je le revoi,
Je vous le traiterai de la bonne manière.

ZOÏLIN.

Modérez-vous.

LAURE.

Non, non! je saurai la première
Ici le démasquer; et je veux aujourd'hui
Lui prouver tous ses torts, et me venger de lui.

SCÈNE II.

HORTENSE, LAURE, ZOILIN.

HORTENSE.

Mon Dieu! que tout ceci me surprend et m'afflige!
Que l'on cherche Ariston; courez partout, vous dis-je.

LAURE.

Madame...

HORTENSE.

Absolument je veux l'entretenir.

LAURE.

Non, madame, jamais il n'osera venir.

HORTENSE.

Ah! que me dis-tu là? Tu le croirais coupable!

LAURE.

Sans doute, je le crois: de tout il est capable.

HORTENSE.

Il n'est point imprudent, il connaît son devoir.

LAURE.

Il a tous les défauts que l'on saurait avoir.
Je lui dirai son fait vertement, je vous jure.

HORTENSE.

Ariston m'exposer à pareille aventure!
Lui, mon intime ami! non, je n'y conçois rien:
Il est trop raisonnable, et trop homme de bien.

LAURE.

Il ne l'est point du tout.

HORTENSE, à Zoïlin.

Mais vous pourriez m'instruire
Mieux qu'un autre, monsieur, de ce que j'entends dire.

ZOÏLIN.

Moi ?

HORTENSE.

Vous. Votre neveu perd-il le sens commun?
Que prétend donc de moi ce petit importun,
En me suivant partout, en me fesant cortége,
Cent fois m'affadissant de phrases de collége?
Il me soutient à moi qu'il a vu, lu, tenu
Un billet de ma main qu'Ariston a reçu.
Enfin, si je l'en crois, mes lettres sont publiques,
Et je serai bientôt l'entretien des critiques.

ZOÏLIN.

Si ce n'est que cela, calmez votre douleur;
Ce petit accident vous fera grand honneur.
De vos moindres billets la grace naturelle
Du style épistolaire est un charmant modèle.
Les femmes, j'en conviens, entendent mieux que nous
Cet art si délicat, si naïf, et si doux.
Leur cœur avec esprit sait peindre leurs pensées,
Des mains de la nature ingénument tracées;
Les hommes ont toujours trop d'art dans leurs écrits,
J'aime mieux Sévigné que trente beaux-esprits.

HORTENSE.

De ce flatteur encens je ne suis point la dupe.
Quelques lettres sans fard, où mon esprit s'occupe,
Sont pour Ariston seul, et non pour d'autres yeux.
Je hais un vain éclat, je crains les curieux.
Oui, de quelque haut rang que l'on soit décorée,
La plus heureuse femme est la plus ignorée.
Je sais bien que ma main jamais n'a pu tracer
Un billet dont personne eût lieu de s'offenser,

Et que jamais mon cœur ne conçut de pensée
Dont ma gloire un instant dût se sentir blessée;
Mais je sais trop aussi que le public malin
Sur les femmes se plaît à jeter son venin.
Quoi qu'il en soit, monsieur, d'une telle imprudence,
J'en vois avec douleur toute la conséquence;
Et surtout je ressens un très juste courroux
De voir qu'un jeune fat, aux yeux de mon époux,
Sans égard au bon sens, s'en vienne à ma toilette
De ce bruit dangereux débiter la gazette.
Auprès de nous admis par les soins d'Ariston,
Vous démêlez assez l'air de notre maison;
Vous connaissez Cléon, et sa délicatesse;
Votre air mystérieux le surprend et le blesse.
Il fallait lui parler. Je n'en dirai pas plus;
Vous aimez Ariston : réglez-vous là-dessus.
Quelquefois un seul mot, dit par un homme sage,
Porte avec soi la paix, et détourne l'orage.
L'oncle réparera la faute du neveu:
Il le peut, il le doit, j'ose y compter; adieu.

(Elle sort.)

LAURE, à Zoïlin.

En grondant le neveu, songez bien, je vous prie,
Que sans perdre de temps il faut qu'il se marie.

ZOÏLIN, à part.

Je suis embarrassé, je serai découvert;
Ariston saura tout; s'il paraît, il me perd...
Quel que soit le danger, il faut que je m'en tire.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LAURE, NICODON.

LAURE.

Ah! voici mon ingrat, il se trouble, il soupire.
Sentirait-il son tort?

NICODON, *d'un air confus et embarrassé.*

Il est vrai, cette fois
Je fus un grand benêt, et je m'en aperçois.

LAURE.

Dis que tu l'es, mon cher, et la chose est plus sûre.

NICODON.

Hélas! comme dans moi pâtissait la nature!
Quel maudit embarras! quel excès de tourment!
Et qu'il m'en a coûté pour être impertinent!

LAURE.

Très peu... Mais qu'as-tu donc qui gêne ainsi ton ame?

NICODON.

J'ai... que je n'aimerai jamais de grande dame.

LAURE.

Vraiment, je le crois bien. C'est moi seule en effet
Qu'il te convient d'aimer : c'est moi qui suis ton fait.

NICODON, *à part.*

Hélas! elle a raison, car elle est jeune et belle,
Elle est à mon niveau, je suis libre avec elle;
L'autre force au respect par son air imposant,
Et me fait d'un coup d'œil rentrer dans mon néant.

LAURE.

Traître, quelle est cette autre?

NICODON.

Eh, c'est madame Hortense.

LAURE.

Miséricorde! quoi! vous auriez l'impudence,
En abusant ici des bontés de Cléon,
D'oser aimer sa femme?

NICODON.

Aimer madame! oh non;
Je n'ai pu, je l'avoue, assez me méconnaître
Pour en être amoureux; seulement j'ai cru l'être.

LAURE.

Innocent! qui vous a de la sorte entêté?
D'où vous vient cette erreur?

NICODON.

D'où? de la vanité.

LAURE.

Vraiment, c'est bien à vous d'être vain!

NICODON.

Non, non, Laure,
Je me garderai bien d'y retomber encore.
Ah! si vous m'aviez vu, je me sentais si sot!
Je cherchais à parler sans pouvoir dire un mot;
J'ouvrais la bouche à peine, et dans ma lourde extase
Je bégayais tout bas, en cherchant une phrase.
Quand sur moi de madame un regard s'échappait,
C'était comme un éclair qui soudain me frappait;
J'étais plus mort que vif, j'étais cent pieds sous terre;
On raillait ma figure, on me fesait la guerre;
Un page et des valets, voyant mon embarras,
Pour rire à mes dépens ne se contraignaient pas;
Enfin, j'aurais voulu que cent coups d'étrivière

M'eussent chassé de là, pour me tirer d'affaire...
Ce n'est pas tout encore.

LAURE.

Oh! qu'avez-vous donc fait?

NICODON.

Ces lettres d'Ariston font un méchant effet.
Je crois que là-dessus il est quelque mystère.
Madame en a pleuré, monsieur est en colère;
Il gronde entre ses dents, dit qu'il se vengera,
Que bientôt...

LAURE.

Et c'est vous qui causez tout cela?

NICODON.

Oui, très innocemment. Mon oncle me console,
Dit que c'est pour un bien : il m'a donné parole
Qu'en abandonnant tout à sa discrétion,
Il obtiendrait bientôt le poste d'Ariston,
Et que du même instant ma fortune était faite.

LAURE.

Et la mienne avec vous?

NICODON.

Vraiment je le souhaite.

LAURE.

Il est juste, après tout, qu'Ariston soit puni
Du mal que ses conseils nous auraient fait ici.

NICODON.

Quel mal?

LAURE.

Mon cher enfant, il faut que je vous donne
Un conseil plus sensé : ne croyez plus personne,
Défiez-vous de tout, ne vous mêlez de rien,

Aimez-moi tendrement, et le reste ira bien.

NICODON.

Ah! ce n'est plus qu'à vous que je prétendrai plaire.

LAURE.

Ce sera pour tous deux une très bonne affaire.
Pour vous conduire en tout avec discernement,
N'être point dans le monde un servile instrument
Avec quoi les fripons travailleraient pour nuire,
Je veux prendre sur moi le soin de vous instruire :
Je vous dirai d'abord...

NICODON.

Oui, vos sages avis,
Chaque jour avec zèle écoutés et suivis,
M'auront bientôt changé, grace à votre science.
Déjà même à présent j'en fais l'expérience :
Mon esprit se dégage, et sans doute mon cœur
Profite encore mieux sous un tel précepteur.

LAURE.

Oui, c'est bien profiter que me fermer la bouche,
Lorsque pour votre bien...

NICODON.

Tant de bonté me touche;
L'attrait de vos leçons...

LAURE.

Trève de compliments;
Au lieu de leur parler, laissez parler les gens.

NICODON.

Soit.

LAURE.

Ne présumez pas qu'en sortant du collége,
On ait de parler seul acquis le privilége,

Ni que ce soit toujours au beau pays latin
Qu'on puise un grand savoir, qu'on a l'esprit très fin;
On peut l'avoir très faux : c'est à son verbiage
Qu'on reconnaît d'abord un fâcheux personnage,
Qui se fait sottement mépriser ou haïr
De ceux dont les bontés ont daigné l'accueillir.
Faut-il vous répéter un conseil salutaire?
Observez, écoutez, sachez long-temps vous taire.

NICODON.

C'est en vous écoutant que je veux être instruit.

LAURE.

Il y paraît!

NICODON.

Dans peu vous en verrez le fruit.

LAURE.

Vous le dites du moins, j'en accepte l'augure;
Mais l'art ne peut toujours corriger la nature.
Votre oncle, par exemple, est vieux, et cependant
Est-il moins qu'autrefois orgueilleux et pédant?
Jamais de ses défauts rien n'a pu le défaire.
S'il sait en imposer, et surtout au vulgaire,
C'est pure hypocrisie; il faut, pour être heureux,
Se former sur des gens plus vrais, plus vertueux.
Si mon futur époux s'en rapporte à mon zèle,
Je peux lui proposer un excellent modèle,
L'opposé de votre oncle.

NICODON.

Et c'est...?

LAURE.

C'est Ariston.

Ah! si vous acquériez ses manières, son ton,

Dès-lors jamais d'ennui, de froideur en ménage,
Et l'on vous aimerait chaque jour davantage.
En dépit du beau tour qu'il croyait nous jouer,
Cet homme, malgré lui, me force à le louer.

NICODON.

Il est vrai, près de lui... Mais j'aperçois Hortense.

LAURE.

Adieu, je cours la joindre.

NICODON, à part.

Évitons sa présence.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE IV.

HORTENSE, LAURE.

HORTENSE, sortant de son appartement.

Laure, il n'est plus pour moi de paix ni de bonheur,
Je ne peux soutenir l'excès de ma douleur.
Partons, fuyons ces lieux.

LAURE.

Eh! qui peut donc, madame,
Troubler en ce moment le calme de votre ame?
Rien ne semblait encor l'altérer ce matin.

HORTENSE.

Oui, chacun prenait part à notre heureux destin.
Ariston parmi nous répandait l'allégresse;
De l'époux qui m'est cher l'amitié, la tendresse,
Partageaient nos beaux jours et remplissaient mon cœur;
Sous nos yeux éclataient la joie et le bonheur.
Entourés des vertus, du travail, de l'aisance,

Et des accents si doux de la reconnaissance,
Au comble de nos vœux, quel démon en fureur
Jette ici tout à coup le désordre et l'horreur?

LAURE.

Des envieux peut-être, à l'ombre du mystère...

HORTENSE.

Écoute : tu connais ce noble monastère
Où, délaissant le monde et ses plaisirs trompeurs,
D'un calme inaltérable on goûte les douceurs,
Loin de la calomnie et de la médisance;
Eh bien! j'ai résolu, connaissant ta constance,
D'aller en cet asile, avec toi seulement,
Cacher à tous les yeux ma honte et mon tourment.
Je n'ai point d'autre espoir : échappée au naufrage,
Dans ce port tutélaire, à l'abri de l'orage,
Sans regrets, sans remords, j'irai vivre et mourir.

LAURE.

Mais, madame, avant tout ne peut-on découvrir
Quels sont les ennemis dont la soudaine rage
Avec tant d'injustice aujourd'hui nous outrage?

HORTENSE.

Du jour les malfaiteurs redoutent la clarté,
Et c'est dans le silence et dans l'obscurité
Qu'ils forgent sans danger leurs armes criminelles,
Inventent des noirceurs, composent des libelles.
Semés adroitement, ces écrits imposteurs
Égarent le public au gré de leurs auteurs,
Et trop souvent, hélas! timide et sans défense,
Sous d'invincibles traits succombe l'innocence.

LAURE.

Quelque vil scélérat, excité contre vous,

Avec un art perfide abusant votre époux,
Aurait-il réveillé sa triste jalousie?

HORTENSE.

Hélas! ce seul défaut empoisonne sa vie.
Mais ce défaut enfin, grace à mes heureux soins,
S'il n'était pas détruit, s'était caché du moins.
Du sincère Ariston l'esprit doux, sympathique,
Cimentait chaque jour notre paix domestique.
Cette paix est rompue, et le sort ennemi
Vient m'ôter à la fois mon époux, mon ami,
Mon repos, mon bonheur, et ma gloire peut-être!
C'en est fait, je ne peux, je ne veux plus paraître;
Je mourrai de douleur.

LAURE.

Mais c'est mourir vraiment
Que d'aller s'enterrer dans le fond d'un couvent.
Il faudra vous y suivre, et j'en suis fort fâchée.

HORTENSE.

Que des hommes, bon Dieu! l'ame est fausse et cachée!
Aurais-tu pu penser que mon affection,
Que mes calamités me viendraient d'Ariston?

LAURE.

Oui, je vous l'avais dit, et vous deviez l'entendre.

HORTENSE.

Non, cet événement ne saurait se comprendre.
Honneur, raison, devoir, est-ce donc vainement
Que mon cœur vous aima? qu'il suivit constamment
Vos lois, celles du monde, et de la bienséance?
Nos vertus, je le vois, sont en notre puissance;
Notre félicité ne dépend pas de nous.

LAURE.

Laissez ; je vais parler à monsieur votre époux.

HORTENSE.

Non, non, gardez-vous bien d'irriter sa colère.

LAURE.

Dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'il convient de faire.
Ce maudit Ariston pourrait tout éclaircir ;
Vous le cherchiez.

HORTENSE.

Qui, moi ? ce serait me noircir.
J'ai promis à Cléon d'éviter sa présence.
La vertu seule nuit, il en faut l'apparence.
Les soupçons d'un époux manquaient à mon tourment !

SCÈNE V.

HORTENSE, ARISTON, CLITANDRE, LAURE.

ARISTON, à Hortense.

Vous me voyez saisi d'un juste étonnement ;
Chez votre époux, madame, empressé de me rendre,
Je venais vous prier d'y présenter Clitandre.
On m'annonce un refus, on me dit que Cléon
Me défend pour toujours l'accès de sa maison.

HORTENSE.

Cléon, et vous, et moi, je vous le dis sans feindre,
Plus que vous ne pensez nous sommes tous à plaindre.
Vous devez par raison, surtout par probité,
Rompre avec moi, monsieur, toute société.
Gardez-vous de venir chez Cléon davantage ;
Évitez tout éclat, dans un silence sage.

A ces tristes conseils prompt à vous conformer,
Fuyez-moi, plaignez-moi, mais sachez m'estimer.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ARISTON, CLITANDRE, LAURE.

CLITANDRE.

Je suis confus pour vous d'une telle incartade.
Quelle réception ! quelle étrange boutade !

ARISTON.

Je suis épouvanté, saisi, pétrifié.

(à Laure qui sortait, et qu'il arrête.)

Ma belle enfant, parlez, dites-moi, par pitié,
Quel crime j'ai commis, ce que cela veut dire,

(Elle veut sortir.)

Ce que j'ai fait. Un mot... arrêtez !... Quel délire
Semble être répandu sur toute la maison !
De grace, instruisez-moi.

LAURE.

Vous êtes un fripon.
Il vous appartient bien de critiquer ma vie,
De vouloir empêcher que l'on ne me marie !
Ah ! je me marierai, je vous braverai tous,
Et je ferai très bien mes affaires sans vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

ARISTON, CLITANDRE.

ARISTON.

Elle est folle. On ne peut comprendre ce langage.

Que veut-elle nous dire avec son mariage?
Quelle sottise étrange, et quel galimatias!
Hortense est en courroux...

CLITANDRE.

Cela ne s'entend pas.
Serait-ce une gageure, ou bien quelque méprise?
Car, enfin, de tout temps Cléon vous favorise;
On sait qu'Hortense et lui dans vous avaient trouvé
Un ami tendre et sûr, et d'un zèle éprouvé.
Quel ennemi secret, quelles sourdes menées
Corromprajent en un jour le fruit de tant d'années?

ARISTON.

Je m'examine à fond: j'ai beau tourner, fouiller,
C'est une énigme obscure à ne pas débrouiller.
Je tâcherai pourtant d'en percer les mystères.
Ah! s'ils étaient tous deux des amis ordinaires,
Je pourrais justement, piqué de leur humeur,
A leur caprice indigne opposer la froideur.
Tranquille, et renfermé dans ma pure innocence,
Je laisserais leurs cœurs à leur propre inconstance.
Mais Hortense et Cléon m'ont cent fois protégé;
De leurs nouveaux bienfaits je suis encor chargé.
Ils ont toujours des droits à ma reconnaissance;
Le souvenir du bien l'emporte sur l'offense.
C'est à moi d'adoucir leur injuste courroux:
Oui, je vais de ce pas embrasser leurs genoux.
L'amour-propre se tait: j'écoute la tendresse.
Ami, quand le cœur parle, il n'est pas de bassesse.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARISTON, CLITANDRE.

ARISTON.

Ma disgrace est complète autant qu'elle fut prompte.
Tout mon cœur est flétri de douleur et de honte ;
Et je rougis surtout que ma crédulité
Vous ait de cet emploi si faussement flatté.
Je n'avais accepté cette charge honorable
Que pour en revêtir un ami véritable.
Hélas ! de mon crédit j'étais trop prévenu.
A cet honneur trop haut malgré moi parvenu,
Soudain on me l'arrache, on m'outrage, et j'ignore
Quel est l'heureux mortel que le prince en honore.
Ami, ce n'est pas moi, c'est vous qu'on a perdu.

CLITANDRE.

Je reconnais en tout votre aimable vertu ;
Ariston, vous savez qu'à vous seul attachée,
Des honneurs et du bien mon ame est peu touchée.
Rien ne m'afflige ici que votre seul chagrin.

ARISTON.

De ce coup imprévu quelle est la cause ? En vain
Je veux la pénétrer ; je m'y perds quand j'y pense.

CLITANDRE.

Ne vous rebutez point. Voyez Cléon, Hortense.

Songez qu'en s'expliquant on réussit bien mieux.
Croyez qu'un honnête homme a toujours dans les yeux
Un secret ascendant dont le pouvoir impose;
Un air de vérité sur ses lèvres repose;
Son cœur est sur sa bouche, et jusque dans son ton
Il a je ne sais quoi que n'a point un fripon.
En un mot, voyez-les; leurs caprices frivoles
Disparaîtront sans doute à vos seules paroles.

ARISTON.

Pour les revoir tous deux j'ai tout fait, tout tenté;
L'humiliation ne m'a point rebuté;
De deux refus cruels j'ai dévoré l'outrage;
Cléon s'est détourné quand j'étais au passage;
Enfin, de deux billets j'ai hasardé l'envoi:
Je pleurais, je l'avoue, en écrivant. Je voi
Que l'on a repoussé ma démarche importune.

CLITANDRE.

Que disent-ils au moins? quelle réponse?

ARISTON.

Aucune.

CLITANDRE.

Il faut vous l'avouer, cette obstination
Jette au fond de mon cœur un étrange soupçon:
J'entrevois contre vous quelque orage sinistre
Tout à l'heure on disait que contre un grand ministre
Il courait dans la ville un mémoire imposteur,
Écrit très offensant dont on vous fait auteur.
J'ai d'abord regardé cette absurde nouvelle
Comme un fruit avorté d'une folle cervelle,
Comme un discours en l'air des oisifs de Paris;
Mais ce discours commence à frapper mes esprits:

La chose est sérieuse, on ourdit votre perte,
Et je vois que la haine acharnée et couverte
De quelque scélérat, avec un art subtil,
D'une trame si noire aura tissu le fil.

ARISTON.

Voyons quels ennemis j'aurais donc lieu de craindre.
Je crois qu'on ne m'a vu médire ni me plaindre,
Nuire, ni cabaler, ni des traits d'un bon mot
Blesser dans un souper l'amour-propre d'un sot.
Ma seule ambition était celle de plaire;
La haine est pour mon cœur une chose étrangère.
Quoi! je ne hais personne, et l'on peut me haïr!

CLITANDRE.

Quoi qu'il en soit, on cherche à vous faire périr:
Moins vous le méritez, plus on veut vous détruire.
Ariston, faut-il donc être ennemi pour nuire?
Ah! c'est assez d'être homme. Un obscur envieux,
Dont l'éclat qui vous suit importune les yeux,
Sans qu'avec vous jamais il ait eu de querelle,
Sans intérêt présent, sans haine personnelle,
Osera bien souvent ce qu'un homme insulté
A peine en sa colère aurait exécuté.
Toujours la jalousie aux crimes aiguillonne;
L'ennemi le plus fier avec le temps pardonne,
Mais le lâche envieux ne pardonne jamais.

ARISTON.

Non, non; sur moi l'envie aurait perdu ses traits.
Jaloux de moi? comment? de quoi pourrait-on l'être?

CLITANDRE.

De ce goût que pour vous Hortense a fait paraître,
De votre emploi nouveau, de cent traits généreux,

De ce qu'on vous estime, et qu'on vous croit heureux.

ARISTON.

Ah! vous mettez le comble à ma douleur profonde!
La vie est un fardeau; je vois que dans le monde
On est comme en un camp par des Turcs assiégé,
Toujours guetté, surpris, au point d'être égorgé;
Qu'il faut prévoir sans cesse une embûche nouvelle,
Être armé jusqu'aux dents, et vivre en sentinelle.
O malheureux humains! un antre et des déserts
Seraient cent fois plus doux que ce monde pervers!

SCÈNE II.

ARISTON, CLITANDRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Venez, monsieur, venez; cachez-vous au plus vite,
Changez d'habit, de train, gagnez un autre gîte.

ARISTON.

Que veux-tu?

CLITANDRE.

Que dis-tu?

LE LAQUAIS, à Ariston.

D'un pas délibéré
Esquivez-vous, vous dis-je; ou vous êtes coffré.

CLITANDRE.

O ciel!

ARISTON.

Mes ennemis auraient-ils bien la rage...?

LE LAQUAIS.

Vingt monstres bleus là-bas vous guettent au passage.

ARISTON.

Quelle horreur !

CLITANDRE.

Essayons si l'on peut vous cacher.

ARISTON.

Non, mon ami, sans doute on a su l'empêcher.
Croyez qu'on y prend garde, et qu'une vaine fuite
Servirait seulement à noircir ma conduite.
Clitandre, je veux voir à quelle extrémité
Un homme vertueux sera persécuté.
Je connaîtrai du moins quel est mon caractère ;
Je n'étais point bouffi d'un sort assez prospère ;
Et puisque le bonheur ne m'avait point gâté,
Peut-être je saurai souffrir l'adversité.

CLITANDRE.

Je ne vous quitte point; il faut que je partage
Dans l'horreur des prisons le sort qui vous outrage.

LE LAQUAIS, à part.

Voilà de sottes gens ! quelle démangeaison
Leur a pris à tous deux d'aller vivre en prison ?

(Il sort.)

ARISTON.

Je ne le peux souffrir. Autrefois ma fortune
En me favorisant dut nous être commune :
Il faut que mon malheur soit pour moi tout entier.
Restez heureux au monde où l'on va m'oublier.

(Il aperçoit Nicodon).

Ah ! vous voici, jeune homme !

SCÈNE III.

ARISTON, CLITANDRE, NICODON.

NICODON, balbutiant, et les yeux baissés.

Oui, monsieur, on m'ordonne
De vous donner... Je viens...

ARISTON.

Qu'est-ce qui vous étonne?
De quoi rougissez-vous? pourquoi baisser les yeux?
N'osez-vous voir en face un homme malheureux?

NICODON.

C'est que l'on m'a, monsieur, chargé de la réponse
De monseigneur Cléon.

ARISTON.

Voyons ce qu'elle annonce.

NICODON, donnant la lettre.

Pardon, monsieur.

ARISTON, lit.

« ... Rien ne pourra me désarmer;
« Et mon cœur sait haïr autant qu'il sait aimer. »

CLITANDRE.

Je reconnais son style en cet aveu sincère;
Il ne déguise rien, tel est son caractère.
Son cœur est inflexible autant que généreux;
Juge intègre, ami vif, ennemi dangereux.
S'il est préoccupé, vous avez tout à craindre.

ARISTON.

Je vois de tous côtés combien je suis à plaindre.
Un de mes grands chagrins c'est qu'étant opprimé,
Je ne pourrai plus rien pour ceux qui m'ont aimé.

Voyez-vous ce jeune homme? il m'aimait, il m'inspire
Plus de compassion que je ne saurais dire.
Il est sans bien, sans père; il ferait quelque effort
Pour percer dans le monde, et corriger le sort.
C'est un plaisir bien doux d'animer la culture
D'un champ qu'on croit fertile, et d'aider la nature:
Je me fis un devoir de prendre soin de lui,
Je voulais lui servir et de père et d'appui;
Nous lui gardions tous deux une assez bonne place
Dans cet emploi nouveau ravi par ma disgrace.
Sur mes secours encore il a droit de compter,
C'est une juste dette, il la faut acquitter.

(Il tire un portefeuille de sa poche.)

CLITANDRE, à part.

Faut-il qu'un tel mérite ait un sort si funeste!

ARISTON, à Clitandre.

Un seul instant, ami, peut-être ici me reste
Pour vivre encore en homme, et pour faire du bien.
En subissant mon sort, je veux pourvoir au sien.

(à Nicodon.)

Approchez-vous, prenez ces billets sur la place;
Daignez les accepter, et sans me rendre grace:
C'est de l'argent comptant, il faut vous en servir
Pour un travail utile, et non pour le plaisir.

NICODON.

Ah, monsieur!

ARISTON.

Achetez les livres nécessaires
Qui puissent de votre ame étendre les lumières.
Songez à vous instruire, et tâchez qu'à la fin
Votre propre vertu fasse votre destin.

Si vous voyez Cléon, si vous voyez Hortense,
Dites-leur, s'il vous plaît, que ma reconnaissance
Survivra dans mon cœur même à leur amitié.
Excepté leurs bienfaits, le reste est oublié.
Adieu; mes compliments à votre oncle.

NICODON.

Ah! qu'entends-je?
A mon oncle?

ARISTON.

A lui-même.

NICODON.

Ah, Dieu! quel homme étrange!
(Il se jette aux pieds d'Ariston.)
Monsieur... mon protecteur... vertueux Ariston!...

ARISTON, le relevant.

Eh bien?

NICODON.

Hélas! à qui faites-vous un tel don?

ARISTON.

A vous que j'aime.

NICODON, à part.

O ciel! qu'ai-je fait, misérable!

ARISTON.

Mon fils, quelle douleur à mes yeux vous accable?

NICODON, présentant les billets.

Reprenez...

CLITANDRE, à Ariston.

Son cœur parle, et sans nul intérêt
Il s'attendrit pour vous.

ARISTON, à Clitandre.

Et c'est ce qui me plaît:
D'un cœur noblement né c'est le vrai témoignage.

(à Nicodon.)

Tenez, prenez encor ce diamant, ce gage
Du bien qu'avec raison je vous ai destiné.

NICODON, en pleurs.

Hélas! monsieur, je suis indigne d'être né.
Je vais... je vais d'ici, la tête la première,
Me jeter loin de vous, au fond de la rivière.

ARISTON.

De sa naïveté mes sens sont pénétrés.

NICODON.

Si vous saviez, monsieur...

ARISTON.

Pauvre enfant, vous pleurez!

NICODON.

Je n'en peux plus, monsieur, il faut bien que je pleure;
Je suis désespéré... Je m'en vais tout à l'heure...
Je vais... Reprenez tout, billets et diamant.
Je suis... Adieu, monsieur!

(Il pose tout sur les bras d'Ariston, et s'enfuit.)

ARISTON.

Mais il est fou vraiment.

CLITANDRE.

Pas si fou. Sa douleur, ce refus et ce trouble
Me donnent à penser, et mon soupçon redouble.

ARISTON.

Point, point; les jeunes gens sont tous compatissants,
Leur cœur est tout de feu: c'est le lot des beaux ans.
L'âge endurcit notre ame; hélas! l'indifférence
Est le premier effet de notre décadence.

LE LAQUAIS, qui en entrant a entendu les dernières paroles d'Ariston.

Bon, bon, moralisez; voici près de ce mur
Des coquins, vieux ou non, dont le cœur est plus dur.

SCÈNE IV.

ARISTON, CLITANDRE, UN EXEMPT, GARDES, LE LAQUAIS.

L'EXEMPT.

Avec bien du regret, monsieur, je vous arrête.

ARISTON.

Monsieur, à cet assaut ma constance était prête.
Allons.

CLITANDRE, embrassant Ariston.

Ah, mon ami!

ARISTON.

Je pars, et j'obéis.

(à l'exempt.)

Mais seulement, monsieur, me serait-il permis,
Sans déroger en rien à vos ordres sévères,
D'aller, pour un moment, mettre ordre à mes affaires,
Escorté de vos gens, avec vous, sous vos yeux?

L'EXEMPT.

Non, monsieur; mon ordre est précis et rigoureux.

ARISTON.

Si la pitié pouvait toucher un peu votre ame!
Je voudrais embrasser mes enfants et ma femme.

L'EXEMPT.

Non, monsieur.

ARISTON.

J'ai mon père au bord de son tombeau.
Hélas! je suis trop sûr que ce malheur nouveau
Suffit pour l'accabler, va lui coûter la vie.

L'EXEMPT.

Il faut marcher.

CLITANDRE, à l'exempt.

Au moins souffrez donc, je vous prie,
Que j'aille de ce pas instruire et consoler
Ses parents malheureux, si je puis leur parler;
Et qu'en prison soudain je vienne me remettre
Auprès de mon ami.

L'EXEMPT.

Je ne puis le permettre.

CLITANDRE.

Avec quel front d'airain et quelle dureté
Ces indignes humains traitent l'humanité!
Quoi! mon cher Ariston, de vos bras on m'entraîne!

ARISTON.

L'inflexible Cléon m'avait promis sa haine:
Il me tient bien parole. Eh! qui peut deviner
Où mon sort malheureux se pourra terminer?
Adieu! partons.

(L'exempt et les gardes emmènent Ariston. Cléon paraît à leur rencontre.)

SCÈNE V.

CLÉON, ARISTON, CLITANDRE, L'EXEMPT, GARDES dans le fond, laquais et diverses personnes de la suite de Cléon.

CLÉON, à l'exempt et aux gardes. (à Ariston.)

Cessez, arrêtez. Ah! de grace,
Venez, cher Ariston, et que je vous embrasse.

CLITANDRE.

Quoi, c'est Cléon!

ARISTON.

Qui, vous!

CLITANDRE.

Rêvé-je?

ARISTON, à Cléon.

Hélas! monsieur,
Venez-vous insulter au comble du malheur?

CLÉON.

Non, non: nul n'est ici malheureux que moi-même,
Moi que l'on a trompé, qui reviens, qui vous aime;
Moi qui dans mon erreur ai pu vous outrager,
Qui de moi-même enfin demande à me venger.
Hélas! je ne pourrai réparer de ma vie
Un trait si détestable et tant de calomnie.

ARISTON, à part.

O ciel! que tout ceci me touche et me surprend!
(à Cléon, avec attendrissement.)
Monsieur, qu'avez-vous fait?

CLÉON.

Le crime le plus grand

Que pût se reprocher jamais un homme en place :
D'un homme vertueux j'ai causé la disgrace,
Je l'ai persécuté. Dans l'erreur affermi,
J'ai fait bien plus encor, j'ai perdu mon ami.

ARISTON.

Pourquoi le perdiez-vous?

CLÉON.

Désormais l'imposture
N'osera plus ternir une vertu si pure.
Tout est connu.

CLITANDRE, à Cléon.

Monsieur, de grace, apprenez-nous...

SCÈNE VI.

ARISTON, CLÉON, HORTENSE, CLITANDRE, L'EXEMPT, GARDES dans le fond, suite de Cléon.

HORTENSE.

Ariston, grace au ciel, je viens, aux yeux de tous,
Montrer cette amitié, cette estime épurée
Que l'infame imposture avait déshonorée.
Hélas ! pardonnez-vous à mon époux, à moi ?

ARISTON.

Eh ! puis-je rien comprendre à tout ce que je voi?
J'ignore absolument quel trouble vous anime,
Quelle était votre erreur, votre soupçon, mon crime,
D'où vient ce prompt retour et ce grand changement.

CLÉON.

Vous allez de la chose être instruit pleinement;
Et je vais faire voir aux yeux de l'innocence

Quel crime l'attaquait, et quelle est la vengeance.
Mettez-vous là, de grace, et dans cet entretien
Daignez ne point paraître.

(Cléon fait entrer Ariston dans un cabinet.)

On vient, écoutez bien.

(à l'exempt.)

Vous, monsieur, vous savez quel devoir est le vôtre.
Rendez le premier ordre, et recevez cet autre.
Il est signé du nom de notre souverain.
Quand il en sera temps, obéissez soudain.

(L'exempt lit le nouvel ordre, et le referme.)

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ZOILIN.

CLÉON.

Çà, monsieur Zoïlin, votre amitié prudente
M'a demandé tantôt cette place importante
Dont le prince honorait Ariston votre ami;
Vous m'avez bien fait voir comme j'en suis trahi;
Vous m'avez éclairci sur ses mœurs, sur ses vices :
Je ne puis trop payer ces importants services.

ZOÏLIN.

Mes soins, mes sentiments, sont trop récompensés.

CLÉON.

Croyez qu'ils le seront; mais ce n'est point assez.
Vous connaissez, je crois, quel est mon caractère;
Je suis reconnaissant, mais je suis très sévère.

ZOÏLIN.

Ah! monseigneur, il faut vous en estimer plus.

CLÉON.

C'est un devoir sacré de payer les vertus ;
Mais du public aussi l'inflexible service
Exige sans pitié qu'un crime se punisse.

ZOÏLIN.

On n'en peut pas douter, c'est la première loi.

CLÉON.

Vous le croyez ?

ZOÏLIN.

J'en suis convaincu.

CLÉON.

Dites-moi,
Comment traiteriez-vous un ingrat dont l'envie
Aurait voulu couvrir son ami d'infamie,
Et qui, jusqu'en ces lieux répandant son poison,
D'un bienfaiteur trop simple eût troublé la maison ;
Qui par d'affreux écrits, non moins plats que coupables,
Eût perdu, sans remords, des hommes estimables ;
Un hypocrite enfin, dont la fausse candeur
Du cœur le plus abject eût caché la noirceur ?

ZOÏLIN, bas à part.

Tout va bien : d'Ariston il veut parler sans doute.

CLÉON.

Eh bien, que feriez-vous ?

ZOÏLIN, à part.

A bon droit je redoute
Qu'Ariston ne revienne ici me démasquer.

CLÉON.

Votre esprit là-dessus craint-il de s'expliquer ?

ZOÏLIN.

Je jugerais trop mal ; et puis votre justice

Sait assez bien, sans moi, comme on punit le vice.

CLÉON.

Mais répondez.

ZOÏLIN.

Le bien de la société
Veut le retranchement d'un membre si gâté.
Peut-être la prison où l'on doit le conduire
Le mettrait hors d'état de penser à nous nuire.

CLÉON.

C'est très bien dit. Monsieur, c'est donc là votre avis,
Qu'en un cachot obscur un tel fripon soit mis?

ZOÏLIN.

Hélas! je suis toujours pour qu'on fasse justice.

CLÉON.

(en indiquant Zoïlin.)

Eh bien, moi, je la fais. Gardes, qu'on le saisisse;
Que ce monstre perfide aille dans la prison
Où son intrigue infame entraînait Ariston.

ZOÏLIN, consterné.

Ah! pardon, monseigneur!

CLÉON.

Ame lâche et farouche,
Subis le jugement qu'a prononcé ta bouche;
Et, pour te mieux punir, revois ton protecteur,
Ton ami, dont l'aspect augmente ta rougeur.

(Ariston paraît.)

HORTENSE, à Zoïlin.

Votre pauvre neveu, dont votre ame traîtresse
Avait empoisonné l'imprudente jeunesse,
Vient d'avouer, aux pieds de Cléon offensé,
L'ingratitude horrible où vous l'avez forcé.

Nous lui pardonnons tout; un vrai remords l'anime;
Son cœur est étonné d'avoir pu faire un crime.

CLÉON.
(à l'exempt.)

Qu'il parte. Allons, monsieur, hâtez-vous d'obéir.
(On emmène Zoïlin.)

ARISTON, à Cléon.

Dédaignez son offense, et laissez-vous fléchir.
Faut-il, malgré ses torts, qu'un homme méprisable,
Un homme tel qu'il soit, par moi soit misérable?
Cléon, vous me verrez demander à genoux
Sa grace au souverain, si je ne l'ai de vous.
Il a souffert assez, puisqu'il connut l'envie;
Lui-même il s'est couvert de trop d'ignominie.
N'est-il pas bien puni, puisque je suis heureux?
Ah! ce seul châtiment suffit à l'envieux.

CLÉON.

Généreux Ariston, vous êtes trop facile.
Mon cœur admire en vous cette vertu tranquille.
Étant homme privé, vous pouvez pardonner;
Je suis homme public, je le dois condamner.
Un peuple renommé, dont les mœurs sont l'étude,
Fit autrefois des lois contre l'ingratitude:
Je suis ce grand exemple, et je dois vous venger
Des envieux ingrats qu'on ne peut corriger.

FIN DE L'ENVIEUX.

NOTES

DE *L'ENVIEUX*.

[1] Voltaire a reproduit ce trait dans *l'Écossaise,* acte I, scène 1. B.

[2] C'est la répétition de ce qu'a dit Zoïlin dans la scène 8; voyez page 352. B.

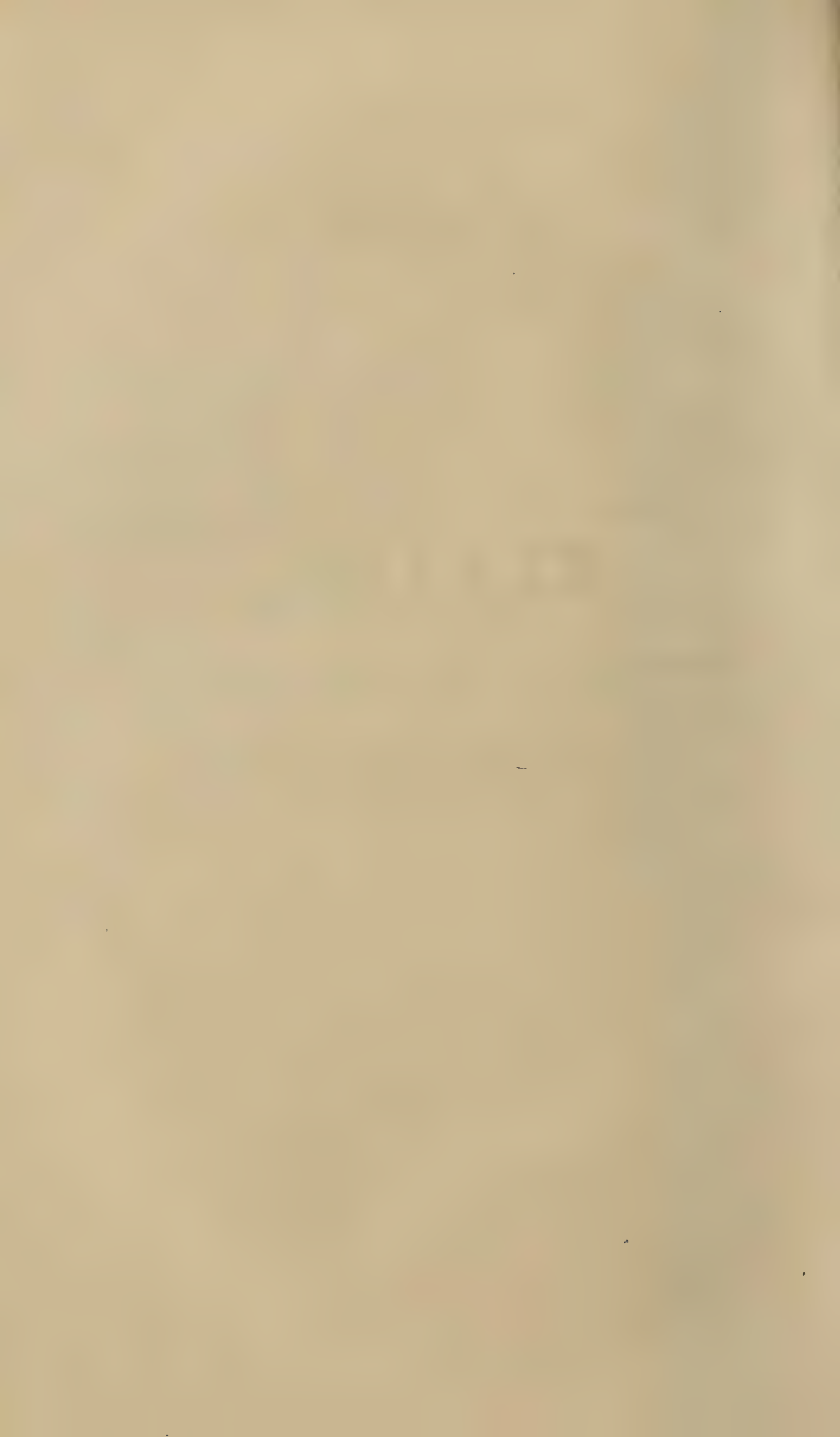
[3] Ce vers rappelle la maxime que la femme la plus sage est celle dont on parle le moins. B.

FIN DES NOTES DE L'ENVIEUX.

ZULIME,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 8 JUIN 1740;
REPRISE LE 29 DÉCEMBRE 1761.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL[1].

Cette tragédie fut représentée, pour la première fois, en 1740[2], reprise en 1762[3], et imprimée alors telle qu'on la trouve dans ce recueil. Il en a paru une édition furtive, que M. de Voltaire a désavouée. Les variantes ont été recueillies d'après cette édition.

Zulime[4] est le même sujet que *Bajazet* et qu'*Ariane*. Dans

[1] Cette Préface est de Condorcet. B.

[2] Le 8 juin. B.

[3] Le 29 décembre 1761. B.

[4] On voit, par une lettre à d'Argental, du 7 janvier 1739, que Voltaire était alors occupé de *Zulime*. Elle n'eut pas, en 1740, le succès qu'on avait espéré. Il parut, dans le *Mercure* de juin 1740, page 1203, une *Lettre singulière du sieur de l'Épine dit Floribel, acteur breton, à la demoiselle de ***, directrice de la comédie à Quimper*. L'auteur ne se découragea pas. Il revit son ouvrage, et en changea le titre. Il l'appelle tantôt *Médime*, tantôt *Fanime* (nom qu'il trouve plus sonore à cause de l'alpha). Ce fut sous le nom de *Zulime* qu'il l'avait fait représenter à Sceaux en juin 1750. Il était question de la faire jouer à Lyon en 1754; madame Denis l'avait même promise aux comédiens de cette ville. Cette pièce fut jouée, en 1757, à Lausanne, sous le nom de *Fanime;* et, sous le même titre, aux Délices, en septembre 1760. Il en parut, en 1761, sous le titre de *Zulime,* deux éditions que j'ai sous les yeux. Voltaire, qui ne parle que d'une dans la lettre du 26 juin 1761, dit que l'imprimeur était un corsaire. Quoique Voltaire désavoue cette édition, j'y ai cependant pris une bonne version (voyez, à la fin de la pièce, la note 8), et il y en a peut-être une seconde à prendre (voyez la note 15). La première édition authentique est de 1763; elle est dans la seconde partie du tome X, in-8°, de la *Collection complète des OEuvres de M. de Voltaire* (cinquième des *Ouvrages dramatiques*). La dédicace à mademoiselle Clairon y est imprimée pour la première fois. C'était cette actrice qui avait joué le rôle principal lors de la reprise de la pièce à la fin de 1761. A l'occasion de cette reprise parut *la Tragédie de Zulime, en*

Ariane, tout est sacrifié à ce rôle : Thésée, Phèdre, Œnarus, Pirithoüs, ne sont pas supportables ; l'ingratitude de Thésée, la trahison de Phèdre, n'ont aucun motif : ils sont odieux et avilis ; mais le rôle d'Ariane fait tout pardonner. Dans *Bajazet*, Roxane n'est point intéressante ; elle trahit Amurat, son amant et son bienfaiteur. Sa passion est celle d'une esclave violente et intéressée; mais cette passion est peinte par un grand maître. Le rôle de Bajazet, quoique faible, est noble. C'est malgré lui qu'Acomat et Atalide l'ont engagé dans une intrigue dont il rougit. Celui d'Atalide est touchant, d'une sensibilité douce et vraie.

Racine est le premier qui ait mis sur le théâtre des femmes tendres sans être passionnées, telles qu'Atalide, Monime, Junie, Iphigénie, Bérénice. Il n'en avait trouvé de modèles, ni chez les Grecs, ni chez aucun peuple moderne, excepté

cinq actes et en vers, petite pièce nouvelle d'un grand auteur, à Satyricomanie, chez Sévère-Mordant, rue du Bon-Conseil, à la Française, 1762, aux dépens de l'auteur, in-8° de trente-deux pages. L'auteur de cette parodie est le libraire Cailleau, à qui est adressée la lettre du 13 avril 1774 (voyez tome LXVIII, page 480). La Cabale, l'un des personnages de la parodie, dit au public :

> Du temps qui détruit tout l'auteur est la victime :
> Souvenez-vous de lui ; mais oubliez *Zulime*.

Les *Mémoires secrets* du 12 février 1762 attribuent au comte de Turpin l'épigramme :

> Du temps qui détruit tout Voltaire est la victime ;
> Souvenez-vous de lui ; mais oubliez *Zulime*.

Je ne sais qui de Cailleau ou de Turpin a le premier écrit ces vers, qui sont une imitation des deux derniers vers de la tragédie. On publia aussi une *Lettre de M. D. R. à M. de S. R., sur la* Zulime *de M. de Voltaire, et sur* l'Écueil du Sage, *du même auteur;* Genève (Paris), 1762, in-8°.

Voltaire venait de mourir quand La Harpe inséra une critique de *Zulime* dans le *Mercure* de juin 1778. Une défense de Voltaire, signée par le marquis de Villevieille, fut imprimée dans le *Journal de Paris* du 10 juillet : la réponse de La Harpe est dans la feuille du lendemain, et une réplique de Villevieille dans celle du 14. Une réponse assez longue de La Harpe est dans le *Mercure* du 15 juillet. La Harpe croyait Condorcet auteur des lettres signées *Villevieille*. B.

dans les pastorales italiennes. L'art de rendre ces caractères dignes de la tragédie lui appartient tout entier. A la vérité, ces rôles ne sont point d'un grand effet au théâtre, à moins qu'ils ne soient joués par une actrice dont la figure et la voix soient dignes des vers de Racine; mais ils feront toujours les délices des ames tendres, et des hommes sensibles aux charmes de la belle poésie.

M. de Voltaire admirait le rôle d'Acomat. Ce rôle et celui de Burrhus sont encore de ces beautés dont Racine n'avait point eu de modèles. En travaillant le même sujet que Racine et Corneille, M. de Voltaire voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée, ne fussent avilis. C'est d'après cette idée que toute sa pièce a été combinée.

La fuite de Zulime, sa révolte contre son père, sont des crimes; mais il n'y a dans ces crimes ni trahison ni cruauté. Hermione, Roxane, Phèdre, intéressent par leurs malheurs, et surtout par l'excès de leur passion; mais les crimes qu'elles commettent ne sont pas de ces actions où la passion peut conduire des ames vertueuses. Les emportements de Zulime, au contraire, sont ceux d'une ame entraînée par son amour, mais née pour la vertu, que les passions ont pu égarer, mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle est encore le seul rôle de femme de ce genre qu'il y ait dans nos tragédies; et M. de Voltaire est le premier qui ait marqué sur le théâtre la différence des fureurs de la passion aux véritables crimes.

On peut reprocher aux trois pièces un même défaut, celui de ne laisser au spectateur l'idée d'aucun dénoûment heureux. M. de Voltaire a cherché à éviter ce défaut autant que le sujet le permettait. Du moins sa pièce, comme celle de *Bajazet*, est-elle susceptible de plusieurs dénoûments. Le cinquième acte, et la catastrophe de Zulime, telle qu'elle est dans cette édition, est d'une grande beauté; et ce vers de Zulime, en arrachant le poignard à sa rivale,

> C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime,

vaut mieux lui seul que beaucoup de tragédies.

A
MADEMOISELLE CLAIRON[1].

Cette tragédie vous appartient, mademoiselle; vous l'avez fait supporter au théâtre. Les talents comme les vôtres ont un avantage assez unique, c'est celui de ressusciter les morts: c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que, sans les grands acteurs, une pièce de théâtre est sans vie; c'est vous qui lui donnez l'ame. La tragédie est encore plus faite pour être représentée que pour être lue; et c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui est propre, celui de paraître sur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à mademoiselle de Champmêlé de jouer Chimène, lorsque Augustin Courbé et Mabre Cramoisy, qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroisse; et l'on jouera peut-être un jour sur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une Philippique de Cicéron, dût déplaire mortellement à certaines personnes qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce Cicéron dit éloquemment à Marc-Antoine. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens lisent, ou même des vers qu'on ne lit guère:

[1] Dans sa lettre à d'Argental, du 6 février 1763 (voyez tome LX, pages 545 46), Voltaire appelle ce morceau une *Préface;* il aurait pu l'appeler une *Dédicace*.

Dans presque toutes les éditions, avant la Dédicace à mademoiselle Clairon, on a imprimé, comme *Extrait d'une lettre*, les quatre premiers alinéa de la lettre à M. de La Place, du 23 juin 1761; voy. t. LIX, p. 464. B.

c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres; et ce ridicule, tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à-la-fois tous les talents extérieurs d'un grand orateur, et tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'esprit, les oreilles, et les yeux; ils sont tous enfants du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée; et ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers; une belle pensée perd tout son prix, si elle est mal exprimée; elle vous ennuie, si elle est répétée: de même des inflexions de voix ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grace. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en éloquence, en déclamation, en peinture; la plus légère dissonance en tout genre est sentie aujourd'hui par les connaisseurs; et voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes, c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge que de vous dire ici combien les arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'est que pour admirer vos talents.

Cette pièce est assez faible. Je la fis autrefois [1] pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre, ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très estimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer.

L'aventure de Zulime, tirée de l'histoire des Maures, présentait au spectateur une princesse bien plus coupable; et

[1] En 1739; mais dans ses lettres à d'Argental, des 7 et 9 janvier, Voltaire ne souffle mot de la circonstance dont il parle ici. B.

Bénassar son père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de Zulime.

Malheureusement la pièce paraît avoir quelque ressemblance avec *Bajazet;* et, pour comble de malheur, elle n'a point d'Acomat; mais aussi cet Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore: pas un seul vers ou dur ou faible; pas un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime; jamais de dissertation étrangère au sujet; toutes les convenances parfaitement observées: enfin ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs.

Le père de Zulime a pu ne pas déplaire, parcequ'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel est une nouveauté qui n'est pas sans intérêt; mais le rôle de Ramire m'a toujours paru très faible, et c'est pourquoi je ne voulais plus hasarder cette pièce sur la scène française. Tout n'est qu'amour dans cet ouvrage: ce n'est pas un défaut de l'art, mais ce n'est pas aussi un grand mérite. Cet amour ne pèche pas contre la vraisemblance, il y a cent exemples de pareilles aventures et de semblables passions; mais je voudrais que, sur le théâtre, l'amour fût toujours tragique.

Il est vrai que celui de Zulime est toujours annoncé par elle-même comme une passion très condamnable; mais ce n'est pas assez;

> Et que l'amour, souvent de remords combattu,
> Paraisse une faiblesse, et non une vertu [1]:

les autres personnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du personnage de Ramire se répand sur tout l'ouvrage. Un héros qui

[1] Boileau, *Art poétique*, III, 101-102. B.

ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé où amoureux ne peut jamais émouvoir; il cesse dès-lors d'être un personnage de tragédie : c'est ce qu'on peut quelquefois reprocher à Racine, si l'on peut reprocher quelque chose à ce grand homme, qui, de tous nos écrivains, est celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance et la beauté continue de ses ouvrages. C'est surtout le grand vice de la tragédie d'*Ariane,* tragédie d'ailleurs intéressante, remplie des sentiments les plus touchants et les plus naturels, et qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de presque toutes les pièces dans lesquelles une amante est trahie, c'est qu'elles retombent toutes dans la situation d'*Ariane;* et ce n'est presque que la même tragédie sous des noms différents.

J'ose croire en général que les tragédies qui peuvent subsister sans cette passion sont sans contredit les meilleures, non seulement parcequ'elles sont beaucoup plus difficiles à faire, mais parceque, le sujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuse ferait dans *Athalie*, qu'un grand-prêtre fait égorger à la porte du temple; dans cet *Oreste* qui venge son père, et qui tue sa mère; dans *Mérope,* qui, pour venger la mort de son fils, lève le bras sur son fils même; enfin dans la plupart des sujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner seul, on l'a déjà dit; il n'est pas fait pour la seconde place. Une intrigue politique dans *Ariane* serait aussi déplacée qu'une intrigue amoureuse dans le parricide d'*Oreste*. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie et d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de madrigal : elles peuvent faire dans la jeunesse l'amusement de la société; mais les vraies passions sont faites pour la scène, et personne n'a été ni plus digne que vous de les inspirer, ni plus capable de les bien peindre.

PERSONNAGES[1].

BÉNASSAR, shérif de Trémizène.
ZULIME, sa fille.
MOHADIR, ministre de Bénassar.
RAMIRE, esclave espagnol.
ATIDE, esclave espagnole.
IDAMORE, esclave espagnol.
SÉRAME, attachée à Zulime.
SUITE.

La scène est dans un château de la province de Trémizène, sur le bord de la mer d'Afrique.

ZULIME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, d'une voix basse et entrecoupée, les yeux baissés, et regardant à peine Mohadir.

Allez, laissez Zulime aux remparts d'Arsénie :
Partez ; loin de vos yeux je vais cacher ma vie ;
Je vais mettre à jamais, dans un autre univers,
Entre mon père et moi la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, et mon destin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène,
Consoler les vieux ans de mon père affligé :
Je l'outrage, et je l'aime ; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée !
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée !

MOHADIR.

Qui ? lui, vous oublier ! grand Dieu, qu'il en est loin !
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin !
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre ?
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie aurait orné vos mains !
Quoi ! dans vous, dans sa fille, il trouve une ennemie !

Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie ?
Ah! ne l'irritez point, revenez dans ses bras.
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas;
Cette voix d'un vieillard qui nourrit votre enfance
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence
Bénassar votre père espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A son cœur ulcéré que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse;
C'est tout ce que je puis; et c'est t'en dire assez.

MOHADIR.

Vous pleurez, vous, Zulime! et vous le trahissez!

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait son héritage;
Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts;
Et, quel que soit l'objet du soin qui me dévore,
J'ai suivi son exemple.

MOHADIR.

Hélas! suivez-le encore.
Il revient; revenez, dissipez tant d'ennuis :
Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages
Ont vu fuir à la fin nos destructeurs sauvages,
Dispersés, affaiblis, et lassés désormais
Des maux qu'ils ont soufferts et des maux qu'ils ont faits.

Trémizène renaît, et va revoir son maître :
Sans sa fille, sans vous, le verrons-nous paraître?
Vous avez dans ce fort entraîné ses soldats ;
Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas ;
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ont arraché Zulime à ses bras paternels.
Avec qui fuyez-vous?

ZULIME.

Ah! reproches cruels!
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire;
Le reproche est trop juste, et vous m'êtes trop chère;
Non, je ne puis penser sans honte et sans horreur
Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire esclave!

MOHADIR.

Il l'est, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers; Bénassar est son maître.
N'est-il pas descendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux?
Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage,
Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

ZULIME.

Ramire esclave! lui?

MOHADIR.

C'est un titre qui rend
Notre affront plus sensible, et son crime plus grand.
Quoi donc! un Espagnol ici commande en maître!

A peine devant vous m'a-t-on laissé paraître ;
A peine ai-je percé la foule des soldats
Qui veillent à sa garde, et qui suivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous ; la nature outragée
Déchire, en s'indignant, votre ame partagée.
A vos justes remords n'osez-vous vous livrer?
Quand on pleure sa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Respectez plus ses pleurs, et calmez votre zèle :
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle ;
Mais je suis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
Je fus comme eux esclave, et de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'est Ramire, c'est lui dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'assaut et fumants de carnage,
Délivra votre émir, et lui donna le temps
De dérober sa tête au fer des Turcomans ;
C'est lui qui, comme un dieu veillant sur sa famille,
Ayant sauvé le père, a défendu la fille :
C'est par ses seuls exploits enfin que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu? Seigneur, vous le savez.
Loin des murs tout sanglants de sa ville alarmée,
Bénassar avec peine assemblait une armée ;
Et quand vos citoyens, par nos soins respirants,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire et des siens ont demandé la tête ;
Et de votre divan la basse cruauté

Souscrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuse
Vous épargna du moins une paix si honteuse.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés :
Respectez plus Ramire et ces guerriers si braves ;
Ils sont vos défenseurs, et non plus vos esclaves.

MOHADIR, à Zulime.

Votre secret, Zulime, est enfin révélé :
Ainsi donc par sa voix votre cœur a parlé ?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu !

ZULIME.

Coupable, mais sincère,
Je ne puis vous tromper... Tel est mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
Un père infortuné qui touche à son tombeau ?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime ;
Croyez-moi, votre cœur n'est point né pour le crime [2].

ZULIME.

Je me repens en vain ; tout va se déclarer :
Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue ;
J'emporte, en le quittant, le remords qui me tue.
Allez : votre présence en ces funestes lieux

Augmente ma douleur, et blesse trop mes yeux.
Mohadir... ah! partez.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître!

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah! je succombe, Atide; et ce cœur désolé
Ne soutient plus le poids dont il est accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute;
Une patrie, un père; Atide! ah, qu'il en coûte!
Que de retours sur moi! que de tristes efforts!
Je n'ai dans mon amour senti que des remords [3].
D'un père infortuné vous concevez l'injure;
Il est affreux pour moi d'offenser la nature:
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Est-ce un crime, après tout, que de vous protéger?
Je dois tout à Ramire; il a sauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie:
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puissants, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit; hélas! si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits: mais voilà mon excuse.
Je tremble cependant; de pleurs toujours noyés,
De l'abîme où je suis mes yeux sont effrayés.

ATIDE.

Hélas! Ramire et moi nous vous devons la vie;

Vous rendez un héros, un prince à sa patrie ;
Le ciel peut-il haïr un soin si généreux ?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose ; et je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands rois mes aïeux soient issus,
Tout ce que vous quittez est encore au-dessus.
J'étais votre captive, et vous ma protectrice ;
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice :
Mais Ramire ! un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
A prodigué son sang pour Bénassar lui-même ;
Enfin, que vous aimez...

ZULIME.

Atide, si je l'aime !
C'est toi qui découvris, dans mes esprits troublés,
De mon secret penchant les traits mal démêlés ;
C'est toi qui les nourris, chère Atide ; et peut-être
En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître :
C'est toi qui commenças mon téméraire amour ;
Ramire a fait le reste en me sauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai suivi Ramire.
J'abandonne pour lui parents, peuples, empire ;
Et, frémissant encor de ses périls passés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
Cependant loin de moi se peut-il qu'il s'arrête ?
Quoi ! Ramire aujourd'hui, trop sûr de sa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point consoler
Ce cœur trop asservi, que lui seul peut troubler !

ATIDE.

Eh ! ne voyez-vous pas avec quelle prudence

De l'envoyé d'un père il fuyait la présence?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue: il a dû s'écarter;
Mais pourquoi si long-temps?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse,
Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse;
Un moment peut nous perdre, et nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris;
Entre cet océan, ces rochers, et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare; et les cœurs si troublés
Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, sur mes intérêts c'est l'amour qui m'éclaire;
Ramire va presser ce départ nécessaire:
L'ordre dépend de lui; tout est entre ses mains;
Souverain de mon ame, il l'est de mes destins.
Que fait-il? est-ce vous, est-ce moi qu'il évite?

ATIDE.

Le voici... Ciel, témoin du trouble qui m'agite,
Ciel, renferme à jamais dans ce sein malheureux
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux!

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieux la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même;

Et les mers et les vents, secondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
Madame, Atide et moi, libres par vos secours,
Nous sommes vos sujets, nous le serons toujours.
Quoi ! vos yeux à ma voix répondent par des larmes !

ZULIME.

Et pouvez-vous penser que je sois sans alarmes ?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir :
Vous savez qui je quitte, et qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie ;
Ma gloire encor plus chère, et que je sacrifie.
Je dépends de vous seul... Ah ! prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour ;
Plus d'une amante, hélas ! cruellement séduite,
A pleuré vainement sa faiblesse et sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de si justes terreurs.
Vous faites tout pour nous ; oui, madame, et nos cœurs
N'ont, pour vous rassurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, et beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère, et des fers ;
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire et l'esclavage,
Que ma reconnaissance et mes engagements...

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des serments ?
En ai-je demandé quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente ?

Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort : puis-je vous soupçonner ?
Ah ! les serments sont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre[4].

RAMIRE.

Que mes jours, immolés à votre sûreté...

ZULIME.

Conservez-les, cher prince, ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible et trop sensible;
Mais enfin tout m'alarme en ce séjour horrible :
Vous-même, devant moi, triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon cœur est livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, madame, aux peuples irrités
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais est peut-être un rempart inutile;
Le vaisseau vous attend, Valence est votre asile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur :
Vous avez tant de droits sur nous... et sur son cœur !
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
Votre amant vous doit tout; vous êtes trop heureuse !

ZULIME.

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager...

SCÈNE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Dans ce moment, madame, on vient vous assiéger.

ATIDE.

Ciel !

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flamme, de poussière ;
D'étendards menaçants les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formés la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, et seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie.
Eh bien ! pour vous servir le ciel m'ouvre une voie :
De vos peuples unis je brave le courroux ;
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins je puis tout entreprendre ;
Et mon sort en tout temps sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu ? contre un père ! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi ?
Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père !
Avant que ses soldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.

Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable;
D'un père courroucé fuyons l'œil respectable :
Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

RAMIRE, à Atide.

Moi, je vais fuir la honte, et hâter mon trépas.

SCÈNE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point sans moi : non, cruel que vous êtes,
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière
De ses mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie;
Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie;
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur;
Quittez, sans plus tarder, cette rive fatale;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale [5].

RAMIRE.

Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs;
Je rougis de moi-même, et surtout de vos pleurs.
Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être!
Voulez-vous me changer? chéririez-vous un traître?

J'ai subi l'esclavage et son poids rigoureux;
Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte;
Mais quel cœur généreux peut supporter la honte?
Quel supplice effroyable alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon secret est prêt à m'échapper!

ATIDE.

Eh bien! allez, parlez, armez sa jalousie,
J'y consens; mais, cruel, n'exposez que ma vie;
N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
Qui vous forçait à feindre, et que vous haïssez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide, et l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame:
Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir
De fuir avec Zulime, afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie!
Entouré de forfaits et d'infidélités,
Je les commets pour vous, et vous seule en doutez.
Ah! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle;
Ce cœur est un perfide, et c'est pour vous, cruelle!

ATIDE.

Non, il est généreux; le mien n'est point jaloux:
La fraude et les soupçons ne sont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant son amour malheureuse,
N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
Idamore a parlé: sûre de ses appas,
Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.

Eh! peut-on s'étonner que vous ayez su plaire?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire
Qui vous soumit un cœur prompt à se désarmer?
Ah! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh! pourquoi, profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'est qu'à vous?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence!
Des bienfaits de Zulime affreuse récompense!
Ah! cruelle, à quel prix le jour m'est conservé!

ATIDE.

Eh bien! punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable,
J'ai parlé comme lui; comme lui condamnable,
J'engageai trop Ramire, et sans le consulter.
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je fesais trop d'injure;
Je vous épargnerai la honte d'un parjure:
Vivez, il me suffit... Ciel! quel tumulte affreux!

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire;
J'y vole...

ATIDE.

Je vous suis; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah ! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez...

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Oui, Dieu même est pour nous; oui, ce Dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde et désarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénassar
Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart :
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines
Qui des murs d'Arsénie apportaient les ruines,
Tout ce grand appareil qui, dans quelques moments,
Pouvait de ce palais briser les fondements.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le salut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne songez qu'à partir, et ne rougissez pas
Des bontés de Zulime et de ses attentats :
Ne fuyez point les dons de sa main bienfesante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente;
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,
Craignez...

RAMIRE.

Mes ennemis sont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu; c'est assez, Idamore.

IDAMORE.

Comment! quel repentir peut vous troubler encore?
Qui vous retient?

RAMIRE.

L'honneur. Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste, infidèle, et traître à ses amis?

IDAMORE.

Non, sans doute, seigneur, et ce crime est infame.

RAMIRE.

Est-il donc plus permis de trahir une femme,
De la conduire au piége, et de l'abandonner?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs services?
Entre Zulime et nous il est temps de choisir.

RAMIRE.

Eh bien! qui de vous tous me faut-il donc trahir?
Faut-il que, malgré nous, il soit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures?
Où la vertu sans force, et prête à succomber,
Ne voit que des écueils, et tremble d'y tomber?
Tu sais ce que pour nous Zulime a daigné faire;
Elle renonce à tout, à son trône, à son père,
A sa gloire, en un mot; il faut en convenir.
Armé de ses bienfaits, moi j'irais l'en punir!
C'est trop rougir de moi: plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougissez de tarder, Valence vous appelle;
Les moments sont bien chers; et si vous hésitez...

RAMIRE.

Non; je vais m'expliquer, et lui dire...

IDAMORE.

Arrêtez;
Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire :
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entraîner Zulime à ses égarements,
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amants.
Sensible, généreuse, et sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaissance;
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour;
Dans son illusion nous l'avons confirmée :
Enfin elle vous aime, elle se croit aimée.
De quel jour odieux ses yeux seraient frappés!
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.
Réservez pour un temps plus sûr et plus tranquille
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez roi, jugez et décidez :
Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur; votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, et non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc : son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer j'assurerai sa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaissez mal en ces extrémités;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non, votre prudence et la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger;
Peut-elle craindre, hélas! qu'on la veuille outrager?
Son ame tout entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés, et d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil...

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux réveil!

IDAMORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie... On approche, c'est elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCÈNE II.

ZULIME, RAMIRE, SÉRAME.

ZULIME.

Oui, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère
Qui met en sûreté cette tête si chère.

En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs nés pour s'aimer),
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instants qui nous sont accordés:
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
Par les nœuds éternels et de femme et d'époux.
Grace à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, et non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers, doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers;
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie,
Non que votre grande ame à la mienne est unie
(Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solennels);
Mais que bientôt, seigneur, aux pieds de vos autels
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en sûreté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté:
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourments, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh! qui peut vous troubler quand vous m'avez su plaire?
Les chagrins sont pour moi ; la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché :
Mais vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parents, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir ;
Vous qui m'aimez enfin...

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir ?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas ! je vous en crois sans peine :
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne ;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux :
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie ;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger ;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour ou leurs mœurs ou leurs droits?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas ! de plus sacrées ;

Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées ?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos états ?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats ?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat; non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute...

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si, tout prêt à partir, je cachais à vos yeux
Un obstacle fatal opposé par les cieux.

ZULIME.

Un obstacle !

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle est-elle?

RAMIRE.

C'est la religion... Je sais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états,
L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise
Désormais parmi nous est un crime odieux :
La loi dépend toujours et des temps et des lieux.
Mon sang dans mes états m'appelle au rang suprême,
Mais il est un pouvoir au-dessus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends; cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur :
Pour ma religion j'ai connu ton horreur,
J'en ai souvent gémi; mais, s'il ne faut rien taire,
A mon ame en secret tu la rendis moins chère.

Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir
(Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses!),
Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce sang dont je sors:
Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
Fidèle à mon époux, et soumise à mon maître,
J'attendrai tout du temps et d'un si cher lien.
Mon cœur servirait-il d'autre Dieu que le tien?
Je vois couler tes pleurs; tant de soin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement, ont pénétré ton ame.
Adressons l'un et l'autre au Dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verse, et ces vœux solennels.
Qu'Atide y soit présente; elle approche; elle m'aime:
Que son amitié tendre ajoute à l'amour même!
Atide!

RAMIRE.

C'en est trop; et mon cœur déchiré...

SCÈNE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SÉRAME.

ATIDE.

Madame, dans ces murs votre père est entré.

ZULIME.

Mon père!

RAMIRE.

Lui!

ZULIME.

Grand Dieu!

ATIDE.

Sans soldats, sans escorte,
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.
A l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si long-temps,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon père! ô mon roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie;
Mais conservez du moins...

ZULIME.

Dans l'état où je suis [6],
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis [7]?
Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance!
Allez, Atide; et vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire, et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triste Zulime;
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? son époux?

RAMIRE.

On vient, suivez mes pas;
Plaignez mon sort, Atide, et ne m'accusez pas.

SCÈNE IV.

ZULIME, BÉNASSAR, SÉRAME.

ZULIME.

Le voici, je frissonne, et mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent!
Sérame, soutiens-moi.

BÉNASSAR.

C'est elle!

ZULIME.

O désespoir!

BÉNASSAR.

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir!

ZULIME.

Je me meurs! Ah, mon père!

BÉNASSAR.

O toi, qui fus ma fille!
Cher espoir autrefois de ma triste famille,
Toi qui dans mes chagrins étais mon seul recours,
Tu ne me connais plus?

ZULIME, à genoux.

Je vous connais toujours;
Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BÉNASSAR.

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable?

ZULIME.

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

BÉNASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte et tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère est juste, et je l'ai méritée.

BÉNASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi; ta douleur commence à m'attendrir,
(Elle se relève.)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu sais si dans ce cœur, trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule; et jusques à ce jour
Jamais père à son sang n'a marqué plus d'amour.
Tu sais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât, malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui dans ces moments ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu : ma prodigue tendresse
Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse;
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces trésors, ces états que je quittais pour toi,
Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes
Qui des bords syriens gouvernent les provinces:
Et c'est dans ces moments que, fuyant de mes bras,
Toi seule à la révolte excites mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enlèves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves!
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie?

Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie?
Ah! Zulime! ah, mon sang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon souverain, j'ose dire mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse, et de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux;
Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire;
Vous n'avez plus de fille, et je suis à Ramire.

BÉNASSAR.

Que dis-tu? malheureuse! opprobre de mon sort!
Quoi! tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a séduite!
Un barbare t'enlève, et te force à la fuite!
Non, dans ton cœur séduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint;
Tu ne souilleras point d'une tache si noire
La race des héros, ma vieillesse, et ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu, suivrait un sort si beau!
Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau?
De mes folles bontés quel horrible salaire!
Ma fille, un suborneur est-il donc plus qu'un père?
Repens-toi, suis mes pas, viens sans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,

Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie;
Que vos persécuteurs ont demandé sa vie;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez;
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés;
Qu'il est du sang des rois; et qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux...

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare! que les cieux partagent ma douleur!
Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur!
Il le sera sans doute, et j'en reçois l'augure.
Tous les enlèvements sont suivis du parjure.
Puisse la perfidie et la division
Être le digne fruit d'une telle union!
J'espère que le ciel, sensible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Tes jours infortunés[8] que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares:
Je le demande aux cieux; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler son opprobre et sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours; et nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras,
Et si, pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds, et ton père, et leur maître.

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Seigneur... Ah! cher auteur de mes coupables jours!
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours!
Dieu qui l'as entendu, Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort et les enfers paraissent devant moi:
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.
Tu me plaindras sans doute... Ah! passion funeste!
Quoi! les larmes d'un père, et le courroux céleste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me sens brûler!
Dieu! je me livre à toi: si tu veux que j'expire,
Frappe; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Hélas! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulèvements, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je? l'outrager! j'avance son trépas :
Malheureuse!

ATIDE.

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour sa vie,
Pardonnez; mais je sens qu'en de tels déplaisirs
Un grand cœur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier...

ZULIME.

Que prétends-tu me dire?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire!
A quels conseils, grand Dieu! faut-il s'abandonner?
Ai-je pu les entendre? ose-t-on les donner?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que, moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare!
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,

De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidèle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triste amitié...

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire,
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume;
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amants fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais?

ZULIME.

Non; il semble accablé du poids de mes bienfaits;
Son ame est inquiète, et n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux

Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas!...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas;
Si de quelque intérêt son ame est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

Madame, votre père appelle ses soldats:
Résolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts en rougissant se baissaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le passage;
Ce sentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire impatient, de vous seule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie,
Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

ZULIME.

Ramire, dites-vous?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'espoir,
Il revient vous servir, surtout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, et mon ame est en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus;
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis; je craignais, et l'on m'aime!
Ah, prince!...

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE, à Ramire.

J'ai parlé, seigneur, comme vous-même;
J'ai peint de votre cœur les justes sentiments;
Zulime en est bien digne: achevez, il est temps.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance;
Rien ne nous retient plus: je cours, je vous devance.

(Il sort.)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître;
Pour peu que nous tardions, madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;
Venez, ne craignez point ses impuissants efforts.

ZULIME.

Moi craindre! ah! c'est pour vous que j'ai connu la crainte,
Croyez-moi; je commande encor dans cette enceinte;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire au moins pour la dernière fois.
Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse,

Que je suis mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

C'est braver votre père, et le désespérer;
Pour le salut des miens je ne puis différer...

ZULIME.

Ramire!

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds.

ZULIME.

Tu promis davantage.
Que m'importait un trône?

ATIDE.

Eh! madame, est-il temps
De s'oublier ici dans ces périls pressants?
Songez...

ZULIME.

De ce péril soyez moins occupée;
Il en est un plus grand. Ciel! serais-je trompée?
Ah, Ramire!

RAMIRE.

Attendez qu'au sein de ses états
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

ZULIME.

Qu'entends-je? Quel discours à tous les trois funeste!
Ramire! attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine, et mon peuple à genoux
Avec son souverain fléchira devant vous.

ATIDE.

Croyez que vos bienfaits...

ZULIME.

Ah! c'en est trop, Atide;
C'est trop vous efforcer d'excuser un perfide;
Le voile est déchiré : je vois mon sort affreux.
Quel père j'offensais! et pour qui? malheureux!
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie:
Mais il reste un retour à ma vertu trahie;
Je revole à mon père : il a plaint mes erreurs,
Il est sensible, il m'aime; il vengera mes pleurs:
Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame...

RAMIRE.

Atide! ô ciel!

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel?
C'est votre ouvrage, hélas! que vous allez détruire.
Vous vous perdez! Eh quoi! vous balancez, Ramire!

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces transports empressés:
Son silence et vos pleurs m'en ont appris assez.
Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense,
Et je n'ai pas besoin de tant de confidence,
Ni des secours honteux d'une telle pitié.

J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié :
Vous m'en payez le prix ; je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître ;
Esclaves, redoutez mes ordres absolus ;
A mes yeux indignés ne vous présentez plus :
Laissez-moi.

RAMIRE.

Non, madame, et je perdrai la vie
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaissiez, si vous saviez...

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point insulte à mon injure !
Tu m'outrages pour elle ! Ah, vil couple d'ingrats !
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas ;
Vous expierez tous deux mes feux illégitimes :
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver ; je cours vous en punir...
Tu me braves encore, et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés ;
Tu te trompes, barbare... A moi, gardes ! courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père ;
Que mon sang satisfasse à sa juste colère ;
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourants
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirants !

SCÈNE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Ah! fuyez sa vengeance, Atide, et que je meure!

ATIDE.

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure:
Ramire, il faut me perdre et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

RAMIRE.

Vous!

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés, et je les brise tous:
Mon cœur vous idolâtre... et je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez sous ces auspices:
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices;
Mes mains auront brisé de plus puissants liens,
Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Vos bienfaits sont affreux; l'idée en est un crime.
O chère et tendre épouse! ô cœur trop magnanime!
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous mène à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y consens; mais espérez encore;

Tout est entre vos mains, Zulime vous adore :
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asile :
Sont-ils pleins d'ennemis ? tout n'est-il pas tranquille ?
A-t-elle seulement marché de ce côté ?
Sa colère trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi ; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte ;
Souffrez...

(Elle sort.)

RAMIRE.

Non... je vous suis.

SCÈNE V.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÉNASSAR.

Demeure, malheureux !
Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BÉNASSAR.

Cruel ! ce que je veux ?
Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur
Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur :
L'honneur est dans ce cœur qui brava la misère.

BÉNASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
Tu laisses le poignard dans ce cœur déchiré;
Tu pars, et cet assaut est encor différé.
La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie :
Eh bien ! prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Prends pitié d'un vieillard trahi, déshonoré,
D'un père qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave;
Je corrigeai le sort qui te fit mon esclave :
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel sait si mon cœur abhorrait l'injustice
Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice.
Ma fille a cru, sans doute, une indigne terreur;
Et son aveuglement a causé son erreur.
Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante :
Ton fol amour insulte à ma voix expirante.
Contre les passions que peut mon désespoir?
Que veux-tu ? je me mets moi-même en ton pouvoir :
Accepte tous mes biens, je te les sacrifie;
Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur et ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare !

RAMIRE.

Écoute-moi.

Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
Au péril de sa gloire elle osa nous défendre;
Pour toi, de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore son père, et le trahit pour nous;
Et je crois la payer du plus noble salaire,

En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

BÉNASSAR.

Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le temps fera le reste; et tu verras un jour
Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour:
Et si dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
Chérir encor Zulime...

BÉNASSAR.

Ah! si je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
Du plus sensible père au désespoir en proie,
Qui, noyé si long-temps dans des pleurs superflus,
Reprend sa fille enfin, quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout son crime;
Va, tout est oublié, j'en jure mon amour:
Mais puis-je à tes serments me fier à mon tour?
Zulime m'a trompé! Quel cœur n'est point parjure?
Quel cœur n'est point ingrat?

RAMIRE.

Que le tien se rassure.
Atide est dans ces lieux; Atide est, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi [10]:
Nos captifs malheureux, brûlants du même zèle,

N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle;
Je la livre en otage, et la mets dans tes mains.
Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide:
Mais si je suis fidèle, et si l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis,
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps presse : peux-tu me donner ta parole?
Peux-tu me seconder?

BÉNASSAR.

Je le puis, et j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, et sont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle
Pour abuser encor mon amour paternelle?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BÉNASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu; reçois la mienne.

SCÈNE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah! prince, on vous attend.
Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.
Zulime est apaisée, et tant de violence,
Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage;
Et l'amour à son cœur en disait davantage.
Ses yeux, auparavant si fiers, si courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
J'ai saisi cet instant favorable à la fuite;
Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis: la moitié suit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats;
On n'attend plus que vous, la voile se déploie.

RAMIRE.

Ah ciel! qu'avez-vous fait?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en est fait, cher amant, je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
Remplir tous les serments qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puissance céleste!

Elle part, dites-vous?

ATIDE.

Oui; sauvez-la, seigneur,

Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide! en ce moment c'est fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne savez-vous pas que je la sacrifie?

RAMIRE.

Vous êtes en otage auprès de Bénassar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ;
Tout est perdu.

ATIDE.

Comment?

RAMIRE.

Où courir? et que faire?

Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, et quel engagement?

RAMIRE.

Ah ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCÈNE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment
Bénassar vous poursuit, vous, Atide, et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux la flamme dans les mains;
Il attestait le ciel vengeur des souverains;
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage;
Je me fraie un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons... Entendez-vous tous ces cris furieux?
D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux;
Ils ont suivi son père, ils marchent aux vaisseaux.
D'où peut naître un revers si prompt et si funeste?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste;
Sauvons du moins Atide; et, le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant, daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, et l'amour le plus tendre!
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O ciel! Ramire! Ah, jour affreux!

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ZULIME, SÉRAME.

SÉRAME.

Remerciez le ciel, au comble des tourments,
D'avoir long-temps perdu l'usage de vos sens;
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

ZULIME, jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement.

O jour, tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés!
O sommeil des douleurs! mort douce et passagère!
Seul moment de repos goûté dans ma misère!
Que n'es-tu plus durable? et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?

(se relevant.)

Où suis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monstre m'a trahie?
J'ai tout fait, malheureuse! et moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi! mon père, dis-tu, défend que je l'approche!

SÉRAME.

Plus le combat, madame, et le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,

Qui, présentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'est devenu Ramire?

SÉRAME.

Ai-je donc pu songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue?

ZULIME.

Qu'est-ce qui s'est passé? quelle erreur m'a perdue?
Ah! n'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux?
J'accusais mon amant; j'eus trop de violence;
On m'a trop obéi: je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produits mes forfaits.
Juste ciel! je partais, et sur la foi d'Atide!
M'aurait-elle trahie? On m'arrête. Ah, perfide!...
N'importe, apprends-moi tout, ne me déguise rien;
Rapporte-moi ma mort: va, cours, vole, et revien.

SÉRAME.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je. Ah! j'en mérite encor de plus cruelles!

SCÈNE II.

ZULIME.

M'as-tu trompée, Atide, avec tant de noirceur?
Quoi! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur!

Mais non ; en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs :
L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.
Ton ame m'est connue ; elle est sans artifice :
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice !
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée ;
Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCÈNE III.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Eh bien! que t'a-t-on dit?

Parle.

SÉRAME.

Un désordre horrible accable mon esprit :
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au-dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives,
Au palais, sur le port, autour de ce rempart ;
On se rassemble, on court, on combat au hasard ;
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide
Partout oppose au nombre une audace intrépide.
Pressé de tous côtés, Ramire allait périr ;
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir?
Atide...

ZULIME.

Atide ! ô ciel !

SÉRAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
Sa beauté, son audace, ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,
Unis avec les siens, se rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même!
Une autre le défend; c'est une autre qu'il aime!
Et c'est Atide!... Allons, le charme est dissipé:
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé;
Je revois la lumière, et je sors de l'abîme
Où me précipitaient ma faiblesse et leur crime.
Ciel! quel tissu d'horreurs! ah! j'en avais besoin;
De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
Va, je renonce à tout, et même à la vengeance:
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas?
C'en est fait.

SCÈNE IV.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME.

ZULIME.

Mohadir, parlez, que fait mon père?
Puisse sur moi le ciel, épuisant sa colère,

Sur ses jours vertueux prodiguer sa faveur!
Qu'il soit vengé surtout!

MOHADIR.

Madame, il est vainqueur.

ZULIME.

Ah! Ramire est donc mort?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuse
A cherché vainement une mort glorieuse:
Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté
Est tombé dans les mains de son maître irrité.
Je ne vous nierai point que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups:
Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le soin de sa propre défense.

ZULIME.

Lui!

MOHADIR.

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous;
Qu'il trompait à-la-fois et Bénassar et vous.
Mais, sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon;
Il le faut mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste:
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité;
Votre repentir seul est votre sûreté:
La nature dans lui reprendra son empire,

Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit: je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette:
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscrète;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, et c'est vous qui m'osez arrêter!

MOHADIR.

Respectez la défense heureuse et nécessaire
D'un père au désespoir, et d'un maître en colère:
Vous devez obéir, et surtout épargner
Sa blessure trop vive, et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai; mais, après tant d'injures,
Si vos ressentiments s'échappaient en murmures,
Frémissez pour vous-même; un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel;
Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être...

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protége un traître?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon;
Votre ame détrompée a repris sa raison:
Je le vois, et je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle:
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Ah! j'attends le trépas. Juste ciel, qu'ai-je fait?

SÉRAME.

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable :
Vos jours sont à ce prix.

ZULIME.

Dieu ! qu'Atide est coupable!

SÉRAME.

Tous deux seront punis : ne songez plus qu'à vous;
D'un père infortuné désarmez le courroux;
Détournez...

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie;
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie:
Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats;
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

SÉRAME.

Eh bien! de leurs forfaits séparez votre cause:
Quelque punition qu'un père se propose,
Aux traits de son courroux son sang doit échapper;
Et sa main s'amollit sur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grace est sûre;
Unissez-vous à lui pour venger son injure;
Abandonnez les jours justement menacés
De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

ZULIME.

De Ramire!

SÉRAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous fesait sa victime, ainsi que sa complice.

ZULIME.

Je ne le sais que trop. Hélas! que de forfaits!

SÉRAME.

Que j'aime à voir vos yeux dessillés pour jamais!
Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore:
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore [11].

SÉRAME.

Qui? vous!

ZULIME.

Un dieu barbare assemble dans mon cœur
L'excès de la faiblesse et celui de l'horreur:
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même;
Je déteste mon crime, et je sens que je l'aime.
Je n'y résiste plus: ce poison détesté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embrase et me déchire;
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel est dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux de moi-même abhorré,
Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie;
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant;
S'il eût insulté même à mon dernier moment,
Je l'eusse aimé toujours, et mes mains défaillantes
Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
Quoi! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'il trahit!

Et c'est moi qui le perds! c'est par moi qu'il périt!
Non... je le sauverai le parjure que j'aime,
Dût-il me détester, et m'en punir lui-même.
Mais Atide est aimée!

SCÈNE VI.

ZULIME, ATIDE, amenée par des gardes.

ZULIME.

Ah! qu'est-ce que je voi?
Ma rivale à mes yeux! Atide devant moi!

ATIDE.

Oui, madame, il est vrai, je suis votre rivale;
Le malheur nous rejoint, le destin nous égale:
Je sens les mêmes feux, je meurs des mêmes coups;
Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver son destin qui ne pouvait l'abattre;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante;
Vous le voulez, madame, et vous serez contente;
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah! si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,

Madame : vous l'aimez, et je connais l'amour ;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour ;
Et, quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui ;
Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encore échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie, et marchent au rivage :
Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous servir ?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand, vous donnant ma vie,
Je me suis immolée à votre jalousie,
Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
De m'abandonner seule, et de suivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
Que vous faut-il ? parlez, cruelle que vous êtes !
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
Et qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendrissement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, et mes transports jaloux ;
Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
Je vous sers, vous, madame ; il le faut, et j'y cours ;
Mais vous me répondrez...

ATIDE.

Ah! c'en est trop, barbare!
Eh bien! j'aime Ramire : oui, je vous le déclare;
Je l'aime, je le cède, et vous vous indignez!
J'ai sauvé votre amant, et vous vous en plaignez!
Quel temps pour les fureurs de votre jalousie!
Quel temps pour le reproche! il s'agit de sa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains serments qu'arrache le danger;
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il osait me donner son cœur et son empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous sacrifierais son empire et son cœur.
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
Je ne dispute rien, madame, à votre amour;
Non, pas même l'honneur de lui sauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point, je vois tout mon outrage;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux [12];
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
Mais cessez de prétendre au superbe partage,
A l'honneur insultant d'exciter mon courage;
Ce courage, intrépide autant qu'il est jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement; je vous ferai connaître

Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Je devrais l'oublier, je devrais le punir;
Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

SCÈNE VII.

ZULIME, ATIDE, SÉRAME.

SÉRAME.

Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage,
Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, sensible et généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace;
Tous les chefs, irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, madame, à ces tourments cruels
Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas seul; et devant qu'il expire...

SÉRAME.

Madame, ah! gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos conseils, n'en doutez point, madame;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, et toi,
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi,
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et gardez-moi d'un crime!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
Je sens le désespoir de ce cœur paternel :
Je partage en pleurant son trouble et sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père;
Et tous les attentats de ce funeste jour
Ne sont qu'un même crime, et ce crime est l'amour.
Dans son aveuglement Zulime ensevelie
Mérite d'être plainte, encor plus que punie;
Et si votre bonté parlait à votre cœur...

BÉNASSAR.

Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur.
Je me reproche assez mon excès d'indulgence;
Ciel! tu m'en as donné l'horrible récompense.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout sacrifié.
Je lui tendais les bras quand sa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.
Ah! l'homme inexorable est le seul respecté :
Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur est le frein légitime
Qui peut épouvanter l'insolence et le crime.

Ma facile tendresse enhardit aux forfaits :
Le temps de la clémence est passé pour jamais.
Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Égaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats
Que l'amour fait commettre en nos brûlants climats.
En tout lieu dangereux, il est ici terrible;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire cependant, à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré :
Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu ;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces moments cruels où l'homme est inflexible,
Où les yeux, les esprits, les sens, sont égarés,
Détourner loin de vous ses coups désespérés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un cri terrible et tendre,
Arrêter, désarmer ses amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
Oui, j'ai vu le moment où, malgré sa colère,
Il semblait en effet combattre pour son père.

BÉNASSAR.

Ah! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché, de ses mains, le reste de mon sang!
Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore!
Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.
Ce cœur, en un seul jour à jamais égaré,

Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé;
Et, se précipitant d'abîmes en abîmes,
Elle a contre son père accumulé les crimes.
Que dis-je? au moment même où tu viens en son nom
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
Ont séduit les soldats à sa garde commis;
Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
Elle vient m'arracher son indigne conquête;
Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
Cet amour insensé ne connaît plus de frein;
Zulime contre un père ose lever sa main!
Au comble de l'outrage on joint le parricide!
Ah! courons, et nous-même immolons la perfide.

SCÈNE II.

BÉNASSAR; ZULIME, suivie de ses soldats dans l'enfoncement; MOHADIR, SUITE.

ZULIME, jetant ses armes.

Non, n'allez pas plus loin, frappez; et vous, soldats,
Laissez périr Zulime, et ne la vengez pas.
Il suffit : votre zèle a servi mon audace[13].
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BÉNASSAR.

Ah, cruelle! est-ce toi que je voi?

ZULIME.

Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.

Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous sa main désespérée:
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime;
La nature en tremblait; mais je volais au crime.
Je vous vois: un regard a détruit mes fureurs,
Le fer m'est échappé; je n'ai plus que des pleurs;
Et ce cœur, tout brûlant d'amour et de colère,
Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse?
Ah! peut-être il est loin d'en être le complice;
Peut-être, pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.
Étouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire, et je ne puis, seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire:
Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas! le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire;
Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire;
Ayez cette pitié pour mon dernier moment [14],
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BÉNASSAR.

O ciel, qui l'entendez! ô faiblesse d'un père!
Quoi! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère!

Me faudra-t-il les perdre ou les sauver tous deux?
Faut-il, dans mon courroux, faire trois malheureux?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie!
L'une est ma fille, hélas! l'autre a sauvé ma vie;
La mort, la seule mort peut briser leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène et Ramire et les siens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendue;
Vous l'avez trop aimée, hélas! pour la punir[15].
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir.

SCÈNE III.

BÉNASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, SUITE.

RAMIRE, enchaîné.

Achève de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des rois, j'ai vécu dans les fers;
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts.
Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse;
Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains je remettais Atide.
Ni son cœur, ni le mien ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi;
Bénassar, nos serments m'étaient plus chers qu'à toi,
Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure;

De ce cœur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocents desseins.
Tu m'as trop mal connu; c'est ta seule injustice:
Que ce soit la dernière, et que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertus ne soient point entraînés.

BÉNASSAR.

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes services passés;
Et quoique par ton crime ils fussent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste [16],
Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains et ma gloire et ma fille;
C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte; et, pour comble d'horreur,
Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reste qu'un choix, la mort ou l'hyménée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois son époux, Ramire, et règne en mes états.

RAMIRE.

Moi!

ZULIME.

Mon père!

ATIDE.

Ah! grand Dieu!

BÉNASSAR.

Souvent dans nos provinces

On a vu nos émirs unis avec nos princes;
L'intérêt de l'état l'emporta sur la loi,
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre;
Vis pour elle et pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah, seigneur! ah, Ramire! ah, jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grace
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des états conquis par mes aïeux:
Mais, pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi;
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits,
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits,
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse [17].
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Élevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui-même a resserré dans ses derniers moments
Ces nœuds chers et sacrés, préparés dès long-temps;
Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils m'auraient abusée!
Ils auront triomphé de ma crédulité [18]!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté!
Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes:
Vous ne punissez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir: mais connaissez-moi mieux;
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent; qu'il juge, et qu'il prononce.

ZULIME.

O ciel!

ATIDE.

Ramire et moi, seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
(à Zulime.)
Je l'avoue à vos pieds: et moi, pour récompense,
Je vous coûte à-la-fois la gloire et l'innocence.

Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes:
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, et vous perce le cœur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie:
Mais j'aimais comme vous; ce mot me justifie;
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus; vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,
Je vous immolai tout; je vous ai fait serment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant;
J'ai promis de servir votre fatale flamme:
Le serment est affreux, vous le sentez, madame!
Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,
C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas:
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse;
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux [19].
Le voici.

(Elle tire un poignard pour se tuer.)

RAMIRE, la désarmant avec Zulime.

Chère Atide!

ZULIME, se saisissant du poignard.

O ciel! que faites-vous?

BÉNASSAR.

Hélas! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je assez confondue?

Tu l'emportes, cruelle, et Zulime est vaincue.
Oui, je le suis en tout. J'avoue avec horreur
Que ma rivale enfin mérite son bonheur.

(à Atide.)

J'admire en périssant jusqu'à ton amour même:
C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.

(à Ramire et à Atide.)

Eh bien! soyez unis; eh bien! soyez heureux,
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux [20].
Éloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie est horrible, et je ne puis la voir:
Fuyez, craignez encor Zulime au désespoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reste;
Sauvez mes yeux mourants d'un spectacle funeste.

(Elle tombe sur sa confidente.)

ATIDE.

Nos deux cœurs sont à vous.

RAMIRE.

Vivez sans nous haïr.

ZULIME.

Moi, te haïr, cruel! ah! laisse-moi mourir!
Va, laisse-moi.

BÉNASSAR.

Ma fille, objet funeste et tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi [21]:
Hélas! vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BÉNASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père!

J'en suis indigne [22].

(Elle se frappe.)

BÉNASSAR.

O ciel!

RAMIRE ET ATIDE.

Zulime! ô désespoir!

BÉNASSAR.

Ah, ma fille!

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plus tôt... Pardonnez à Zulime [23]...
Souvenez-vous de moi, mais oubliez mon crime.

FIN DE ZULIME.

NOTES ET VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE DE *ZULIME*.

[1] Lorsque Voltaire changea le titre de sa pièce, et l'intitula *Médime* ou *Fanime,* il changea aussi le nom de *Mohadir* en celui de *Mohadar* (voyez lettre à d'Argental, du 28 octobre 1760). Dans l'édition de 1761, *Atide* et *Idamore* sont appelés *Alide* et *Ménodore*. On voit même dans la lettre à d'Argental, du 19 mars 1761, qu'au lieu d'*Alide,* l'auteur avait appelé aussi ce personnage *Énide*. B.

[2] Voltaire a dit dans *Ériphyle,* acte I, scène 3 :

> Mon cœur, vous le savez, n'est pas né pour le crime.

Dans *Adélaïde du Guesclin*, acte III, scène 1 :

> Son cœur, je le vois bien, n'est pas né pour le crime. B.

[3] Phèdre dit dans Racine, acte IV, scène 6 :

> Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
> Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit. K.

[4] Imitation de ces vers de *Bérénice*, acte II, scène 4 :

> Eh quoi! vous me jurez une éternelle ardeur,
> Et vous me la jurez avec cette froideur!
> Pourquoi même du ciel attester la puissance?
> Faut-il par des serments vaincre ma défiance?
> Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir;
> Et je vous en croirai sur un simple soupir. K.

On lit dans *Adélaïde,* acte III, scène 2 :

> J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite....
> Mais pourquoi l'attester? Nemours, suis-je réduite,
> Pour vous persuader de si vrais sentiments,
> Au secours inutile et honteux des serments. B.

[5] La Motte avait dit dans *Inès*, acte III, scène 7 :

> Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale. B.

[6] Dans *Brutus,* acte II, scène 3, Voltaire avait dit :

> Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.
> — Allons, suivons ses pas : aigrissons ses ennuis. B.

7 On lit dans *Andromaque*, acte II, scène 1 :

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis? B.

8 L'édition de 1763, l'édition in-4°, l'édition encadrée (1775), les éditions de Kehl, et toutes leurs réimpressions, portent: *Les jours infortunés.* Feu Decroix, éditeur du *Commentaire* (de La Harpe) *sur le théâtre de Voltaire*, blessé de l'amphibologie, « soupçonnait qu'il y avait dans le manuscrit de l'auteur *mes jours* ou *tes jours ;* » ce qui prévenait toute équivoque. La version que j'ai adoptée se trouve dans deux éditions de 1761 que j'ai sous les yeux. B.

9 Dans *la Mort de César,* acte II, scène 2 :

Alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie. B.

10 Vers de Racine dans *Esther,* acte III, scène 4. B.

11 On trouve le même mouvement dans *Zaïre*, acte IV, scène 7 :

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais. K.

12 Dans *Bajazet,* acte IV, scène 4, Racine a dit :

Vois-je pas, au travers de son frémissement,
Son cœur, dans ses douleurs, content de son amant? B.

13 Dans sa lettre à d'Argental, du 11 mai 1760, Voltaire proposait de mettre, au lieu de ce vers :

Vous n'avez que trop bien secondé mon audace. B.

14 Dans la même lettre, on lit :

Pardonnez à Ramire;
C'est assez nous venger; et ce sang à vos yeux,
Ce sang, qui fut le vôtre, est assez précieux.

Je m'aperçois que dans toutes les éditions, sans en excepter la mienne (voyez tome LVIII, page 401), en imprimant la lettre du 11 mai 1760 (quelquefois mise à 1761), on a mis dans la bouche de Mohadar trois quarts de vers qui appartiennent au rôle de Bénassar. B.

15 Les deux éditions de 1761 portent :

Pour la haïr.

Dans l'édition de 1763, dans l'édition in-4°, dans l'édition encadrée, il y a :

Pour la trahir.

La version actuelle est des éditions de Kehl. B.

[16] Dans la lettre à d'Argental, du 11 mai 1760, Voltaire propose :

J'ai trop vu, je l'avoue, en ce combat funeste.

[17] Racine a dit dans *Mithridate*, acte III, scène 1 :

Je fuis; ainsi le veut la fortune jalouse. B.

[18] Dans *Bajazet*, acte IV, scène 5, on lit :

Ils se jouaient tous deux de ma crédulité. B.

[19] C'est probablement à une première version de ce couplet qu'appartiennent ces vers qui sont dans la lettre à mademoiselle Quinault, du 17 février 1740 :

Vous savez à quel point je vous avais trompée;
J'ai trahi tout, bienfaits, confidence, amitié.
Ah! donnez-moi la mort par haine ou par pitié;
N'armez point cette main si chère et si sacrée
Contre un cœur qui sans moi vous aurait adorée!
C'est votre amant, hélas! s'il a pu vous trahir,
S'il m'aime, si je meurs, le peut-on mieux punir?

RAMIRE.

Au nom de mes forfaits, soyez inexorable :
Frappez.

ZULIME.

Je frapperai le cœur le plus coupable.

[20] Dans sa lettre du 19 décembre 1766, Voltaire rapporte ces deux vers :

Je meurs sans vous haïr. Ramire, sois heureux
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux,

et blâme le dernier hémistiche, qu'il semble attribuer aux comédiens, et qui se trouve pourtant dans les éditions de 1763, 1768, 1775. B.

[21] Voltaire, dans sa lettre à d'Argental, du 15 auguste 1761, dit que madame Denis a toujours ainsi récité ce vers. J'ai donc rejeté l'hémistiche

Il triompha de moi,

qui est dans toutes les éditions, le vers précédent finissant aussi par le mot *moi*. Quant à la variante :

Qui me tient sous sa loi,

Voltaire, dans la lettre que je viens de citer, dit qu'il faut que ce soit Fréron qui l'ait conservée. B.

[22] Il paraît que les comédiens avaient supprimé ce

J'en suis indigne.

Voltaire, dans sa lettre à d'Argental, du 26 janvier 1762, dit qu'il croit que c'est cette suppression qui lui donne la fièvre. B.

[23] Une lettre à mademoiselle Quinault, du 19 avril 1739, donne deux autres versions de ces derniers vers :

Première version.

Dans ces derniers moments apprends à me connaître ;
Vois quelle était Zulime, et rougis d'être un traître.

Deuxième version.

Je t'aimais innocent, je t'aimai parricide :
Je t'aime encor, barbare ; et je te laisse Atide.

Le *Mercure* de 1762, tome second de janvier, page 202, rapporte comme fin de la pièce, à sa reprise en 1761, ces vers :

A la fin j'ai rempli mon devoir.
(à son père.)
O vous, seul des mortels regretté par Zulime,
Souvenez-vous de moi, mais oubliez mon crime.
(à Atide.)
Je meurs sans vous haïr.
(à Ramire.)
Ramire, sois heureux
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.

Voyez, dans la note 20, ce qui est dit de ces deux derniers vers. B.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DE ZULIME.

VARIANTES DE ZULIME.

ÉDITION DE 1761.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZULIME.

. . . .

* Je l'outrage et je l'aime, il est assez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime :
Puisse-t-il oublier jusqu'au nom de Zulime !

MOHADIR.

Noble et cher rejeton des héros et des rois,
Quel ordre imposez-vous à ma tremblante voix ?
Faudra-t-il rapporter des réponses si dures ?
D'un cœur désespéré déchirer les blessures ?
Irai-je empoisonner ses chagrins paternels ?

ZULIME.

Épargne, épargne-moi ces reproches cruels :
Je ne m'en fais que trop. Coupable, mais sincère,
Ma douleur est égale aux douleurs de mon père.

MOHADIR.

Et vous l'abandonnez !

ZULIME.

Que dis-tu ?

MOHADIR.

Ses soldats,
Par vous-même séduits, ont donc guidé vos pas ?
Nos captifs espagnols, ce prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ces trésors des héros, vous les lui ravissez !
Vous l'aimez ? vous, madame ! et vous le trahissez !

Pressé de tous côtés dans ces troubles funestes
Qui de son faible état ont déchiré les restes,
Redoutant à-la-fois, et les Européans,
Et les divisions des tristes Musulmans,
Opprimé de l'Égypte, et craignant la Castille,
Faut-il qu'il ait encore à combattre sa fille?

ZULIME.

Me préserve le ciel de m'armer contre lui!

MOHADIR.

De sa triste vieillesse unique et cher appui,
Pourquoi donc fuyez-vous le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre;
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie allait orner vos mains?
Hélas! si la vertu, si la gloire vous guide....
Mais il n'appartient point à ma bouche timide
D'oser d'un tel reproche affliger vos appas:
* Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas;
Cette voix d'un vieillard qui sauva votre enfance
Flattait de votre cœur la docile indulgence;
Et Bénassar encore espérait aujourd'hui
* Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
Ah! princesse, ordonnez, que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

* Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse.
Mon destin que je hais me force à l'outrager;
Mes remords sont affreux, mais je ne puis changer.
Pars; adieu, c'en est fait.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
* Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCÈNE II.

ZULIME.

* Ah! je succombe, Alide, et ce cœur désolé
Cède aux tourments honteux dont il est accablé.
Tu sais ce que j'ai fait et ce que je redoute;
Tu vois ce que Ramire et mon penchant me coûte.
L'amour qui me conduit sur ces funestes bords
Ne m'a fait jusqu'ici sentir que des remords.
Je ne me cache point ma honte et mon parjure;

J'outrage mes aïeux, j'offense la nature:
Mais Ramire expirait, et vous alliez périr;
Quoi qu'il en ait coûté, j'ai dû vous secourir.
Le fier Égyptien, dont l'orgueil téméraire
Domine insolemment dans l'état de mon père,
Sur Ramire et sur vous était prêt à venger
Nos soldats, qu'à Valence on venait d'égorger.
Des nations, dit-on, tel est le droit horrible.
La vengeance parlait; mon père, en vain sensible,
Laissait ployer bientôt sa faible autorité
Sous le poids malheureux de ce droit détesté.
Les autels et les lois demandaient votre vie:
Vous savez si la mienne à la vôtre est unie!
L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié,
L'amour, plus fort que tout, plus grand que l'amitié,
Votre danger, ma crainte, hélas! si l'on m'accuse,
* Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse.
Si j'ai trahi mon père et quitté ses états,
Ciel, qui me connaissez, ne m'en punissez pas!

ALIDE.

. . . .

. . . .

Mais Ramire en est digne, il pourra désormais
Payer d'un digne prix vos augustes bienfaits.
Son destin chez les siens l'appelle au rang suprême;
Et puisque vous l'aimez...

ZULIME.

Alide, si je l'aime!
Tu ne l'ignorais pas: t'ai-je jamais caché
Les secrets de ce cœur que lui seul a touché?
Je corrigeai le sort qui te fit ma captive;
Tu sais si j'enhardis ton amitié craintive;
Si, fuyant de mon rang la dure austérité,
Ma tendresse entre nous remit l'égalité.
Nos cœurs se confondaient; tu vis naître en mon ame
Les traits mal démêlés de ma secrète flamme.
Ton œil vit avant moi de tant d'égarements
La première étincelle et les embrasements.
Que n'eussé-je point fait pour conserver Ramire!
J'abandonne pour lui, etc.

. . . .

. . . .

* J'ai tort, je te l'avoue : il a dû s'écarter.
Mais pourquoi si long-temps se plaire à m'éviter?
Je ne l'accuse point, mais mon cœur en murmure.

ALIDE.

Je sais trop qu'un conseil est souvent une injure;
Mais n'est-il point permis de vous représenter
Que sur ces bords affreux, qu'il est temps de quitter,
* Tant d'amour, tant de crainte, et de délicatesse,
* Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse;
Qu'un moment peut nous perdre, et ravir tout le prix
* De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris;
Qu'entre cet océan, ces rochers, et l'armée,
* Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée;
Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé
Sur ses vrais intérêts est souvent aveuglé?

SCÈNE III.

RAMIRE.

. . . .

. . . .

* Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
J'ai vu, de ces rochers dont la cime élevée
Commande à ces deux mers dont l'Europe est lavée,
Un vaisseau que les vents font voler vers ces lieux.
Les pavillons d'Espagne éclataient à mes yeux.
Bientôt l'heureux reflux des mers obéissantes
Apportera vers lui nos dépouilles flottantes.
Une barque légère est auprès de ces bords;
Mes mains la chargeront de nos plus chers trésors.

(à Zulime.)

Vous y serez, Alide... Et vous, princesse auguste,
Vous dont la seule main changea le sort injuste,
Vous par qui nos captifs ne portent désormais
Que les heureux liens formés par vos bienfaits...
Quoi! vos yeux, à ma voix, semblent mouillés de larmes!

ZULIME.

Dans de pareils moments on n'est point sans alarmes, etc.

. . . .

. . . .

RAMIRE.

* Que mes jours, immolés à votre sûreté...

ZULIME.

* Conservez-les, cher prince, ils m'ont assez coûté!
Mais quel discours, grands dieux, que je ne puis comprendre!
Pourquoi me parlez-vous de sang prêt à répandre?
Est-ce ainsi que mon cœur doit être rassuré?

ALIDE.

Eh! madame, à quels soins votre amour est livré?
Prête à voir avec nous les rives de Valence,
Contre le sort jaloux faut-il d'autre assurance?
Partons, dérobons-nous aux peuples irrités
* Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.

SCÈNE V.

ALIDE.

. . . .

* Ah! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.
Peut-être cet amour nous sera bien funeste;
Mais vivez, mais régnez; le ciel fera le reste:
Fermez les yeux, cher prince, aux pleurs que je répands.

RAMIRE.

Je ne vois que ces pleurs, ils font tous mes tourments.
Tous trois pleins de remords, et punis l'un par l'autre,
J'ai causé malgré moi son malheur et le vôtre.
Je vais...

ALIDE.

Ah! demeurez. Quel est ce bruit affreux?

RAMIRE.

Il m'annonce du moins des combats moins honteux.
C'est l'ennemi sans doute, et je vole à la gloire.
Adieu.

ALIDE.

Je vous suivrai; la chute ou la victoire,
* Les fers ou le trépas, je sais tout partager:
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉNODORE.

. . . .

Envers les siens coupable, envers vous innocente,
Je sais combien de lois et combien de raisons
Ont banni l'alliance entre vos deux maisons.
Plus puissant que les lois, le préjugé sépare
Les peuples de l'Espagne et ce peuple barbare.
Mais d'une loi plus juste entendez mieux la voix;
Que tout préjugé cède à l'intérêt des rois:
Que vous, l'état, Alide...

RAMIRE.

Arrêtez, Ménodore.
Faut-il pour vivre heureux que je me déshonore?
Eh! le trône et la vie ont-ils donc tant d'appas?

MÉNODORE.

Vous vous trompez, seigneur, et ne m'entendez pas.
Quel est donc cet opprobre, et quel est donc le crime
De payer dignement les bontés de Zulime?
Vos jours à la servir doivent se consacrer,
Et l'oubli des bienfaits peut seul déshonorer.

RAMIRE.

Je le sais comme toi: juge de mes supplices.
Le premier des liens est celui des services,
C'est celui d'un cœur juste; et, malgré tous mes feux,
Celui de l'amour même est moins fort à mes yeux.
Mais tu sais quels saints nœuds ont enchaîné ma vie,
Quels serments j'ai formés, quel tendre hymen me lie.
Que je rentre à jamais aux fers où je suis né,
Tombe en cendre le trône où je suis destiné,
Si je trahis jamais la malheureuse Alide!
Mais aussi que la foudre écrase le perfide,
Que je sois en horreur aux siècles à venir,
S'il faut tromper Zulime et s'il faut la trahir!

MÉNODORE.

Ah! seigneur, croyez-moi, son erreur est trop chère :
N'arrachez point un voile à tous trois nécessaire :
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.
D'un jour trop odieux ses yeux seraient frappés :
Cessez...

RAMIRE.

Ah! fallait-il que ta funeste adresse
De Zulime à ce point égarât la faiblesse ?
Fallait-il lui promettre et ma main et mon cœur ?
Ils n'étaient point à moi : tu m'as perdu d'honneur.

MÉNODORE.

C'est moi qui vous sauvai, vous, Alide, et Valence.
Un trône vous appelle, et votre esprit balance!
Et d'un vain repentir vous écoutez la voix!

RAMIRE.

J'écoute mon devoir.

MÉNODORE.

Il est celui des rois.

RAMIRE.

Je suis bien loin de l'être, et c'est un triste augure
D'être esclave en Afrique, et d'en fuir en parjure.

MÉNODORE.

Feignez un jour du moins.

RAMIRE.

C'en est trop pour mon cœur.
Avec ses ennemis on feint sans déshonneur;
Mais tromper une femme et tendre et magnanime,
L'entraîner dans le piége, et la conduire au crime;
De ce crime si cher la punir de ma main,
M'armer de ses bienfaits pour lui percer le sein;
Prendre à-la-fois les noms de monarque et de traître!...

MÉNODORE.

Dans vos états rendu, seigneur, vous serez maître :
Vous pourrez accorder l'intérêt, la grandeur,
Et la reconnaissance, et l'amour, et l'honneur.
Remettez à ce temps, plus sûr et plus tranquille,
* De ces droits délicats l'examen difficile.
* Lorsque vous serez roi, jugez et décidez :
* Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Elle est ma bienfaitrice; il me faudra la craindre!

M'avilir par frayeur à la honte de feindre!
Je la respecte trop; un cœur tel que le mien
* Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien, etc.

SCÈNE II.

ZULIME.

. . . .
* Mettons près des humains ma gloire en sûreté,
Et du Dieu qui m'entend méritons la bonté.
Eh quoi! vous soupirez! quel trouble vous agite?

RAMIRE.

Pleine de vos bontés, mon ame est interdite.
Je suis un malheureux, destiné désormais
A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits.
. . . .
. . . .
. . . . Tout nous unit, mais le ciel nous divise.
Ignorez-vous les lois où l'Espagne est soumise?

ZULIME.

Je ne crains point ces lois : leur triste dureté
Cède aux rois, à l'amour, à la nécessité.
Des plus austères lois que puis-je avoir à craindre?
Si nos droits sont sacrés, qui pourrait les enfreindre?
* Quels sont donc les humains qui peuplent vos états?
* Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, et mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.

RAMIRE.

Mais le sang dont le ciel nous fit naître
Mit entre nos aïeux, entre nos nations,
Tant de mépris, de haine, et de divisions!
Mon peuple avec dépit verrait parmi ses reines
La fille des tyrans dont il reçut des chaînes.

ZULIME.

Votre peuple verra sans haine et sans effroi
Cette main qui brisa les chaînes de son roi.

RAMIRE.

Oui, vous adoucirez leur courage inflexible.

Quel cœur à vos vertus pourrait être insensible ?
Mais malgré ces vertus, malgré tant de liens,
Malgré les vœux du peuple unis avec les miens,
Il est une barrière invincible, éternelle...

ZULIME.

* Vous m'arrachez le cœur : achevez, quelle est-elle ?

RAMIRE.

C'est la religion, la première des lois,
Souveraine immortelle et du peuple et des rois.
Ce puissant Mahomet, auteur de votre race,
De la moitié du monde a pu changer la face ;
De l'Inde au mont Atlas il est presque adoré;
Mais chez nos nations son culte est abhorré.
De nos autels jaloux l'inflexible puissance
Entre Zulime et moi proscrit toute alliance.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, etc.

SCÈNE IV.

ZULIME.

. . . .

* Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Je n'ose vous prier de pardonner mon choix,
D'excuser un hymen condamné par nos lois,
D'accepter un héros, un souverain pour gendre,
Dont l'alliance un jour...

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZULIME.

Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Alide, et comme je le veux?

ALIDE.

De notre prompt départ tout entière occupée,
Lorsque de nos frayeurs mon ame possédée
Soupire après l'Espagne et des climats plus doux;
Quand je me vois, peut-être, à plaindre autant que vous;
Que puis-je vous répondre, et comment puis-je lire
Dans les secrets du cœur du malheureux Ramire?
Il est à vos bontés enchaîné pour jamais.

ZULIME.

Son cœur semble accablé du poids de mes bienfaits.
Je lui parlais d'hymen...

ALIDE.

Mais, madame...

ZULIME.

Et Ramire
Osait bien me parler des lois de son empire!
Il était maître assez de ses vœux amoureux
Pour voir en ma présence un obstacle à mes feux!
* Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée:
* Chère Alide! est-ce ainsi que je dois être aimée?
* Alide, il me trahit s'il ne m'adore pas,
S'il pense à la grandeur autant qu'à mes appas;
* Si de quelque intérêt son ame est occupée,
* Si je n'y suis pas seule, Alide, il m'a trompée.

ALIDE.

Il ne vous trompe point : tant d'amour, tant d'appas,
Tant d'amitié surtout, ne feront point d'ingrats.

SCÈNE II.

ZULIME, ALIDE, RAMIRE.

ALIDE.

Venez, prince; il est temps qu'un aveu légitime
Efface devant moi les soupçons de Zulime.
Seigneur, immolez tout, quoi qu'il puisse en coûter.
Ses bienfaits sont trop grands, il les faut mériter.
Votre devoir...

RAMIRE.

Madame, en ce moment funeste
Mon devoir est de vaincre, et d'oublier le reste.
Votre père à grands cris appelle ses soldats,
Je viens pour vous sauver; volez, suivez mes pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre;
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts, en rougissant, s'abaissaient devant lui.
Ne perdons point de temps, courez vers le rivage;
Je puis avec les miens défendre le passage.
Déjà des matelots entendez les clameurs;
Venez, ne craignez rien de vos persécuteurs.

ZULIME.

* Moi, craindre? Ah! c'est pour vous que j'ai connu la crainte!
* Croyez-moi : je commande encor dans cette enceinte;
* La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Voyons mon père au moins pour la dernière fois.
Apprenez à mon père, à l'Afrique jalouse,
Que je fais mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

Eh! pouvez-vous, madame, en ces moments d'horreur,
D'un amour qu'il déteste écouter la douceur?
Si le ciel qui m'entend me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds : je ne puis davantage;
Et je ne réponds point...

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?
De quelle bouche, hélas! en quels lieux! dans quel temps!
Pour m'éclaircir un doute à tous deux si funeste,
* Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
* Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,

* Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, hélas! m'as-tu conduite
* Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

* Je vous y mène en reine; et mon peuple à genoux,
En imitant son roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple, tes respects! quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de reine, de princesse!
Le nom de ton épouse est le seul qui m'est dû,
Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu,
Le seul que je voulais. Ah! barbare que j'aime,
Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même?

....
....
....

Triste et soudain effet, où j'aurais dû penser,
Des malédictions qu'on vient de prononcer.
Loin de me rassurer, tu gardes le silence?
Est-ce confusion, repentir, innocence?
Ramire, Alide, eh quoi! vous détournez les yeux!
Vous, pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux?
Je te rends grace, ô ciel! dont la main salutaire
Au-devant de mon crime a fait courir mon père,
Un père que pour eux j'avais déshonoré,
Et qui n'a pu haïr ce cœur dénaturé.
Du devoir, il est vrai, la barrière est franchie, etc.

SCÈNE III,

ET LA QUATRIÈME DE L'ÉDITION DE 1775.

ALIDE.

....

* Mon cœur vous idolâtre... et je renonce à vous...

RAMIRE.

Vous, Alide!

ALIDE.

Acceptez ce fatal sacrifice;
Zulime en est trop digne, et je me rends justice.
Vous devez à ses soins la liberté, le jour;
Zulime a tous les droits, je n'ai que mon amour.
Cet amour est pour vous le don le plus funeste:
Autant il me fut cher, autant je le déteste.

Si je vous vois partir, je bénirai mon sort :
Qu'on me rende à mes fers, qu'on me rende à la mort.
N'importe, au gré des vents fuyez sous ses auspices.
* Ma rivale aura fait de moindres sacrifices :
* Mes mains auront brisé de plus puissants liens,
* Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Gardez-vous de m'offrir un bienfait si barbare.
Périssent des bontés dont l'excès vous égare !
Venez, votre péril est tout ce que je vois.

ALIDE.

Non, je cours lui parler; je le veux, je le dois.

RAMIRE.

Je ne vous quitte point.

ALIDE.

Vous vous perdez, Ramire.
Arrêtez, je l'ordonne.

RAMIRE.

Ah ! plutôt que j'expire !
Je vous suis, chère Alide.

SCÈNE IV.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÉNASSAR.

Arrête, malheureux !

RAMIRE.

Que vois-je ! Que veux-tu ?

BÉNASSAR.

Cruel, ce que je veux !
Après les attentats de cette fuite infame,
Quelque reste d'honneur entre-t-il dans ton ame ?

RAMIRE.

C'est à toi d'en juger quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage, et ne t'en punit pas.
L'honneur est dans un cœur qui brava la misère.

BÉNASSAR.

* Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père;
Ta barbarie insulte à ce cœur déchiré.
* Tu pars, et cet assaut est encor différé.
J'ai craint, tu le vois trop, qu'en vengeant ma famille,

Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille.
Je t'avoue encor plus : sur ce triste rempart,
Mes soldats, tu le vois, arriveraient trop tard.
* La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.
* Eh bien! prends donc pitié des pleurs où je me noie:
Connais le cœur d'un père, et conçois sa douleur:
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur.
Tu m'enlèves mon sang : ta détestable adresse
Déshonore à-la-fois ma fille et ma vieillesse.
Suborneur malheureux, ma funeste bonté
Adoucissait le poids de ta captivité:
Je t'aimais, et tu sais qu'aux murs de Trémizène
De mes voisins pour toi j'avais cherché la haine.
Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils,
J'ai protégé ton sang contre tes ennemis.
Ah! si, malgré la loi qui toujours nous sépare,
La loi des nations parle à ton cœur barbare;
Si la mourante voix d'un père au désespoir,
Si l'horreur de ton crime a de quoi t'émouvoir,
Sois sensible à mes pleurs plutôt qu'à ma colère:
Mes trésors sont à toi, je suis ton tributaire,
Rends-moi mon sang, rends-moi ce trésor précieux,
Sans qui pour moi la vie est un poids odieux;
Et ne déchire point ces blessures mortelles
Qu'au plus tendre des cœurs ont fait tes mains cruelles.
* Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Écoute-moi.

. . . .

* En la rendant aux mains d'un si vertueux père...

BÉNASSAR.

* Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré,
* Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré:
* Et si dans ton courroux je te croyais capable
* D'oublier pour jamais que ta fille est coupable;
* Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
* Chérir encor Zulime...

BÉNASSAR.

Ah! si je puis l'aimer!
* Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie

D'un malheureux vieillard à sa douleur en proie,
A qui l'on a ravi le plus pur de son sang,
Un bien plus précieux que l'éclat de son rang,
L'unique et cher objet qui, dans cette contrée,
Soutenait de mes ans la faiblesse honorée;
Et qui, poussant au ciel tant de cris superflus,
* Reprend sa fille enfin quand il ne l'attend plus?
Moi ne la plus chérir! jeune et noble infidèle,
Crois les emportements d'une ame paternelle:
Crois mes serments, Ramire, et ces pleurs que tu vois.
Parmi les Africains, je tiens le rang des rois:
Je le dois à sa mère, et ma chère Zulime
N'a point perdu ses droits, quel qu'ait été son crime.
Et toi, de tous mes maux cruel mais cher auteur,
Va, Bénassar en toi ne voit qu'un bienfaiteur.
Je te crois, je me livre au transport qui m'anime.

RAMIRE.

Goûte un plaisir plus pur, et vois quelle est Zulime.
Autant que ta bonté te presse en sa faveur,
Autant la voix du sang sollicitait son cœur.
* Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
* Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
* Le temps fera le reste, et tu verras un jour
* Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour.
Entre son père et moi son ame déchirée
Dans ses sacrés devoirs sera bientôt rentrée.
Mais dis, peux-tu toi-même à ces bords ennemis
Arracher à l'instant Alide et mes amis?
Ta fille les guidait; peux-tu devancer l'heure?
Nous n'avons qu'un instant.

BÉNASSAR.

J'y vole, et que je meure
Si je n'assure ici leur départ et leurs jours.
Je vais tout disposer en ces secrets détours;
Vers la porte du nord qui conduit au rivage
Les soldats de ma fille ont respecté mon âge;
Et déjà quelques uns, honteux de me trahir,
Se sentant mes sujets, et nés pour m'obéir,
A mes pieds en secret ont demandé leur grace.
Aux miens en un moment on peut ouvrir la place.
Mais j'attends encor plus de ton cœur et du mien:
* Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien:

Et je ne puis te croire une ame assez cruelle
* Pour abuser encor mon amour paternelle.

RAMIRE.

Je vais chercher Alide, et la mettre en tes mains.
Et toi, si je trahis tes généreux desseins,
Égorge devant moi la malheureuse Alide.
Est-ce assez, Bénassar, et me crois-tu perfide?
Quel prix plus précieux te donner de ma foi?
Parle, es-tu satisfait?

BÉNASSAR.

Oui, puisque je te croi:
Oui, sûr de ta parole, à toi je m'abandonne;
* Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

* Adieu, reçois la mienne.

SCÈNE V.

RAMIRE, ALIDE.

ALIDE.

Ah! prince, on vous attend:
Il n'est plus de dangers, l'amour seul nous défend.
Zulime est apaisée, et tant de défiance,
De transports, de courroux, de desseins de vengeance,
* Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
* L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai juré d'épargner à sa douleur mortelle
Un objet malheureux qui s'immole pour elle:
J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
Que vous m'aviez donnée, et qui n'est plus pour moi:
* J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage,
Et son cœur éperdu s'en disait davantage.
L'amour attendrissait ses esprits offensés;
Elle a mêlé ses pleurs aux pleurs que j'ai versés.
Partez, votre devoir loin de moi vous appelle:
Ce n'est qu'en me fuyant que je vous crois fidèle.
* Allez, de ma rivale auguste et cher époux,
Dégager les serments qu'Alide a faits pour vous.

RAMIRE.

Venez, il faut me suivre.

ALIDE.

Ah! courez vers Zulime :
Portez à ses genoux tout l'amour qui m'anime;
Mais ne balancez pas, achevez à ses pieds
De terminer mes jours déjà sacrifiés.
Le temps presse.

RAMIRE.

Oui, sans doute, et le ciel me délivre
Du malheur d'être ingrat, de celui de la suivre.
Tout est changé.

ALIDE.

Seigneur!

RAMIRE.

Vous ne la craindrez plus.

ALIDE.

Que dites-vous? gardez de trahir vos vertus.

RAMIRE.

Si je trahis jamais l'honneur et la justice,
Dieu qui savez punir, qu'Alide me haïsse!
Venez; à Bénassar mes mains vous vont livrer:
En otage un moment il vous faut demeurer.
J'irai trouver Zulime, oui, j'y cours, et j'espère
Assurer son repos et celui de son père,
Mon bonheur et le vôtre, et partir votre époux.

ALIDE.

Hélas! s'il était vrai! je m'abandonne à vous.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

RAMIRE.

Alide ne vient point : quel dieu trompeur me guide?
C'est ici qu'en mes mains on doit remettre Alide :
Elle ne paraît point à mes yeux égarés!
Où courir? où porter mes pas désespérés?

SCÈNE II.

RAMIRE, MÉNODORE.

RAMIRE.

Qu'as-tu vu? qu'a-t-on fait?

MÉNODORE.

Une aveugle puissance
Détruit tous vos desseins, et confond l'innocence.
La fureur en ces lieux conduisit à-la-fois
Zulime, Alide, et vous, pour vous perdre tous trois.
Le destin de Zulime était d'être trompée.
Des promesses d'Alide aveuglément frappée,
Et surtout de vos pleurs répandus à ses pieds,
De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous causiez,
Elle se croit aimée : elle a droit d'y prétendre.
Seigneur, jamais un cœur plus séduit et plus tendre
D'un mouvement si prompt ne parut emporté
De l'excès des terreurs à la sécurité.
Libre de ses soupçons, sans crainte de rivale,
Elle vole avec joie à la rive fatale,
Fait déployer la voile, et n'attend plus que vous,
Vous qu'elle ose appeler du nom sacré d'époux.
Son père en sait bientôt la funeste nouvelle;
Il vous croit son complice, il veut se venger d'elle :
Il veut vous perdre, il court, et sa prompte fureur
De ses sens éperdus ranime la vigueur.
De ceux qu'il a gagnés il rassemble l'escorte;
Il ordonne, on le suit, il fait ouvrir la porte :
Les siens entrent en foule à pas précipités,
On se mêle, on s'égare, on fuit de tous côtés,
On combat, on n'entend que des clameurs plaintives
* Au-dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives.
Alide suit en pleurs le triste Bénassar;
Vingt fois sa main sur elle a levé le poignard :
Il ne l'écoute pas, il la nomme perfide;
Il la menace...

RAMIRE.

O ciel! allons sauver Alide.

SCÈNE III.

RAMIRE, ZULIME, MÉNODORE, SÉRAME.

ZULIME.

Quel nom prononcez-vous? Où portez-vous vos pas ?
Je vous appelle en vain, vous ne me voyez pas.
N'ai-je pas expié mon injuste colère ?
Vous m'aviez pardonné : puis-je encor vous déplaire ?
Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux...
Tout est prêt...

RAMIRE.

Oubliez cet amour malheureux.
C'en est fait...

SCÈNE IV.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Il me fuit, et le jour m'abandonne!

SÉRAME.

Dans ce péril qui presse et qui vous environne,
Suivez l'heureux conseil que Ramire a donné;
Chassez de votre cœur ce trait empoisonné.
Croyez-moi, jetez-vous entre les bras d'un père:
A son cœur éperdu sa fille est toujours chère.
Cet amour malheureux, dont il aura pitié,
N'égale point l'ardeur de sa tendre amitié.
Votre faiblesse enfin, de vos remords suivie,
Lui rendrait à-la-fois et la gloire et la vie.

ZULIME.

Je le sais, je l'avoue, il avait mérité
Et plus d'obéissance, et moins de cruauté.
Je vois toute ma faute et mon ignominie.
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie.
* Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats :
* Je fus dénaturée, et j'ai fait des ingrats!
Ramire ingrat! Ramire! Au moment où mon ame
Eût pensé que mes feux n'égalaient point sa flamme ;
Quand ses yeux, d'un regard apaisant mes douleurs,
Ont arrosé mes mains des trésors de ses pleurs,

Il méditait, le lâche, un complot si perfide!
Il préparait ma mort, il adorait Alide!
« Oubliez-moi, dit-il. » Cœur farouche et sans foi,
Mon cœur, malgré ton ordre, est encor plein de toi!
Je ne t'oublierai point; ma rivale adorée,
Par mes mourantes mains devant toi déchirée,
Fera voir que du moins je n'oublierai jamais,
Infidèle Ramire, à quel point je t'aimais.

SÉRAME.

Mais Alide en effet est-elle sa complice?
Ne la traitez-vous pas avec trop d'injustice?
Son cœur tranquille et simple, à vous plaire occupé,
Vous fut toujours ouvert, et n'a jamais trompé.
Elle a de vos soupçons souffert en paix l'outrage,
Elle est prête à rester sur ce fatal rivage;
Loin de Ramire même elle veut demeurer.

ZULIME.

Ah! de Ramire ainsi se peut-on séparer?
Cependant il m'échappe, et ma crainte redouble.

SÉRAME.

Ah! que je crains, madame, un plus funeste trouble!
Vous nourrissez ici d'impuissantes douleurs:
Sans doute on vous attaque; entendez ces clameurs;
Ce bruit confus, affreux...

ZULIME.

Je n'entends point Ramire.
Peut-être on le poursuit; peut-être qu'il expire!
Il faut mourir pour lui, puisqu'il veut mon trépas.
Allons... Quoi! l'on m'arrête! Ah! barbares soldats,
Laissez-moi dans vos rangs me frayer un passage:
Respectez ma douleur, respectez mon courage,
Ou terminez des jours que je dois détester!

SCÈNE V.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME, SOLDATS.

ZULIME.

* Mohadir!... est-ce vous qui m'osez arrêter?
Vous!...

MOHADIR.

Recevez, madame, un ordre salutaire

D'un père encor sensible à travers sa colère :
Il prend soin de vos jours, il épargne à vos yeux
D'un combat effrayant le spectacle odieux.

ZULIME.

On combat! mon amant s'arme contre mon père!

MOHADIR.

C'est le funeste fruit d'un amour téméraire.

ZULIME.

Laissez-moi l'expier, s'il en est encor temps;
Laissez-moi me jeter entre les combattants :
Après tous mes forfaits, que je prévienne un crime!
Je vais les séparer, ou tomber leur victime.
Tu dédaignes mes pleurs, et je vois tout mon sort :
Je suis ta prisonnière, et mon amant est mort!

MOHADIR.

Il vit, et j'avouerai que son cœur magnanime
* Semblait justifier les fautes de Zulime.
* Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
* Respecter votre père, en détourner ses coups.
* Je l'ai vu des siens même arrêter la vengeance,
Et dédaigner le soin de sa propre défense.
Enfin, pressé par nous, Ramire allait périr :
* Croiriez-vous quelle main vient de le secourir!
Alide, Alide même, au milieu du carnage,
* D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançait dans la foule, étonnait les soldats :
Sa voix et son audace ont arrêté leurs bras.
Elle seule, en un mot, vient de sauver Ramire :
Il la suit vers la rive : il marche, il se retire.
Sauvé par elle seule, il combat à ses yeux,
Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

ZULIME.

Il vit : il doit le jour à d'autres qu'à moi-même!
Sérame, une autre main conserve ce que j'aime!
Et c'est Alide! Ah, dieux! N'importe, il voit le jour;
Et du moins ma rivale a servi mon amour.
Qu'elle est heureuse, ô ciel! elle marche à sa suite :
Elle va partager son trépas ou sa fuite.

(à Mohadir.)

Je ne le puis souffrir : va, cours les arrêter,
Aux pieds de ce vaisseau qui devait nous porter.
Mohadir, prends encor pitié de ma faiblesse;

Si jamais tu m'aimas, et si le péril presse,
Cours aux pieds de mon père, et ne perds point de temps;
Mesure tous tes soins à mes égarements:
Réveille sa tendresse, autrefois prodiguée,
Que dans son cœur blessé mon crime a fatiguée:
Je ne veux que le voir, je ne veux que mourir.

MOHADIR.

Je doute que son cœur puisse encor s'attendrir;
Je vous obéirai.

ZULIME.

Si ma douleur te touche,
Fais retirer de moi cette troupe farouche.
Épargne à mes douleurs leur aspect odieux;
Qu'ils me gardent du moins sans offenser mes yeux.

MOHADIR.

Gardes, éloignez-vous.

SCÈNE VI.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Enfin à la lumière
L'indigne trahison se montre tout entière.

SÉRAME.

Remerciez le ciel qui vous ouvre les yeux;
Il veut vous délivrer d'un amant odieux,
Qui trouble votre vie et qui la déshonore,
Qui vous perd, qui vous fuit, qui vous hait...

ZULIME.

Je l'adore.
Telle est, dans les replis de mon cœur déchiré,
La force du poison dont il est pénétré,
* Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
* Ramire en me quittant eût demandé ma vie;
* S'il m'eût aux pieds d'Alide immolée en fuyant,
* S'il eût insulté même à mon dernier moment,
* Je l'eusse aimé toujours, et mes mains défaillantes
* Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
* Quoi! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'on trahit!
Ma voix n'a plus d'accents, tout mon cœur se flétrit.
Je veux marcher en vain, mes genoux s'affaiblissent;

Sur moi d'un dieu vengeur les coups s'appesantissent,
Je meurs.

SÉRAME.

On vient à nous.

SCÈNE VII.

ZULIME, ALIDE.

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que je voi?
Ramire est-il vivant? dissipez mon effroi.

ALIDE.

J'y viens mettre le comble, ainsi qu'à nos misères;
Toutes deux en ces lieux nous sommes prisonnières.
Ramire est dans les fers.

ZULIME.

Lui!

ALIDE.

Tout couvert de coups,
Et baigné dans son sang, qu'il prodiguait pour vous;
Pressé de tous côtés, et las de se défendre,
A ses cruels vainqueurs il a fallu se rendre.
Plus mourante que lui, j'ignore encor son sort,
Hélas! et je ne sais s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

* S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ALIDE.

S'il est encor vivant, vous pourriez le défendre.
* Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui.
* Eh! n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
* Quelques amis encore, échappés au carnage,
Sont avec vos soldats sur ce sanglant rivage.
* Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Pouvez-vous bien douter que j'ose le servir?

ALIDE.

Madame, en me parlant quel front triste et sévère
Avec tant de pitié marque tant de colère?
Vous aviez condamné vos jalouses erreurs.
* Eh! qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs,

* Votre attendrissement, votre excès de courage,
* Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
* Vos charmes, mes malheurs, et mes transports jaloux;
* Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
* Vous avez mérité que Ramire vous aime;
* Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
* Et l'amour paternel et l'honneur de mes jours.
* Je vous sers, vous, perfide; il le faut, et j'y cours.
* Mais vous me répondrez...

ALIDE.

Ah! c'en est trop, Zulime!
Connaissez, respectez la vertu qui m'anime.
Quoi! j'ai sauvé Ramire, et vous me condamnez!
Percez cent fois ce cœur, si vous le soupçonnez.
Quelle indigne fureur votre tendresse épouse!
Il s'agit de sa vie, et vous êtes jalouse!
Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
* J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
* Que vous n'aurez jamais à redouter Alide.
* Ne vous figurez pas que ma douleur timide
* S'exhale en vains serments qu'arrache le danger;
Sachez que si le ciel, prompt à nous protéger,
Permettait à mes mains de délivrer Ramire,
* S'il osait me donner son cœur et son empire,
Si du plus tendre amour il payait mon ardeur,
* Je vous sacrifierais son empire et son cœur.
* Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
* Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
* Je ne dispute rien, madame, à votre amour,
* Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
* Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

* Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
* Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux:
* La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
* Suivez-moi seulement; je vous ferai connaître
* Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Au milieu du danger vous me verrez courir.
Obéissez, venez le venger, ou mourir.
* Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

SCÈNE VIII.

ZULIME, ALIDE, SÉRAME.

SÉRAME.

* Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage;
Il faut boire à longs traits dans ce calice affreux
Que vous a préparé cet amour malheureux.
Au plus cruel supplice on condamne Ramire.

ZULIME.

* Il ne mourra pas seul; et devant qu'il expire...

SÉRAME.

Ah! fuyez, croyez-moi, faites-vous cet effort,
Vous le pouvez.

ALIDE.

Nous, fuir! Allons chercher la mort;
Soutenez bien surtout la grandeur de votre ame.

ZULIME.

Je suivrai vos conseils, n'en doutez point, madame;
Vous pourrez en juger. Et toi, nature, et toi,
* Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi!
* Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et sauvez-moi d'un crime!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Oui, seigneur, il est vrai, ce nouvel attentat
Outrage la nature, et le trône, et l'état.
Courir à la prison, braver votre colère!
C'est un excès de plus; mais vous êtes son père.
....
....

BÉNASSAR.

* Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur.
Ils ont trop méprisé mes pleurs et ma vieillesse;
Ma clémence, à leurs yeux, a passé pour faiblesse.
. . . .
. . . .

MOHADIR.

Me préserve le ciel d'excuser devant vous
Cet amas de forfaits que je déteste tous!
Permettez seulement que j'ose encor vous dire
Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
Fidèle à ses serments, fidèle à vos desseins,
Il a remis Alide en vos augustes mains.
Il n'a point au rivage accompagné Zulime.
Peut-être a-t-il un cœur et juste et magnanime;
Du moins il me jurait, entre mes mains remis,
Qu'il vous avait tenu tout ce qu'il a promis.
Enfin mes yeux l'ont vu, dans ce combat horrible,
. . . .
. . . .

SCÈNE II.

BÉNASSAR, ZULIME, MOHADIR, SUITE.

ZULIME.

Non, n'allez pas plus loin, frappez, et vengez-vous;
Ce cœur, plein de respect, se présente à vos coups.
Je ramène à vos pieds tous ceux qui m'ont suivie;
Maître absolu de tout, arrachez-moi la vie.

BÉNASSAR.

Fille indigne du jour, est-ce toi que je voi?

ZULIME.

* Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.
Le triste emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre fille rebelle;
Pour vous contre Ramire elle aurait combattu,
Et jusqu'en sa faiblesse elle a de la vertu.
Ramire autant que moi vous révère et vous aime.
Ce héros, il est vrai, né pour le rang suprême,
Dans des fers odieux voyait flétrir ses jours:
On les menaçait même, et j'offris mon secours.

De lui, de ses amis, je réglai la conduite;
Je dirigeai leurs pas, je préparai leur fuite;
J'ai tout fait, tout tenté : n'imputez rien à lui.
Hélas! ce n'est qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui.
Je sais qu'à vos douleurs il faut une victime :
Frappez, mais choisissez. Son malheur fit son crime;
L'adorer est le mien. C'est à vous de venger
Ce crime, que peut-être il n'a pu partager.
Mon père (car ce nom, ce saint nom qui me touche,
Est toujours dans mon cœur, ainsi que dans ma bouche),
Par ce lien du sang, si cher et si sacré,
Par tous les sentiments que je vous inspirai,
Par nos malheurs communs, dont le fardeau m'accable,
Percez ce cœur trop faible; il est le seul coupable.
Répandez tout ce sang que vous m'avez donné,
Des fureurs de l'amour ce sang empoisonné,
Ce sang dégénéré dans votre fille impie:
Trop d'horreur en ces lieux assiégerait ma vie.
Après un tel éclat, s'il n'est point mon époux,
L'opprobre seul me reste, et retombe sur vous.
Pour sauver votre gloire, à ce point profanée,
Il me faut de vos mains la mort, ou l'hyménée.
Mais l'une est le seul bien que je doive espérer,
Le seul que je mérite, et que j'ose implorer;
Le seul qui puisse éteindre un feu qui vous outrage.
Ah! ne détournez point votre auguste visage:
Voyez-moi, laissez-moi, pour comble de faveurs,
Baiser encor vos mains, les baigner de mes pleurs,
Vous bénir, vous aimer, au moment que j'expire;
Mais pardonnez, mon père, au malheureux Ramire :
Et si ce cœur sanglant vous touche de pitié,
Laissez vivre de moi la plus chère moitié.

. . . .

. . . .

SCÈNE III.

BÉNASSAR, ZULIME, ALIDE, RAMIRE, MOHADIR, SUITE.

RAMIRE.

J'ai mérité la mort, et je sais qu'elle est prête:
C'est trop laisser le fer suspendu sur ma tête.

Frappe, mais que ton cœur, de vengeance occupé,
Apprenne que le mien ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains j'avais remis Alide ;
Avec un tel garant pouvais-je être perfide ?
* Va, Ramire était loin de te manquer de foi:
* Bénassar, mes serments m'étaient plus chers qu'à toi :
* Tu m'as trop mal connu, c'est ta seule injustice;
* Que ce soit la dernière, et que dans mon supplice
* Des cœurs pleins de vertus ne soient point entraînés.

BÉNASSAR.

* Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je ne suis point barbare; et jamais ma furie
Ne perdra le héros qui conserva ma vie.
* Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus fort que mes rigueurs,
T'asservit pour jamais ma fille infortunée.
Je dois ou détester sa tendresse effrénée,
Vous en punir tous deux, ou la mettre en tes bras.
* Sois son époux, Ramire, et règne en mes états.
Vis pour elle et pour moi, combats pour nous défendre.
Soyons tous trois heureux, sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah, mon père! ah, Ramire! ah, jour de mon bonheur!

ALIDE.

* O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé, confondu de cette grace insigne
Que vous daignez me faire, et dont je suis indigne.
* Votre fille, sans doute, est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des états fondés par ses aïeux;
Mais le ciel nous sépare. Apprenez l'un et l'autre
* Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
* Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
* Sauver Alide et moi des fers et de la mort,
* Ménodore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
* Séduisait sa pitié, qui la rend criminelle:
* Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;
* Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi.
Les nœuds les plus sacrés, les lois les plus sévères,
Ont mis entre nous deux d'éternelles barrières:
Je ne puis accepter vos augustes bienfaits,

* Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits;
* Madame, ainsi le veut la fortune jalouse;
* Vengez-vous sur moi seul : Alide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Élevés dans vos fers,
* Nos yeux sur nos malheurs étaient à peine ouverts,
* Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
* Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
* Lui-même a resserré dans ses derniers moments
Ces nœuds infortunés, préparés dès long-temps:
Nous gardions l'un et l'autre un secret nécessaire.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point il brave ma colère!
Ah! c'est trop essuyer de mépris et d'horreur.
Seigneur, souffrirez-vous ce nouveau déshonneur?
Souffrirez-vous qu'Alide à ma honte jouisse
* Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
* Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
* De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats :
Alide tiendra lieu de toutes les victimes.
Mon indigne rivale a commis tous mes crimes;
Punissez cet objet exécrable à mes yeux.

ALIDE.

Vous pouvez me punir; mais connaissez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
* Votre père est présent, qu'il juge, et qu'il prononce.

BÉNASSAR.

* O ciel!

ALIDE.

Ramire et moi, seigneur, si nous vivons,
C'est vous, c'est votre fille, à qui nous le devons.
Zulime, en nous sauvant, voulait pour tout salaire
Un cœur digne de vous, et digne de lui plaire.
C'était de tous ses soins le noble et le seul prix,
Sa gloire en dépendait, et je la lui ravis.
Sans mon amour, sans moi, n'en doutez point, madame,
Autant l'heureux Ramire a pu toucher votre ame,
Autant vous régneriez sur son cœur généreux.
J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux;
J'ai causé de tous trois les malheurs et les larmes;
J'ai bravé vos bienfaits, j'ai combattu vos charmes;

Et lorsque vous touchez au comble du bonheur,
Ma main, ma triste main, vous perce encor le cœur.
Je vous ai fait serment de vous céder Ramire;
Vous connaissez trop bien tout l'amour qu'il inspire,
Pour croire que la vie ait sans lui quelque appas:
L'effort serait trop grand, vous ne l'espérez pas.
Je dois (je l'ai juré) servir votre tendresse;
* Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
Le voici.

(Elle se frappe.)

RAMIRE, courant vers Alide.

Ciel! Alide!

ALIDE, aux gardes.

Arrêtez son transport.

(à Zulime.)

Je n'ai pu le céder qu'en me donnant la mort.

(à Ramire.)

Adieu; puisse du ciel la fureur adoucie
Pardonner mon trépas, et veiller sur ta vie!

RAMIRE, entre les bras des gardes.

Je me meurs!

BÉNASSAR.

Ah! courez, qu'on vole à leur secours.

RAMIRE.

Achevez mon trépas, ayez soin de ses jours.

ALIDE, à Zulime.

Eh bien! ai-je apaisé votre injuste colère?
Vos bienfaits sont payés, le prix doit vous en plaire.
Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflammer;
Mais jugez qui des deux a su le mieux aimer.
C'en est fait.

ZULIME.

Malheureuse et trop chère victime!
Mon père, que je sens tout le poids de mon crime!
De Ramire et de vous j'ai tissu tous les maux;
Mes mains de toutes parts ont creusé des tombeaux:
Mon amant me déteste, et mon amie expire.

BÉNASSAR.

Que cet exemple horrible au moins serve à t'instruire:
Le ciel nous punit tous de tes funestes feux;
Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

FIN DES VARIANTES DE ZULIME.

PANDORE,

OPÉRA EN CINQ ACTES.

1740.



PRÉFACE
DU NOUVEL ÉDITEUR.

L'opéra de *Pandore,* que Voltaire appelle aussi *Prométhée*[1], et par plaisanterie *le Péché originel,* fut composé en 1740. L'auteur desirait beaucoup que sa pièce fût représentée[2]. Il avait, en 1744, confié *Pandore* « à madame Dupin, qui voulait s'en amuser, et l'orner de quelques croches avec M. de Franqueville et Jéliotte[3]. » Mais, de son côté, Richelieu l'avait donnée à mettre en musique à Royer[4], qui la fit retoucher et arranger par Sireuil, ancien porte-manteau du roi; ce dont Voltaire fut très mécontent[5].

J.-B. de Laborde[6] ayant fait une nouvelle musique pour *Pandore,* Voltaire espéra que sa pièce paraîtrait au théâtre pour les fêtes du mariage du dauphin (depuis Louis XVI) en 1770[7]; puis à celles pour le mariage du comte d'Artois (depuis Charles X) en 1773[8]; il n'en fut rien: *Pandore* n'a jamais été jouée.

Cet opéra avait été imprimé, en 1748, dans le tome III de l'édition des *OEuvres de Voltaire,* faite à Dresde cette année. Il est au tome IV de l'édition faite, en 1752, dans la même ville; et c'est de cette édition de 1752 que date une faute d'impression long-temps répétée, dont je parle dans ma note 2, à la fin de la pièce. BEUCHOT.

[1] Lettres à Cideville, 8 mai 1744; à Hénault, 15 octobre 1754; à d'Argental, 21 septembre 1754; à Cideville, 23 janvier 1755.

[2] Lettres à d'Argental, 2 février et 12 mars 1740.

[3] Lettre à Cideville, 8 mai 1744.

[4] Voyez tome LVI, page 427. B.

[5] Voyez id., pages 514, 548, 572.

[6] Voyez tome LXII, page 476. B.

[7] Voyez tome LXV, page 527. B.

[8] Voyez tome LXVIII, page 218. B.

PERSONNAGES.

PROMÉTHÉE, fils du Ciel et de la Terre, demi-dieu.
PANDORE.
JUPITER.
MERCURE.
NÉMÉSIS.
NYMPHES.
TITANS.
DIVINITÉS CÉLESTES.
DIVINITÉS INFERNALES.

PANDORE,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne, et des montagnes dans le fond.

SCÈNE I.

PROMÉTHÉE, CHOEUR, PANDORE, dans l'enfoncement, couchée sur une estrade.

PROMÉTHÉE.

Prodige de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas:
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour ni tes appas.
Quoi! j'ai formé ton cœur, et tu n'es pas sensible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible;
Ta beauté fait mon désespoir.
Quoi! toute la nature autour de toi respire!
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez;
Et je vois ses appas languir inanimés,
La mort les tient sous son empire.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE, LES TITANS, ENCELADE, ET TYPHON, ETC.

ENCELADE ET TYPHON.

Enfant de la terre et des cieux,
Tes plaintes et tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel est celui des dieux
Qui t'ose faire quelque outrage?

PROMÉTHÉE, en montrant Pandore.

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels;
Il ne peut sans courroux voir la terre embellie;
Jupiter à Pandore a refusé la vie!
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter? quoi! c'est lui qui formerait nos ames?
L'usurpateur des cieux peut être notre appui?
Non, je sens que la vie et ses divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE, en montrant Typhon son frère.

Nous avons pour aïeux la Nuit et le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit;
Elle est avant le Jour qui luit.
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie:
Que Jupiter en frémisse d'envie,
Et qu'il soit vainement jaloux.

PROMÉTHÉE ET LES DEUX TITANS.

Écoutez-nous, dieux de la nuit profonde,
De nos astres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde;
Rendez féconde
La terre qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir seconde
Mon heureuse témérité!

PROMÉTHÉE.

Au séjour de la nuit vos voix ont éclaté;
Le jour pâlit, la terre tremble;
Le monde est ébranlé, l'Érèbe se rassemble.

(Le théâtre change, et représente le chaos. Tous les dieux de l'enfer viennent sur la scène.)

CHŒUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous détestons
La lumière éternelle;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible et criminelle
Qui n'est pas née encore, et que nous haïssons.

NÉMÉSIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare
Doivent tout ravager.
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMÉTHÉE.

Je veux servir la terre, et non pas l'opprimer.
Hélas! à cet objet j'ai donné la naissance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il pense,

Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire est de détruire,
Notre pouvoir est de nuire:
Tel est l'arrêt du sort.
Le ciel donne la vie, et nous donnons la mort.

PROMÉTHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire:
Vous êtes malfesants, vous n'êtes point mes dieux.
Fuyez, destructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire;
Dieux des malheurs, dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres;
Ennemis funèbres,
Laissez le monde en paix.

NÉMÉSIS.

Tremble, tremble pour toi-même;
Crains notre retour,
Crains Pandore et l'Amour.
Le moment suprême
Vole sur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(Les dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée et riante. Les Nymphes des bois et des campagnes sont de chaque côté du théâtre.)

PROMÉTHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obscure,
Dans ces champs fortunés, et sous un ciel si doux,

Ces ennemis de la nature?
Que l'éternel chaos élève entre eux et nous
Une barrière impénétrable!
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai su former?
Un dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour;
Va ravir la céleste flamme:
Ose former une ame,
Et sois créateur à ton tour.

PROMÉTHÉE.

L'Amour est dans les cieux; c'est là qu'il faut me rendre:
L'Amour y règne sur les dieux.
Je lancerai ses traits, j'allumerai ses feux:
C'est le dieu de mon cœur, et j'en dois tout attendre.
Je vole à son trône éternel:
Sur les ailes des vents l'Amour m'enlève au ciel.

(Il s'envole.)

CHŒUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, et pénétrez l'enceinte
Des palais éternels;
Ramenez les plaisirs du séjour de la crainte;
En répandant des biens méritez des autels.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la même campagne. Pandore inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.

PROMÉTHÉE, PANDORE, NYMPHES, TITANS, CHOEURS, etc.

UNE DRYADE.

Chantez, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre:
Il vous apporte un nouveau jour;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre:
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHŒUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous!
Terre, jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes;
Sommets des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, et qui portez les cieux;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux!

PROMÉTHÉE, *descendant du char, le flambeau à la main.*

Je le ravis aux dieux, je l'apporte à la terre,

Ce feu sacré du tendre Amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du dieu du jour.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,
Passez dans tous les cœurs:
L'air, la terre, et l'onde,
Attendent vos faveurs.

PROMÉTHÉE, approchant de l'estrade où est Pandore.

Que ce feu précieux, l'astre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivants.
Terre, sois attentive à ces heureux instants:
Lève-toi, cher objet, c'est l'Amour qui l'ordonne;
A sa voix obéis toujours:
Lève-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur, et de beaux jours.

(Pandore se lève sur son estrade, et marche sur la scène.)

CHOEUR.

Ciel! ô ciel! elle respire!
Dieu d'amour, quel est ton empire[1]!

PANDORE.

Où suis-je? et qu'est-ce que je voi?
Je n'ai jamais été; quel pouvoir m'a fait naître?
J'ai passé du néant à l'être.
Quels objets ravissants semblent nés avec moi!

(On entend une symphonie.)

Ces sons harmonieux enchantent mes oreilles;
Mes yeux sont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue sur mes pas.
Ah! d'où vient qu'il ne paraît pas?

De moment en moment je pense et je m'éclaire.
Terre qui me portez, vous n'êtes point ma mère;
Un dieu sans doute est mon auteur :
Je le sens, il me parle, il respire en mon cœur.
(Elle s'assied au bord d'une fontaine.)
Ciel! est-ce moi que j'envisage?
Le cristal de cette onde est le miroir des cieux;
La nature s'y peint; plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux dieux.

NYMPHES ET TITANS.

(On danse autour d'elle.)

Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naissants, beauté nouvelle,
Inspirez à jamais, sentez à votre tour
Cette flamme immortelle
Dont vous tenez le jour.
(On danse.)

PANDORE, apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.

Quel objet attire mes yeux!
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'est vous, c'est vous, sans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame est remplie!
Vous semblez encor m'animer.

PROMÉTHÉE.

Vos beaux yeux ont su m'enflammer
Lorsqu'ils ne s'ouvraient pas encore :
Vous ne pouviez répondre, et j'osais vous aimer.
Vous parlez, et je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez! et je vous dois l'être!

La terre m'enchantait; que vous l'embellissez!
Mon cœur vole vers vous, il se rend à son maître;
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas assez.

PROMÉTHÉE.

Vous n'en sauriez trop dire, et la simple nature
Parle sans feinte et sans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainsi le nom d'Amour!

(Ensemble.)

Charmant Amour, éternelle puissance,
Premier dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence:
C'est l'empire du bonheur.

PROMÉTHÉE.

Ciel! quelle épaisse nuit, quels éclats du tonnerre,
Détruisent les premiers instants
Des innocents plaisirs que possédait la terre!
Quelle horreur a troublé mes sens!

(Ensemble.)

La terre frémit, le ciel gronde;
Des éclairs menaçants
Ont percé la voûte profonde
De ces astres naissants.
Quel pouvoir ébranle le monde
Jusqu'en ses fondements?

(On voit descendre un char sur lequel sont Mercure, la Discorde, Némésis, etc.)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleste:
Pour expier ce vol audacieux,

Montez, Pandore, au sein des dieux.

PROMÉTHÉE.

Tyrans cruels!

PANDORE.

Ordre funeste!
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéissez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMÉTHÉE.

Cruels! ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE et PROMÉTHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez :
Jupiter commande;
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéissez-nous, et déployez vos ailes;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(Le char disparaît.)

PROMÉTHÉE.

On l'enlève : tyrans jaloux,
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous :
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même,

Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux ;
Ils m'ont dit en s'ouvrant : Vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieux jaloux, respectez nos chaînes.
O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
Éternel persécuteur,
De l'infortune créateur[2],
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir :
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or et de lumière.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Je l'ai vu cet objet sur la terre animé;
Je l'ai vu, j'ai senti des transports qui m'étonnent:
Le ciel est dans ses yeux[3], les graces l'environnent;
Je sens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez sensible,
Vous allez éblouir ses yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puissant et terrible:
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers;
Les cœurs sont à l'Amour. Ah! que le sort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il divisa l'univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encore à peine a connaissance:
Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance?

JUPITER.

L'Amour instruit trop aisément.
Que ne peut point Pandore? elle est femme, elle est belle.
La voilà : jouissons de son étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ses yeux, et parlez à son cœur;
Vous déploierez en vain ma gloire et ma splendeur :
Vous n'avez rien de si beau qu'elle.

(Il se retire.)

PANDORE.

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie;
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant;
Je n'ai respiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie?
On m'avait fait craindre la mort;
Je l'ai connue, hélas! cette mort menaçante :
N'est-ce pas mourir, quand le sort
Nous ravit ce qui nous enchante?
Dieux, rendez-moi la terre et mon obscurité,
Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître;
Il m'avait deux fois donné l'être;
Je respirais, j'aimais : quelle félicité!
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, etc.

(Tous les dieux avec tous leurs attributs entrent sur la scène.)

CHOEUR DES DIEUX.

Que les astres se réjouissent!
Que tous les dieux applaudissent
Au dieu de l'univers!
Devant lui les soleils pâlissent.

NEPTUNE.

Que le sein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentissent
D'éternels concerts.
Que les astres, etc.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conspire à m'effrayer!
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur suprême.
Qu'il est dur d'entendre louer
Un autre dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant Amour,
Régnez dans son empire;
La terre vous desire,
Le ciel est votre cour.

PANDORE.

Mes yeux sont offensés du jour qui m'environne :
Rien ne me plaît, et tout m'étonne.
Mes déserts avaient plus d'appas.
Disparaissez, ô splendeur infinie!
Mon amant ne vous voit pas.

(On entend une symphonie.)

Cessez, inutile harmonie!
Il ne vous entend pas.

(Le chœur recommence. Jupiter sort d'un nuage.)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,

Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible et mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable et pure
Au feu sacré du ciel.
C'est pour les dieux que vous venez de naître;
Commencez à jouir de la divinité :
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant d'où je sors à peine
Est cent fois préférable à ce présent cruel :
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaissez-vous le maître du tonnerre?
Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour;
C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidèle,
Dans un monde indigne de lui.
Que l'amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui!

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire;
Ils ont égalé mes tourments.
Ah! vous avez pour vous la grandeur et la gloire;
Laissez les plaisirs aux amants.
Vous êtes dieu, l'encens doit vous suffire;

Vous êtes dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire;
Un dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, et par vous je veux l'être.
Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissants que tous les autres dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ses beaux yeux :
Plaisirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(Les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.)

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine;
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphire un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un seul jour les forme et les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs.
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaisirs, vous redoublez ma flamme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmants, si c'est vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel! ô ciel! quoi! mes soins ont ce succès fatal?
Quoi! j'attendris son ame, et c'est pour mon rival!

MERCURE, arrivant sur la scène.

Jupiter, arme-toi du foudre;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée est armé; les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux;
Ils entassent des monts la masse épouvantable:
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul, je suffis contre eux.

PANDORE.

Quoi! vous le puniriez, vous qui causez sa peine?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux et tout puissant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, et que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel! ayez pitié de mon mortel effroi:
Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

JUPITER, à Mercure.

Prends soin de conduire Pandore.

Dieux, que mon cœur est désolé!
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers reposait dans une paix profonde[4];
Une beauté paraît, l'univers est troublé.

(Il sort.)

PANDORE.

O jour de ma naissance! ô charmes trop funestes!
Desirs naissants, que vous étiez trompeurs!
Quoi! la beauté, l'amour, et les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs?
Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'alarmes:
N'es-tu pas souverain des dieux?
Viens sécher mes larmes,
Enchaîne et désarmes
La terre et les cieux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente les Titans armés, et des montagnes dans le fond; plusieurs géants sont sur les montagnes, et entassent des rochers.

PROMÉTHÉE, LES TITANS.

ENCELADE.

Oui, nos frères et nous, et toute la nature,
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déjà dans nos mains[5] :
Vois-tu ces monts pendants en précipices?
Vois-tu ces rochers entassés?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De nos tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMÉTHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes et tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre;
Éclatez, guidez nos pas.

(On sort au son des trompettes.)

Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore et sa foi.
Laissez-moi ce juste partage;
Marchez, Titans, et suivez-moi.

CHŒURS DE TITANS.

Courons aux armes

Contre ces dieux cruels;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes
Contre ces dieux cruels.

PROMÉTHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(Un char, qui porte les dieux, descend sur les montagnes, au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.)

Jupiter quitte ses retraites;
La foudre a donné le signal:
Commençons ce combat fatal.

(Les géants montent.)

CHŒURS DE NYMPHES, qui bordent le théâtre.

Tambours, trompettes, et tonnerre,
Dieux et Titans, que faites-vous?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel, et la terre.

(Bruit du tonnerre et des trompettes.)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers;
Soyez punis de vos fureurs cruelles:
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!

Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde :
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renversons les dieux.

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

(Ensemble.)

Tombez, descendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(Il se fait un grand silence ; un nuage brillant descend ; le Destin paraît au milieu des nuages.)

LE DESTIN.

Arrêtez; le Destin, qui vous commande à tous,
Veut suspendre vos coups.

(Il se fait encore un silence.)

PROMÉTHÉE.

Être inaltérable,
Souverain des temps,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Destin, parle, explique-toi :
Les dieux fléchiront sous ta loi.

LE DESTIN, au milieu des dieux qui se rassemblent autour de lui.

Cessez, cessez, guerre funeste;
Ce jour forme un autre univers.

Souverains du séjour céleste,
Rendez Pandore à ses déserts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, soyez terrassés;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.

(Les rochers se détachent et retombent. Le char des dieux descend sur la terre. On remet Pandore à Prométhée.)

JUPITER.

O Destin! le maître des dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Eh bien! sois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.
Némésis, sors des sombres lieux.

(Némésis sort du fond du théâtre, et Jupiter continue.)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offense.
Pandore, connais ma vengeance
Jusque dans mes dons précieux.
Que cet instant commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.

PROMÉTHÉE, PANDORE.

PANDORE, *tenant la boîte.*

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?
Êtes-vous soumis ou vainqueur?

PROMÉTHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore.
L'Amour et le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?

PROMÉTHÉE.

Les Titans sont tombés; plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des dieux:
Ouvrons.

PROMÉTHÉE.

Que faites-vous? hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival; et ces soins curieux
Sont des piéges nouveaux que vous tendent les dieux.

PANDORE.

Quoi! vous pensez...?

PROMÉTHÉE.

Songez à ma prière,
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien! vous le voulez; il faut vous satisfaire.
Je soumets ma raison; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMÉTHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMÉTHÉE.

C'en est assez, je pars, et je suis rassuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle;
Chantez cet univers détruit et réparé.
Que tout s'embellisse à son gré,
Puisque tout est formé pour elle.

(Il sort.)

UNE NYMPHE.

Voici le siècle d'or, voici le temps de plaire.
Doux loisir, ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature est votre mère.
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre,

Ne viendront plus nous affliger :
Le bonheur est né sur la terre.
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître ;
Quelle main pourrait les flétrir ?
Les plaisirs s'empressent de naître ;
Quels tyrans les feraient périr ?

LE CHŒUR répète.

Voici le siècle d'or, etc.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure ;
Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des dieux,
La paix de la nature.

(Les nymphes se retirent; Pandore s'avance avec Némésis, qui paraît sous la figure de Mercure.)

NÉMÉSIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux ;
Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NÉMÉSIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant que vous tenez des dieux ?

PANDORE.

Il craint tout ; son amour est tendre,
Et j'aime à complaire à ses vœux.

NÉMÉSIS.

Il en exige trop, adorable Pandore ;

Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore;
Pouvait-il mieux m'embellir?

NÉMÉSIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir!

NÉMÉSIS.

Cette boîte mystérieuse
Immortalise la beauté:
Vous serez, en ouvrant ce trésor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuse;
Vous régnerez sur votre époux;
Il sera soumis et facile.
Craignez un tyran jaloux;
Formez un sujet docile.

PANDORE.

Non, il est mon amant, il doit l'être à jamais;
Il est mon roi, mon dieu, pourvu qu'il soit fidèle.
C'est pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'est pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NÉMÉSIS.

Ah! c'est trop vous en défendre[6];
Je sers vos tendres amours;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abusez-vous point de ma faible innocence?

Auriez-vous tant de cruauté?

NÉMÉSIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défense.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais sa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NÉMÉSIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, et je vous crois;
Ouvrons.

(Elle ouvre la boîte; la nuit se répand sur le théâtre, et on entend un bruit souterrain.)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour, et troublé tous mes sens?
Dieu trompeur, ministre implacable!
Ah! quels maux affreux je ressens!
Je me vois punie et coupable.

NÉMÉSIS.

Fuyons de la terre et des airs.
Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(Némésis s'abîme; Pandore est évanouie sur un lit de gazon.)

PROMÉTHÉE arrive au fond du théâtre.

O surprise! ô douleur profonde!
Fatale absence! horribles changements!
Quels astres malfesants
Ont flétri la face du monde?

Je ne vois point Pandore; elle ne répond pas
Aux accents de ma voix plaintive.
Pandore! mais, hélas! de l'infernale rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES ET LES DÉMONS, accourant sur le théâtre.

Les temps sont remplis:
Voici notre empire;
Tout ce qui respire
Nous sera soumis.
La triste froidure
Glace la nature
Dans les flancs du nord.
La Crainte tremblante,
L'Injure arrogante,
Le sombre Remord,
La Guerre sanglante,
Arbitre du sort,
Toutes les furies
Vont avec transport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMÉTHÉE.

Quoi! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage!
Quoi! la terre a perdu son éternel printemps,
Et ses malheureux habitants
Sont tombés en partage
A la fureur des dieux, de l'enfer, et du temps!
Ces nymphes de leurs pleurs arrosent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie et mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.

Je la vois, de ses sens elle a perdu l'usage.

PANDORE.

Ah ! je suis indigne de vous ;
J'ai perdu l'univers, j'ai trahi mon époux.
Punissez-moi : nos maux sont mon ouvrage.
Frappez.

PROMÉTHÉE.

Moi, la punir !

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuse
Que vous rendiez heureuse,
Ce jour que je vous doi.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, essuyez ses larmes ;
Faites grace à tant de beauté :
L'excès de sa fragilité
Ne saurait égaler ses charmes.

PROMÉTHÉE.

Quoi ! malgré ma prière, et malgré vos serments,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuse ?

PANDORE.

Un dieu cruel, par ses enchantements,
A séduit ma raison faible et trop curieuse.
O fatale crédulité !
Tous les maux sont sortis de ce don détesté,
Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L'AMOUR, descendant du ciel.

Tous les biens sont à vous, l'Amour vous reste encore.

(Le théâtre change, et représente le palais de l'Amour.)

L'AMOUR continue.

Je combattrai pour vous le Destin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être;
Ils ne seront point malheureux
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Consolateur charmant, dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous, l'ame de mon ame,
Punissez Jupiter en redoublant la flamme
Dont vous nous embrasez tous deux.

PROMÉTHÉE ET PANDORE.

Le ciel en vain sur nous rassemble
Les maux, la crainte, et l'horreur de mourir.
Nous souffrirons ensemble,
Et ce n'est point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez, douce Espérance,
Venez, Desirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous serez leur jouissance.
Fussiez-vous trompeurs,
C'est vous qu'on implore;
Par vous on jouit,
Au moment qui passe et qui fuit,
Du moment qui n'est pas encore.

PANDORE.

Des destins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs:
Mais l'Espoir, à jamais secourable,
De ses mains viendra sécher nos pleurs.

Dans nos maux il sera des délices;
Nous aurons de charmantes erreurs;
Nous serons au bord des précipices,
Mais l'Amour les couvrira de fleurs.

FIN DE PANDORE.

NOTES ET VARIANTES

DE L'OPÉRA DE *PANDORE*.

[1] Dans sa lettre à Chabanon, du 11 janvier 1768, Voltaire proposait, après ce vers, de mettre :

PROMÉTHÉE.

Je revole aux autels du plus charmant des dieux.
Son ouvrage m'étonne et sa beauté m'enflamme.
Amour, descends tout entier dans son ame,
Comme tu règnes dans ses yeux !

Mais dans sa lettre au même, du 29 janvier, au lieu de ces quatre vers, il propose :

Observons ses appas naissants,
Sa surprise, son trouble, et son premier usage
Des célestes présents
Dont l'Amour a fait son partage. B.

[2] Dans sa lettre à Chabanon, du 18 décembre 1767, Voltaire se plaint des imprimeurs, qui avaient mis :

De l'infortuné créateur.

La faute n'est pas dans l'édition de 1748; mais on la commit dans l'édition de 1752. B.

[3] Cet hémistiche est déjà dans *la Henriade*, chant VII, vers 156. B.

[4] Racine a dit dans *Alexandre*, acte II, scène 2 :

L'Inde se reposait dans une paix profonde. B.

[5] Ce vers est sans rime dans toutes les éditions. B.

[6] Voltaire, mécontent de ce couplet, propose dans sa lettre à d'Argental, du 20 septembre 1769, de le remplacer par :

NÉMÉSIS, sous la figure de Mercure.

Confiez-vous à moi, je viens pour vous apprendre
Le grand secret d'aimer et de plaire toujours.

PANDORE.

Ah ! si je le croyais !

NÉMÉSIS.

C'est trop vous en défendre.
J'éternise vos amours,
Et vous craignez de m'entendre, etc.

Mais Voltaire ne donne pas la fin du nouveau couplet, il y manque au moins un vers. B.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DE PANDORE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME

DU THÉATRE.

FIN DE LA TABLE.



